


SIR HENRY MEUX BART.


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ZIZINE.

L. HEBBELYNCK, IMPRIMEUR, A GAND.

ZIZINE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

On retrouve un ami, son épouse, une amante,
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

Ducis, *Hamlet*.

TOME TROISIÈME.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,

HAUMAN ET COMPe.

1839.

ZIZINE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Dîner chez M. Grillon.

Le jour fixé pour aller dîner chez M. Grillon était arrivé; M. Guerreville se disposa à se rendre chez les parents de sa filleule. Il n'avait accepté qu'à regret cette invitation qui le contrariait; mais il avait donné sa parole, et jamais il n'y manquait. Mademoiselle Agathe était venue dans cet intervalle, chez son parrain, pour lui rappeler sa promesse; mais M. Guerreville s'était trouvé absent lors de la visite de sa filleule.

« Vous vous amuserez peut-être plus que
» vous ne le croyez, à ce dîner, avait dit le
» docteur, en quittant le matin son ami; dans
» le monde le plaisir nous manque souvent
» de parole; il ne vient pas là où nous comp-
» tons le rencontrer; mais, en revanche, il
» arrive quelquefois sans que nous lui ayons
» donné rendez-vous.

» — M'amuser!... dit M. Guerreville, en
» serrant la main de Jenneval, vous devez
» bien voir que cela m'est impossible, en tel
» lieu que ce soit; je puis feindre quelquefois
» d'oublier mes peines, mais alors même que
» je m'efforce de sourire, mon cœur est bien
» étranger à ce qu'exprime mon visage!...
» chaque jour même augmente ma dou-
» leur... car chaque jour je vois diminuer
» l'espérance que j'avais encore de retrouver
» ce que j'ai perdu.

» — Si l'on connaissait vos chagrins... on
» pourrait vous aider dans vos recherches,
» et peut-être obtiendriez-vous un résultat
» plus heureux. »

M. Guerreville ne répondit pas au doc-

teur ; il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et s'éloigna de lui.

A cinq heures moins un quart , M. Guerreville sonnait chez M. Grillon.

C'est Agathe qui vient ouvrir la porte; et aussitôt ce sont des cris de joie , des transports comme si la manne céleste tombait sur la maison.

« Ah ! quel bonheur ! c'est mon parrain !...
» Ah ! bonjour mon parrain ! maman , c'est
» mon parrain... vous êtes bien aimable de
» ne pas nous avoir oubliés... Papa, c'est
» mon parrain... ah ! il est à la cave, papa...
» Entrez donc , mon parrain... ah! que je
» vous embrasse d'abord !... vous voulez bien,
» n'est-ce pas , mon parrain ? »

Et, sans attendre une réponse, mademoiselle Agathe a déjà embrassé M. Guerreville, qui, tout étourdi du bruit que cause son arrivée, entre dans le salon sans avoir encore eu le temps de se reconnaître.

Là, c'est madame Grillon qui vient recevoir son convive; la maman d'Agathe était coiffée d'un petit bonnet rose, posé peut-

être avec trop de prétention pour une mère de famille; mais l'ancienne connaissance de M. Guerreville était encore bien, et le bonnet rose n'était pas absolument ridicule.

Un jeune homme, à cheveux lisses, à favoris tournant autour de son cou, était aussi dans le salon, où il paraissait fort occupé du soin de corriger un faux pli qu'il avait remarqué dans son gilet. C'était un joli garçon, très petit-maître et à l'air suffisant.

Puis, il y avait encore un monsieur si grand, si long, que sa tête touchait presque au plafond, et qu'il rapetissait tous ceux qui l'approchaient, et avec cela si maigre, si grêle, qu'il semblait qu'en marchant ses membres allaient se casser. C'était aussi un jeune homme, mais il n'avait rien d'un petit-maître, et semblait tout confus de sa grande taille.

Madame Grillon accueille M. Guerreville avec un tendre sourire, qui semble vouloir dire beaucoup de choses. Les deux jeunes gens se sont levés à son arrivée dans le salon; mais Agathe laisse à peine à sa mère

le temps de parler ; elle va, vient, sautille autour de son parrain, et ne semble vouloir laisser en repos ni sa langue ni son corps.

« Nous sommes très-flattés de ce que vous » avez bien voulu accepter notre invitation, » dit madame Grillon, en cherchant à rencontrer le regard de M. Guerreville, qui répond assez froidement :

« Madame, vous êtes mille fois trop bon» ne ; je n'ai pas voulu vous refuser, quoique » j'aille peu dans le monde, et...

» — Oh ! oui, mon parrain est bien » aimable d'être venu !... je suis bien con» tente de vous voir, mon parrain...

» — Agathe ne cesse pas de nous parler » de vous !... » dit madame Grillon, en étouffant un demi-soupir...

« — Ma filleule a bien de la bonté.

» — Moi, mon parrain, quand j'aime les » personnes, je les aime tout de suite beau» coup !... c'est toujours comme ça... et » puis, quelquefois, ça me passe tout aussi » vite...

» — Allons, taisez-vous, folle !... » dit madame Grillon, en donnant un petit coup sur la joue de sa fille ; puis, la maman s'approche de M. Guerreville, et lui dit à demi-voix : « Ellle est bien enfant, bien étourdie...
» mais aussi bien sensible... c'est tout mon
» portrait... telle j'étais à cet âge... vous le
» rappelez-vous ?... »

M. Guerreville, qui craint les réminiscences et les souvenirs, a l'air de n'avoir pas entendu, et se tourne vers Agathe, qui lui dit :

« Mon parrain, voilà M. Adalgis... dont je
» vous ai parlé... qui chante si bien les ro-
» mances ; et qui apprend le cornet à piston,
» pour m'accompagner au piano... Serez-
» vous bientôt en état de m'accompagner,
» monsieur Adalgis ?... »

Le jeune homme s'incline en disant : « Mademoiselle, je ne veux me faire enten-
» dre, dans un salon, que lorsque je serai
» très-fort.... Je trouve qu'à présent les
» beaux-arts ne souffrent point la médiocri-
» té !... si vous n'avez pas un joli talent, vous

» vous faites moquer de vous! moi je veux
» planer... et non pas glaner!...

» — C'est juste! dit le grand jeune hom-
» me; on se fait moquer de vous... je veux
» dire de soi.

» — Oh! vous verrez, mon parrain,
» comme M. Adalgis chante bien, » dit Agathe; puis elle ajoute en se penchant contre l'oreille de M. Guerreville : « Il a
» une jolie tournure, ce jeune homme-là...
» n'est-ce pas, mon parrain?... il ne porte-
» rait pas un gilet qui ne serait pas fait à la
» dernière mode... L'autre grand qui est
» là... c'est M. Lélan, on dit qu'il a beaucoup
» de moyens, mais moi, je ne l'aime pas du
» tout, ce jeune homme-là... d'abord il est
» trop grand, et puis quand il veut dire ou
» conter quelque chose, il se trompe tou-
» jours... ce n'est pas comme M. Adalgis, il
» parle très-bien... Ah! voilà papa qui re-
» monte de la cave, je l'entends... Papa,
» venez donc, mon parrain est arrivé!...

» — Mon ami, M. Guerreville est arrivé! » crie à son tour la maman d'Agathe.

M. Grillon paraît alors à l'entrée du salon, tenant encore son panier à bouteilles d'une main, et un flambeau de l'autre. Il ne sait pas s'il doit aller déposer cela d'abord, ou entrer avec pour recevoir plutôt le parrain de sa fille; dans son indécision il reste à la porte en s'écriant :

« Bonjour, monsieur Guerreville.... je » suis bien charmé... c'est que je viens de » la cave... et cette santé... je vous demande » mille pardons... j'ai les doigts pleins de » suif... cette chandelle a coulé sur moi... et » ça va bien?

» — Faites donc vos affaires, monsieur » Grillon, dit M. Guerreville, ne vous » gênez en rien pour moi, je vous en » prie...

» — Je suis à vous dans l'instant... C'est » bien désagréable quand une chandelle » vous coule sur les doigts... Jeannette ! » Jeannette!... »

Monsieur Grillon disparaît avec son panier et son flambeau, et madame s'écrie : « Il a » la manie vouloir aller lui-même à la cave...

»Que voulez-vous! il faut bien le laisser »faire! c'est la seule chose de la maison »dont il se mêle.

»— Je n'y vois aucun mal, dit M. Guer»reville.

»— Je ne suis jamais de ma vie descendu »dans une cave, dit M. Adalgis en s'étendant »dans un fauteuil.

»— C'est comme moi, dit M. Lélan, je ne »suis jamais descendu dans un puits... ah! »c'est-à-dire dans une cave.

»— Il faut espérer que ces dames Devaux »ne se feront pas attendre... dit madame »Grillon, il ne manque plus qu'elles.

»— Ah! tu sais que Laure n'en finit »jamais pour s'habiller, dit Agathe, et sa »sœur a toujours oublié quelque chose, »mais c'est égal, elles sont bien aimables; »j'ai dit à Laure d'apporter ses castagnet»tes!... elle est très-forte sur les castagnet»tes... L'avez-vous entendue, monsieur »Adalgis?

»— Oh! mademoiselle, la castagnette »n'est pas un instrument!... c'est bon pour

» s'accompagner en dansant le bolero ou les » folies d'Espagne... mais, du reste, je ne » connais rien de plus insipide!...

» — Ah! c'est drôle! moi, qui croyais que » c'était joli! »

M. Grillon rentre dans le salon en essuyant encore ses doigts; il court serrer la main à M. Guerreville.

« Comment ça va-t-il, monsieur Guerre- » ville? je vous demande pardon de n'avoir » pas été ici sur-le-champ pour vous rece- » voir... mais j'étais à la cave...

» — Monsieur, ces dames étaient là et il » ne fallait pas vous gêner...

» — Allez-vous aussi à votre cave, mon- » sieur Guerreville? moi, c'est un de mes » plaisirs... je passe en revue toutes mes » bouteilles... je regarde s'il n'y a pas de » bouchons moisis...

» — Mademoiselle votre fille fait déjà » très-bien les honneurs de chez vous. — Ça » donne mauvais goût au vin quand ça moi- » sit, alors j'ai soin de les retirer du tas, et » de les changer de bouchon.

» — Nous n'attendons plus que la famille »Devaux, dit madame Grillon, je suis »étonnée qu'elles ne soient pas encore »arrivées... c'est fort contrariant, car mon »dîner est prêt!... Mais si elles ne sont pas »venues dans cinq minutes, nous nous met- »trons à table.

» — Ah! madame, dit M. Guerreville, »en s'éloignant du maître de la maison, nous »pouvons attendre... nous le devons, puis- »que ce sont des dames...

» — Toujours galant, monsieur Guerre- »ville.

» — Quand le vin dépose, dit M. Gril- »lon en s'approchant du bel Adalgis; alors »c'est différent, ça demande d'autres pro- »cédés, il faut le transvaser avec soin dans »d'autres bouteilles... il y a des personnes »qui font encore autre chose...

» — Je n'entends rien à tout cela, » dit le petit-maître en se levant pour aller causer avec Agathe. Alors M. Grillon s'approche du grand Lélan, et continue :

« Ce ne sont pas les mauvais vins qui dé-

» posent... à ce qu'on prétend; mais, moi, » je n'aime pas à avoir de la lie dans mon » verre... Vous me direz: on verse douce- » ment, mais c'est toujours trouble... alors, » le plus court moyen... c'est de le boire » bien vite... Eh! eh! n'est-ce pas?

» — Certainement! c'est de ne pas le boi- » re... — Comment? — Je veux dire, c'est » de le boire tout de suite. »

On sonne avec violence, et Agathe fait un bond de joie en s'écriant : « Ah! voilà » ces dames!... »

Alors M. Adalgis passe devant une glace où il donne un coup-d'œil pour voir si rien n'est dérangé dans l'harmonie de sa coiffure; M. Lélan se glisse derrière des siéges qu'il semble déjà disposé à présenter; et M. Grillon et sa fille sortent du salon pour aller au-devant du monde qui arrive.

Madame Grillon saisit ce moment pour se rapprocher de M. Guerreville, et lui serrer doucement le bras en murmurant:

« Ah! Édouard! que je suis heureuse de » vous revoir ici!... que votre présence me

»cause d'émotion... de plaisir; moi, je suis »toujours pour vous Euphémie!... votre »Euphémie d'autrefois.... mais pourquoi »donc me regardez-vous à peine?...

M. Guerreville était tenté de répondre: « Madame, si vous ne finissez pas, je vais »prendre mon chapeau et m'en aller. »

Mais, dans le monde, il faut souvent savoir retenir ces réponses spontanées qui nous viennent du fond du cœur. M. Guerreville se tut, et l'arrivée de la famille Devaux empêcha la tendre Euphémie de pousser plus loin la conversation.

Le salon est presque entièrement rempli par les trois nouvelles venues. En apercevant madame Devaux, grosse maman, ayant passé la cinquantaine, et coiffée d'un énorme turban, M. Guerreville cherche à se rappeler où il a déjà rencontré cette dame; la vue de ses deux filles le confirme dans la persuasion que ce n'est pas la première fois qu'il se trouve avec la famille Devaux; bientôt ses souvenirs lui reviennent: la grosse maman est cette dame qui était en train de faire

lacer ses brodequins pendant qu'il visitait son logement avec M. Fourré; mademoiselle Laure est la jeune personne qui a ouvert la porte tout en mangeant une tartine de pain et de beurre; enfin, la fille cadette, mademoiselle Ophélie, est celle qui touchait du piano.

« Mon Dieu! que vous êtes cruelles de » venir si tard! » s'écrie madame Grillon, en allant embrasser madame Devaux et ses filles.

« — Ce n'est pas ma faute, ma chère amie, » dit la grosse maman, en faisant de gracieux saluts à la compagnie, « nous étions sorties, » et déjà dans la rue pour venir, quand » j'ai dit à Laure : mais, ma belle, tes bas » ne tiennent pas... ils ne sont pas assez » tirés... Qu'est-ce que ça signifie?... Aussitôt » Laure se regarde, se tâte et s'écrie, en riant » comme une folle qu'elle est: Ah! j'ai oublié » mes jarretières... Alors, vous sentez qu'il » a fallu remonter pour qu'elle mette ses » jarretières. Laure disait : je m'en passerai » bien. Mais, moi, je ne veux pas qu'on

»aille dîner en ville sans jarretières. Du
»reste, chacun me paraît jouir d'une par-
»faite santé. »

M. Grillon attendait que sa femme et sa fille eussent terminé leurs embrassades pour aller à son tour poser son visage sur celui de ces dames. M. Adalgis salue les demoiselles Devaux, comme on fait à des personnes de connaissance. M. Lélan présente des siéges, et M. Guerreville ne peut s'empêcher de trouver que le costume des deux demoiselles qui viennent d'arriver a beaucoup d'analogie avec celui des équilibristes ou danseuses de cordes.

Mademoiselle Ophélie tient sous son bras un rouleau de musique, qu'elle va déposer sur le piano. Agathe court à elle, en s'écriant :

« Ah! vous avez apporté des romances...
»Ah, que vous êtes gentille! vous nous
»chanterez quelque chose?

» — Ma fille a apporté de grands mor-
»ceaux, dit madame Devaux, car je ne
»veux plus qu'elle chante de romances...

» tous ces petits airs lui perdent la voix...
» Je ne veux plus qu'elle sorte du *Rossini*...
» ou du *Meyerbeer*... n'est-ce pas, Ophélie...
» tu ne sortiras pas de là... tu l'a promis à
» ta mère?

» — Ah, madame, » dit M. Adalgis, en souriant d'un air un peu moqueur, « je
» pense que vous lui permettrez bien aussi
» du *Mozart?*...

» — Du Mozart! » dit madame Devaux, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler. « Comment, celui qui donne des concerts
» rue Saint-Honoré...

» — Non, madame; je ne vous parle pas
» de *Musard*, mais bien de l'auteur de *Don*
» *Juan* et du *Mariage de Figaro.*

» — Ah, c'est différent!... Le *Mariage de*
» *Figaro!*... divin!... j'ai vu cela aux Fran-
» çais... ça m'a bien fait rire? »

M. Adalgis se tourne en riant vers Agathe, puis va se jeter sur le divan; en ce moment la bonne crie à l'entrée du salon :

« Le dîner est servi, madame.

» — A table! à table! dit M. Grillon; il

» ne faut pas qu'un dîner se refroidisse...
» Messieurs, la main aux dames. »

Et le maître de la maison présente la sienne à madame Devaux. M. Adalgis s'empare d'Agathe et d'Ophélie, M. Lélan se courbe vers mademoiselle Laure; il ne reste plus que madame Grillon, qui attend que M. Guerreville accepte une main qu'elle lui tend d'elle-même, ce qu'il se décide à faire pourtant, et ce qui est cause que l'on serre fortement la sienne, en poussant de gros soupirs jusqu'à la salle à manger.

Lorsque tout le monde est placé, M. Guerreville se trouve entre madame Grillon et madame Devaux; celle-ci a déjà plusieurs fois regardé M. Guerreville, lorsque la tendre Euphémie lui dit : « Monsieur est le » parrain de ma fille.... un de nos anciens » amis qui était absent de Paris depuis long- » temps, et que nous sommes enchantés de » revoir.

» — Charmée de faire sa connaissance, » répond madame Devaux; « mais la figure

» de monsieur ne m'est pas inconnue, et je
» cherche...

» — Je puis aider votre mémoire, ma-
» dame, dit M. Guerreville; je me suis pré-
» senté chez vous pour voir un logement
» que vous habitiez alors dans la rue Mont-
» martre... et vous avez eu la bonté de me
» permettre de le visiter... quoique votre
» toilette ne fût pas encore terminée.

» — Ah! j'y suis... je me rappelle... oui,
» monsieur; c'est cela même. Vous me tirez
» une grosse épine du pied!... Vous étiez
» avec le portier?... — Justement, madame.

» — Moi aussi, je me rappelle, dit made-
» moiselle Laure, j'étais même alors en train
» de lacer les brodequins de maman.

» — Qui m'étaient trop larges! s'écrie
» madame Devaux. Eh bien! monsieur, avez-
» vous trouvé un appartement à votre con-
» venance?... Vous n'avez pas pris le nôtre,
» et vous avez bien fait: c'était horriblement
» sale; il y avait tout à refaire. Mais main-
» tenant nous en avons un charmant...

» — Ça n'empêche pas que nous allons

» encore déménager, » dit Laure en souriant.
» — Comment! vous déménagez? dit » M. Grillon. Ah! vous démé... monsieur » Lélan, ayez soin de ces dames. »

M. Lélan s'incline et présente une salière à M. Grillon qui la repousse en reprenant : « Je vous recommande d'avoir soin de ces » dames. — Ah! oui.... oui.... pardon.... je » n'entendais pas.

» — Il faut bien changer de logement, » reprend madame Devaux, quand on marie » une de ses filles.

» — Ah! vous mariez toujours Ophélie, » dit madame Grillon. Allons, tant mieux... » je suis bien aise que cela se fasse...

» — Oui!... oui... Oh! certainement ça se » fera... il faut que ça se fasse... Ici, ma- » dame Devaux se penche derrière la chaise » de M. Guerreville en ajoutant à demi-voix : » Mais je vous dirai qu'il n'est pas encore » certain que ce soit Ophélie que je marie... » Je crois que ce sera Laure qui passera » avant sa sœur... — Ah! vous avez aussi » un parti pour elle? — C'est le même. —

» Comment! le même pour vos deux filles?...
» — Oui!... C'est-à-dire qu'il faisait d'abord
» la cour à Ophélie, puis je crois qu'il est
» tombé amoureux de Laure... Il n'a pas
» osé le dire... De là, embarras... refroidis-
» sement... Vous comprenez... — C'est un
» bon parti?... — Oh! excellent... M. Émile
» Delaberge, rien que cela... Un jeune
» homme presque millionnaire!... et beau...
» Ah!... toutes les femmes en raffolent!...
» Il y a plus de quinze jours qu'il n'est re-
» venu chez nous... mais je vais le forcer à
» se déclarer... Du reste, je ne suis pas em-
» barrassée de mes filles, grâce au Ciel! Tout
» le monde les aime... elles font des pas-
» sions partout!... C'est tellement vrai que
» l'autre soir dans un bal, ayant eu l'étour-
» derie de dire que j'allais marier Laure, il
» y a deux jeunes gens qui se sont trouvés
» mal, et deux autres qui sont allés pleurer
» dans un coin du salon!... Ça me fendait le
» cœur... Mais chut! tout ceci est entre
» nous... ma chère!... »

M. Guerreville s'était trouvé nécessaire-

ment confident de ce qui se disait derrière son dos; car, tout en parlant à demi-voix, la grosse maman se couchait presque sur ses oreilles, mais il n'a pas l'air d'avoir entendu, ne désirant pas qu'on le mette en tiers dans la conversation.

« Faites donc boire vos voisines, mes»sieurs, ayez soin de vos dames, » dit M. Grillon en se servant les meilleurs morceaux de chaque plat.

Et M. Lélan s'empresse de prendre une carafe et verse de l'eau à madame Devaux, qui lui demandait du vin.

« Eh bien! qu'est-ce que vous faites »donc, monsieur, dit la grosse dame. »Est-ce que vous croyez que j'ai envie de »me noyer l'estomac?... — Ah! pardon, »madame, j'avais mal entendu... — Ophé»lie, ma chère amie, ne mange pas de »cornichons surtout!.... Ton maître de »chant te les a défendus!... — Soyez tran»quille, maman!

» — Moi, qui ne chante pas, dit Laure, »je puis manger de tout...... Les corni-

» chons n'empêchent pas de jouer des cas-
» tagnettes !

» — Elle en a joué comme un ange avant-
» hier, dit madame Devaux. Nous étions
» à une soirée où l'on a dansé le quadrille
» espagnol... Laure a accompagné. — Oui !
» dit mademoiselle Laure, j'ai accompagné
» la *cachucha las manchegas*. — Et puis la
» *zatapette*..... dit la maman. — *El zata-*
» *peado*, ma mère, et *la jota aragonesa*.
» — C'est cela, oui, la joute aragnese.....
» C'était délicieux, tout le monde était
» ravi.... Ma fille a été claquée par toute la
» société !....

» — Mais M. Adalgis dit que la casta-
» gnette est un instrument insipide, » s'écrie
Agathe.

« Insipide ! » dit Laure en souriant dédaigneusement, tandis que sa mère lance sur le jeune homme des regards courroucés, ce qui n'a nullement l'air d'émouvoir M. Adalgis.

« Insipide, les castagnettes ! s'écrie
» madame Devaux. Mais, d'où sort donc

» monsieur pour dire cela ?... il n'a donc » pas vu l'Espagne... l'Italie !... Les casta- » gnettes sont adorées partout... Dans les » combats de taureaux, on joue des casta- » gnettes : c'est un instrument national... » et qui donne tant de grâce à une femme... » Ah, Dieu!... je vous en jouerai après le » dîner... et vous verrez...

» — Madame, je n'ai pas prétendu que » cela n'avait pas de grâce, je trouve seule- » ment que cela ne peut pas se classer parmi » les instruments...

» — Vous y classez bien à présent le tam- » bour et les sonnettes qui me déchirent les » oreilles!...

» — Dans une marche, dit M. Lélan en » se redressant pour parler. Les sonnettes... » les tambours, dis-je, font très-bien... de » même que le piston bien employé produit » un grand effet... J'ai entendu... je ne sais » plus dans quelle ouverture, un solo de » basson... de piston... de cornet à piston, » avec le... le chose... qui soutenait... ça » faisait fort bien.

» — Qu'est-ce que c'est donc que ce » grand jeune homme qui se perd dans les » pistons? » dit madame Devaux en se penchant encore derrière le dos de M. Guerreville.

« — C'est un garçon rempli de moyens... » très-instruit... il sort d'une école normale.

» — C'est dommage qu'il ne trouve jamais » ce qu'il veut dire. Quant à votre M. Adal- » gis, il est fort joli garçon, mais il abuse de » son physique. »

M. Guerreville se mêlait fort peu à la conversation, il tâchait aussi de se garer d'une autre que l'on cherchait à établir avec lui par dessous la table, où certains pieds s'obstinaient à poursuivre les siens. Mais Agathe s'écriait souvent : « Vous ne mangez pas, » mon parrain... Papa, mon parrain ne » mange pas... Maman, faites prendre quel- » que chose à mon parrain. »

Madame Grillon soupirait et se pinçait les lèvres en répondant : « M. Guerreville ne » veut rien prendre... j'ai beau faire tous » mes efforts... il ne touche à rien de ce que » je lui offre. »

« Ophélie! ne touche pas aux anchois, » ma fille... ton maître de chant te les a » expressément défendus... Il assure que » l'anchois est l'antipode des roulades....

» — C'est-à-dire l'antipathique, ma » mère... — Oui, l'antipate... ma langue a » tourné.... Quand on a une belle voix, » cela exige des ménagements... Mon futur » gendre, M. Émile Delaberge, est fou » des belles voix....

» — Ah! oui... c'est vrai... A propos... » vous mariez une de vos demoiselles, dit » M. Grillon ; l'aînée sans doute...

» — Peut-être toutes les deux à la fois, » répond madame Devaux en jetant sur ses filles un regard qui signifie : *dites comme moi.*

« — Toutes les deux!.... Diable.... c'est » encore mieux!....

» — Voilà quatre ans que je lui entends » dire qu'elle va marier ses filles, dit Adal- » gis à Agathe, et depuis ce temps elles sont » encore demoiselles!... — Ah! que c'est » méchant ce que vous dites là!... »

«Ce M. Delaberge, dit le grand Lélan » n'est-ce pas un jeune homme qui... c'est-» à-dire, pas un tout jeune homme, mais » un homme... dans le genre...

» — Précisément! s'écrie la grosse ma-» man, c'est celui-là! immensément riche, » joli garçon... cavalier accompli, donnant » les modes, le ton... Mais, monsieur Adalgis » doit le connaître... lui qui va dans le grand » monde ?....

» — Émile Delaberge, répond Adalgis, » en se caressant le menton, oui, certaine-» ment, je le connais beaucoup; je me suis » trouvé trois ou quatre fois avec lui... mais » je l'ai toujours entendu se moquer du ma-» riage et de ceux qui faisaient la folie de » s'engager...

» — Ça n'est pas possible!... vous aurez » mal entendu!... » s'écrie Laure d'un air de dépit.

» — D'ailleurs, M. Delaberge peut bien » ne plus penser de même, » dit mademoiselle Ophélie en minaudant.

» — Oui, tu as raison, Ophélie, dit ma-

»dame Devaux ; il a pu dire cela... et pen-
»ser autrement : ça se voit tous les jours...
»Ne mange pas de moutarde, ma fille, ça
»donne des sons douteux, comme dit ton
»maître, et je ne veux pas que tu aies rien
»de douteux.

» — Messieurs, ayez donc soin de ces da-
»mes, » dit M. Grillon, en se mettant de
côté une aile de la volaille qu'il est en train
de découper.

« — A propos, » dit madame Devaux, qui
se chargeait de soutenir toujours la conver-
sation, « notre cousin est arrivé ; vous savez,
» madame Grillon, que je vous avais dit que
»j'attendais mon cousin pour assister au ma-
»riage de mes filles... Il est ici depuis assez
»long-temps déjà, et je me suis permis de
»l'engager à venir nous retrouver ce soir
»chez vous... je désire vous le présenter...

» — Vous avez très-bien fait, nous serons
»fort aises de faire la connaissance de mon-
»sieur votre cousin.

» — C'est un charmant garçon... pétillant
»d'esprit... il habite Château-Thierry, où

» il est adoré... où il voit ce qu'il y a de
» mieux... le sous-préfet... le maire, les au-
» torités... c'est à qui l'aura en société... c'est
» un véritable boute en train...

» — C'est un jeune homme? — Oui, un
» jeune homme de quarante ans... encore
» garçon.... il est si étourdi, si enfant!....
» un très-joli homme; n'est-ce pas, mes fil-
» les, que votre cousin Vadevant est fort
» bien?...

» — Il a un trop gros ventre! » dit Laure, en se bourrant de pain et de beurre.

« — Ça ne l'empêche pas de danser comme
» un balon! — Il n'est pas venu à Paris pour
» s'y fixer? — Non.... je ne crois pas... ce-
» pendant, il serait possible...... on ne sait
» pas... »

En disant cela, madame Devaux regardait ses filles d'un air qui voulait encore dire beaucoup de choses.

Au nom de Vadevant, M. Guerreville avait fait un mouvement qui n'avait point échappé à la tendre Euphémie; elle s'empressa de lui dire :

« Connaîtriez-vous le cousin de ces da-
» mes?.... je crois, en effet, que vous venez
» aussi de Château-Thierry?

» — Oui, madame... je me suis trouvé
» avec ce monsieur.

» — Ah! vous connaissez mon cousin Va-
» devant, s'écrie madame Devaux, j'en suis
» enchantée... vous le verrez ce soir... Oh!
» comme cela se trouve bien, que je suis
» donc contente de lui avoir dit de venir
» nous prendre ici... Ophélie, ne prends
» pas de cresson, ma chère amie, c'est mor-
» tel pour les cadences. »

M. Guerreville n'était nullement enchanté de se trouver avec ce curieux petit homme, qui semblait le poursuivre partout; mais il pensa que chez M. Grillon, comme ailleurs, il saurait bien se soustraire à ses importunités.

« Mon cousin Vadevant m'a déjà rendu
» un bien grand service, depuis qu'il est à
» Paris, » reprend madame Devaux, après avoir repoussé le bras de M. Lélan, qui s'obstine à lui présenter la carafe, « il faut vous

» dire d'abord, que depuis quelque temps » nous n'avions pas de médecin... le nôtre » était mort, et cela m'affligeait beaucoup; » car, telle que vous me voyez, je suis fort » délicate, sans que cela paraisse.

» — Il est certain que cela ne paraît pas » du tout, dit M. Adalgis, en souriant.

» — Ce jeune homme abuse de son physi- » que, dit tout bas la grosse maman; puis » elle reprend d'un air piqué : Oui, mon- » sieur, je suis très-délicate!... il me faut » un régime... c'est-à-dire, beaucoup de » prudence dans mes aliments...

» — C'est comme moi, dit M. Lélan, » je mange de tout... mais ça me fait mal, » c'est-à-dire, il y a des choses... ce ne sont » pas les choses que je mange... mais je ne » devrais pas en manger...

» — Certainement, reprend madame » Devaux, il ne manque pas de médecins à » Paris... et d'hommes qui ont un grand » mérite! mais je flottais... j'étais incer- » taine!... lorsque mon cousin Vadevant est » venu nous voir et m'a dit : Prenez le

» docteur Jenneval qui arrive comme moi » de Château-Thierry ; c'est un vrai méde-» cin de dames... un garçon plein de mé-» rite...

» — Il ne vous a pas trompée, madame, » dit M. Guerreville, qui n'a pu garder le silence en entendant prononcer le nom de son ami.

« — Vous le connaissez aussi, monsieur? » — Beaucoup, madame. — C'est votre » médecin, peut-être ? — Mieux encore, » madame, c'est mon ami. — Alors, mon-» sieur, je vous ferai plaisir en contant à » la société un trait qui prouve tout ce dont » est capable le docteur Jenneval, pour tirer » ses malades d'une situation périlleuse !... » ceci montre qu'il a autant de génie que » de science... Je viens au fait... Ophélie, » tu ne mangeras pas de salade, ma belle ; » tu sais ce que ton maître t'a dit : la salade » et les points d'orgue sont incompati-» bles... — Maman, une feuille... — Non, » chère amie, tu ferais un *couac!*... et je » ne veux pas que ma fille fasse de couac.

» — J'en mangerai pour deux, dit ma-
» demoiselle Laure en prenant le saladier ;
» je n'ai pas peur des couacs, moi !...
» — Oh ! celle-ci est un démon ! une santé
» de fer, elle mangerait des diamants !
» — Diable ! je ne me chargerais pas de
» la nourrir, » dit M. Adalgis à demi-voix ;
et la grosse maman reprend son récit :
« Messieurs, voici ce qui m'est arrivé :
» Le docteur Jenneval, après m'avoir fait
» plusieurs visites dans lesquelles il s'était
» assuré de la force de mon tempérament,
» me conseilla, pour mon déjeuner, de
» prendre du chocolat, en me disant que
» cela me remettrait entièrement l'estomac ;
» mais, afin qu'il me passât bien, il me dit :
» Vous prendrez votre chocolat entre deux
» verres d'eau, un avant, et un après. Je
» suivais ponctuellement l'ordonnance du
» docteur, et j'en éprouvais déjà les meil-
» leurs effets, lorsqu'un matin, pressée de
» déjeuner ou distraite, je crois, par une
» visite, je pris mon chocolat sans avaler,
» comme de coutume, un verre d'eau au-

» paravant !... Lorsque je m'aperçois de ma » distraction, il n'était plus temps, le cho- » colat était pris... J'avalai bien mon verre » d'eau par-dessus, mais il me manquait » toujours celui que j'aurais dû boire aupara- » vant; et mon chocolat ne se trouvait plus » entre deux eaux... Vous jugez de mon » inquiétude... je me dis : j'ai manquée à » l'ordonnance du docteur... que va-t-il en » résulter ? peut-être les suites les plus » graves... je ne puis pas vous dire combien » cette crainte me rendait déjà malade !...

» — C'était bien fait pour cela, » dit madame Grillon, en cherchant toujours à fourrer son pied sous celui de M. Guerre-ville.

« Ne sachant quel parti prendre, je me » décidai à envoyer chercher le docteur, » en lui faisant dire que le cas était pressant. » M. Jenneval arrive, me demande ce que » j'ai ; je lui conte ma malheureuse distrac- » tion, en lui disant : « Cher docteur, que » faire pour que ce chocolat se retrouve » entre deux verres d'eau ? » M. Jenneval,

» touché de ma perplexité, rêva quelques
» instants, puis s'écria : Mettez dans une
» seringue le verre d'eau que vous deviez
» avaler en premier, prenez-le en lavement
» et de cette façon votre chocolat se trou-
» vera entre les deux verres d'eau.

» — Parfaitement imaginé! dit M. Gril-
» lon! — Oh! c'est charmant! d'honneur,
» c'est délicieux! dit M. Adalgis, en ca-
» chant sa figure derrière sa serviette.

» — Je fis ce que le docteur m'ordon-
» nait, reprend la grosse maman, et je
» n'éprouvai aucun accident : mais l'expé-
» dient qu'il avait trouvé me sembla si ingé-
» nieux et si profond à la fois, que je me
» plais à compter partout cette anecdote,
» qui ne peut qu'ajouter à la réputation du
» docteur Jenneval. »

Le récit de madame Devaux fit une impression singulière sur la société; M. Adalgis et Agathe se mouraient d'envie de rire; Laure et sa sœur semblaient contrariées ; le grand Lélan paraissait ne pas comprendre; M. Grillon seul partageait l'enthousiasme de

la grosse dame; heureusement, on était alors au dessert, et madame Grillon voyant que son voisin s'obstinait à tenir ses pieds sous sa chaise, se lève d'un air de dépit, en s'écriant : « Le café nous attend au salon... » Alors tout le monde quitte la table, et mademoiselle Agathe, qui est très-caressante, profite de ce moment pour courir embrasser son parrain.

On se rend au salon, où M. Grillon, tout en prenant son café, va près de chacun de ses convives, en leur disant : « Comment le »trouvez-vous... hein?... je défie qu'on en »prenne de meilleur... c'est ma femme »qui le fait... elle a été très-bien, ma »femme !

» — Vous lui mettez de la chicorée? »dit M. Lélan. — Comment ? — Je dis... »pour lui donner de la couleur... c'est ça »qui rend amer... — Vous trouvez mon »café amer? — Non, je veux dire, ça lui »donne bon goût... C'est comme chez ma »tante, on y prend du café détestable... »parce qu'elle le fait elle-même. — Et elle

» le fait détestable? — Non!... Je vous dis » qu'il est délicieux.

» — Un petit verre de parfait amour! » madame Devaux, dit M. Grillon, c'est » de la liqueur des îles... — Non, je ne » prends pas de liqueur, mais je vous avoue » que je suis comme les hommes, je fais du » gloria... je n'aime que cela... et, si vous » permettez... — Tout ce qui vous sera » agréable; monsieur Lélan, venez donc » verser de l'eau-de-vie dans le café de » madame Devaux. »

Le grand jeune homme s'avance armé d'un carafon, et verse dans la tasse de la grosse maman qui prend plusieurs morceaux de sucre, et s'occupe à les faire fondre dans son gloria.

Pendant ce temps, mademoiselle Ophélie s'était mise au piano, où elle frédonnait en jouant ce qui lui passait par la mémoire. M. Guerreville s'était assis, et aussitôt la tendre Euphénie avait été placer sa chaise près de la sienne. M. Adalgis se regardait dans une glace, et mademoiselle Laure,

tout en l'examinant de loin, disait à Agathe :
« Je voudrais bien savoir comment fait
» M. Adalgis pour avoir des favoris aussi
» bien rangés ; pas un ne dépasse l'autre.
» — Ah ! je le sais, moi, dit Agathe ; je
» le lui ai entendu dire à un de ses amis !
» — Eh bien ? — Eh bien ! ma chère, la
» nuit il couche avec une mentonnière dans
» laquelle ses favoris sont serrés de manière
» à ce qu'ils ne puissent prendre un faux
» pli. — Ah ! ah ! ah !... une mentonnière !
» Oh ! c'est trop drôle ! — Qu'est-ce qu'il y
» a donc de drôle à cela, mademoiselle ?
» nous mettons bien des papillotes, nous
» autres. — Oh ! c'est égal... Ah ! ah ! une
» mentonnière pour coucher !... Ah ! si j'é-
» pousais un homme qui mît de ces choses-
» là, moi, je lui attacherais une lavette
» derrière son habit. — Eh ! pourquoi donc
» cela, mademoiselle ?... — Parce que ça
» me ferait rire... — Oh ! vous dites cela
» depuis que M. Adalgis a dit que les cas-
» tagnettes étaient un instrument insipide ;
» car, auparavant, vous le trouviez char-

» mant. — Charmant!..... J'ai toujours
» trouvé qu'il ressemblait à ces têtes de
» cire qu'on voit dans les boutiques de coif-
» feurs... »

La dispute de ces deux demoiselles allait s'échauffer, car mademoiselle Laure en voulait beaucoup au petit-maître, tandis que la jeune Agathe montrait pour lui une forte prédilection. Mais un événement inattendu fait cesser leur discussion. Madame Devaux qui, depuis quelque temps, remuait le sucre qu'elle avait mis dans son gloria, étant enfin parvenue à le faire fondre entièrement, porte sa tasse à sa bouche et boit une partie de ce qu'elle contient; mais presqu'aussitôt, faisant une horrible grimace, elle pose sa tasse en s'écriant :

« Ah! mon Dieu, que c'est mauvais!....
» ah! c'est détestable!... Je n'ai jamais pris
» de gloria qui ait ce goût-là...

» —Cependant mon eau-de-vie est déli-
» cieuse! dit M. Grillon; tout le monde m'en
» fait compliment... — Ah! il y a de quoi en
» faire une maladie... pouah!... ça me tourne!

»ça me... Donnez-moi un verre d'eau, je »vous en prie!... je crois que je vais me »trouver mal. »

Tout le monde s'empresse autour de madame Devaux; mais M. Grillon, qui tient à réhabiliter la réputation de son eau-de-vie, est allé prendre la tasse contenant le reste du gloria; il la flaire, l'examine, et se décide à en goûter un peu avec le bout de son doigt; alors il s'écrie :

« Il n'y a jamais eu d'eau-de-vie là-dedans. »C'est du parfait-amour que vous avez mis »dans votre café... Qui est-ce qui a versé à »madame?... »

Monsieur Lélan ne disait mot, et se tenait derrière les demoiselles Devaux qui desserraient leur mère. Mais quand on eut coupé plusieurs lacets, et que la grosse dame se sentit mieux, elle montra du doigt le grand jeune homme, en s'écriant :

« Voilà le coupable... c'est monsieur qui »m'a fait cette médecine-là... Moi, je n'ai »pas regardé; pendant qu'il versait, je »choisissais des morceaux de sucre!...

» — Mon Dieu! madame, vous croyez?... » Je me serai trompé de carafon... — On » devrait vous obliger à boire mon gloria, » pour vous apprendre à faire attention une » autre fois... — Je vous demande mille » pardons, madame; le fait est que je suis » très-distrait... Un jour, chez ma tante... » non, chez mon oncle... on me pria d'ac- » commoder la salade... c'était de la salade » de... chose, vous savez... on met des... » machins dedans... enfin, je pris la taba- » tière d'un monsieur assis près de moi pour » la poivrière que je cherchais... Elle était » malheureusement ouverte... si bien que » j'accommodai la salade avec du tabac; et » toute la compagnie en fut malade pendant » huit jours!

» —Il est gentil, votre M. Lélan! dit » madame Devaux, en se tournant vers M. » Grillon. Mais je vous déclare que je ne » veux plus me retrouver à dîner avec lui... » Quelque jour il empoisonnera toute une » société!... »

Le calme étant rétabli, on se disposait à

entendre chanter mademoiselle Ophélie, lorsque la porte du salon s'ouvre, et M. Vadevant se présente en posant ses pieds en dehors.

« C'est mon cousin! » s'écrie madame Devaux; et, se levant aussitôt, elle court au-devant du nouveau venu, le prend par la main et le présente au maître de la maison.

M. Vadevant est très-bien accueilli par la famille Grillon, avec laquelle il fait une grande dépense de saluts, de sourires et de compliments. La présentation terminée, madame Devaux dit à son cousin, en lui montrant M. Guerreville : « Vous allez vous » trouver ici en pays de connaissance, mon » cousin Vadevant; voilà un monsieur qui » m'a parlé de vous. »

Vadevant s'approche de M. Guerreville qui est resté assis dans son coin; le petit homme l'envisage, puis fait un bond en arrière, pousse un cri de joie, comme s'il retrouvait son père; et, saisissant une main qu'on ne lui présentait pas, il la presse avec transport en disant :

« C'est monsieur Guerreville!... Oh! quel » délicieux hasard!... que je suis flatté... ce » cher monsieur Guerreville! Je ne vous » ai pas revu depuis le jour où je vous ai » gardé des places aux Français, et vous ne » vîntes pas... »

M. Guerreville parvient à dégager sa main que l'on s'obstinait à ne pas lâcher, et veut répondre quelques mots d'excuses; mais le petit homme ne lui en donne pas le temps, il reprend :

« Je sais qu'il n'y a là nullement de votre » faute... vous êtes tout excusé... Jenneval » m'a dit que vous aviez fait une rencontre... » ce cher Jenneval! ce bon docteur!... je » lui procure beaucoup de malades... je lui » ai fait avoir une clientèle... il soigne ma » cousine... il a déjà sauvé madame Devaux » d'un grand péril... relativement à du cho- » colat...

» — J'ai raconté le trait en dînant, dit » la grosse maman. — Oh! c'est un homme » bien savant en pratique et en théorie, » reprend Vadevant, je crois qu'à Château-

» Thierry il vous a sauvé d'une dangereuse ma-
» ladie?... — Oui, monsieur. — Je l'en aime
» et l'en estime davantage; et mes cousines
» sont enchantées d'avoir fait sa connaissan-
» ce... N'est-il pas vrai, mes cousines? »

La famille Devaux répond oui en chœur; M. Adalgis, que le bavardage de Vadevant semble impatienter, conduit Agathe au piano, en lui disant :

« Mademoiselle, daignez nous chanter
» quelque chose... ce sera pour nous un
» double plaisir de vous entendre, et de ne
» plus être obligés... »

Il achève sa phrase dans l'oreille d'Agathe, qui sourit en murmurant : « Ah! vous êtes
» bien méchant. »

Vadevant va s'asseoir derrière la maman Devaux qui s'est placée à côté de M. Guerreville, il lui dit : « Est-ce que mes jolies
» cousines ont chanté. — Pas encore. — J'es-
» père que je les entendrai. — Assurément...
» Mais à propos, mon cousin, avez-vous
» pensé à ce que je vous ai demandé?...
» avez-vous fait quelque démarche... appris

» quelque chose? — Oh! certainement, ma
» cousine, j'ai de grandes nouvelles à vous
» communiquer... — Oh! voyons... je vous
» en prie. »

Vadevant rapproche sa chaise de celle de sa cousine, à laquelle il veut parler en confidence, et M. Guerreville se trouve encore, sans le vouloir, obligé d'entendre tous les secrets que l'on se confie derrière son dos, tandis que devant lui sa filleule chante et s'accompagne de manière à ce qu'on n'entende pas un mot de ce qu'elle dit.

« Je me suis mis à la piste de votre futur
» gendre, » reprend Vadevant qui parle toujours à la grosse maman pendant que mademoiselle Grillon s'exerce au piano;
« j'ai voulu savoir ce que faisait M. Émile
» Delaberge depuis trois semaines et plus
» qu'il n'a pas reparu chez vous... — Je
» gage qu'il est très-malade? — Pas du tout,
» ma cousine, ce monsieur, qui mène un
» train de grand seigneur... au reste il est
» très-riche, m'a-t-on assuré... — Il est
» puissamment riche. — Ce monsieur, dis-

»je, passe habituellement sa vie dans les »plaisirs. Mais depuis qu'il a cessé d'aller »faire sa cour à mes jolies cousines il a, »dit-on, une nouvelle passion dans le »cœur... — Ah! mon Dieu!... mes filles »seraient évincées?... — C'est du moins ce »qu'on m'a dit. M. Émile va presque tous »les jours chez une nommée madame »Dolbert, personne riche aussi, qui de»meure boulevard de la Madeleine... — Le »monstre!... il veut séduire cette dame. »— Je ne le crois pas, madame Dolbert »a soixante-dix ans sonnés... mais elle a »une petite-fille qui n'en a que dix-sept, et »qui est, dit-on, un ange de beauté!... — »Ange de beauté tant que vous voudrez, »je gage qu'elle ne chante pas comme »Ophélie, et qu'elle ne joue pas des cas»tagnettes comme Laure. — Je ne m'en »suis pas informé. Mais il paraît que votre »M. Émile Delaberge est fort assidu dans la »maison... vous pensez bien que ce n'est »pas sans motifs. — N'importe, M. Émile »a fait la cour à mes filles, il faut qu'il

» s'explique... qu'il épouse l'une ou l'autre...
» elles ne peuvent rester dans cette per-
» plexité... à la rigueur.... je pourrais aussi
» demander, pour moi-même... quelques
» explications... car il m'a plusieurs fois
» serré la main d'une force... — Il paraît
» que c'est un jeune homme capable de
» tout. — Mais je veux bien ne songer qu'à
» mes filles! ces chères enfants! moi, qui
» ai annoncé partout leur mariage... Mon
» cousin, je compte sur vous pour mettre
» M. Delaberge au pied du mur. — Soyez
» tranquille, ma cousine, je suis tout à
» vous... je suis venu à Paris pour assister
» au mariage de vos jolies filles, et certai-
» nement je ferai tout ce qui dépendra de
» moi pour ne pas être venu inutilement.
» — Vous êtes un homme précieux... mais,
» chut! Ophélie va chanter. »

Madame Devaux, qui avait fait la conversation pendant tout le temps qu'Agathe avait été au piano, ne voulait plus que l'on soufflât dès que sa fille chantait.

Mais mademoiselle Ophélie ne se trouve

pas en voix; c'est à peine si elle peut finir l'air qu'elle a choisi, et sa mère s'écrie : « Tu » as mangé de la salade... tu ne veux pas me » l'avouer, mais je suis sûre que tu en as » mangé. Laure, ma belle, danse-nous la » *zatapa*... la *zatapette*... avec accompagne- » ment de castagnettes, tu seras bien gen- » tille... Vous saurez que ma fille a été au » bal de l'Opéra, exprès pour voir danser » les Espagnols qui exécutaient des pas de » leur pays... Elle a trouvé cela si distingué, » que le lendemain, dans sa chambre, elle » se tortillait d'une manière ravissante... ab- » solument comme les Espagnols des deux » sexes.

» — Maman, j'aimerais mieux danser la » *cachucha*... c'est plus original... — Danse » la *cache tout ça*, chère amie... As-tu ap- » porté des chaussons? — Oh! certaine- » ment... est-ce que je pourrais danser sans » cela en souliers!... — Alors, prépare-toi... » ne néglige rien... je suis bien aise que » M. Adalgis voie quel parti on peut tirer » des castagnettes.

» — Moi, dit le grand Lélan, je suis » très-curieux de voir danser de l'italien... » — C'est de l'espagnol, monsieur. — Oui, » de l'espagnol. Autrefois j'allais à Vaugirard » exprès pour voir valser des.... choses.... » des... qui valsent si bien... vous savez?... » — Des Suisses? — Oui. J'ai voulu appren- » dre aussi, mais je manquais toujours la... » la machine... vous savez?... ce qui fait » qu'un jour je suis tombé sur mon... mon » chose... ça m'a fait très-mal. »

Pendant que mademoiselle Laure se prépare à danser, profitant d'un moment où madame Grillon s'est éloignée de lui, M. Guerreville se lève, puis, en ayant l'air de se promener dans le salon, il gagne la salle à manger, prend son chapeau et s'esquive en se disant :

« J'ai écouté chanter ma filleule, il me » semble que c'est suffisant, et que rien ne » m'oblige à voir mademoiselle Laure dan- » ser la *cachucha.* »

Mais, tout en regagnant sa demeure, M. Guerreville a encore présent à la mé-

moire ce qui s'est dit entre madame Devaux et son cousin Vadevant; car, dans cette conversation, un nom l'a frappé, c'est celui de madame Dolbert; il cherchait à se rappeler où il l'a déjà entendu prononcer. A force de rassembler ses souvenirs, il se rappelle le récit de Jérôme, le porteur d'eau, et se dit :

« Madame Dolbert... boulevard de la Ma-
»deleine... ce sont les dames qui ont pris
»avec elles l'enfant de ce brave Auvergnat;
»oui, c'est là où est cette petite Zizine...
»J'avais promis à Jérôme de prendre des
»informations... de m'assurer si sa fille était
»toujours bien traitée... et je l'ai oublié...
»car j'oublie tout ce qui n'a pas de rapport
»à moi... à mes propres chagrins!... Ce-
»pendant il faudra que je tienne ma pro-
»messe... oui, je serai bien aise de revoir
»cette pauvre petite! »

CHAPITRE II.

Les amours de Stéphanie.

Trois jours se sont écoulés depuis que Stéphanie a été à ce bal où elle s'est vue l'objet de tous les hommages. Trois jours! c'est bien court pour les gens heureux, pour ceux qui n'ont qu'à former un désir et le voient aussitôt accompli; ordinairement le temps a des ailes quand on vit au sein des plaisirs,

Cependant Stéphanie a trouvé ces trois jours d'une longueur mortelle, il lui semble qu'il s'est écoulé des semaines, des mois, depuis sa soirée au bal. Les heures

sont plus longues, les journées deviennent interminables, et pourtant rien de changé dans son intérieur, dans sa manière de vivre; sa bonne grand'mère cherche sans cesse à prévenir ses moindres souhaits. La petite Zizine est toujours là, près d'elle, disposée à rire, à jouer lorsqu'elle en témoigne l'envie; mais Stéphanie est devenue rêveuse, presque triste; tout ce qui l'amusait l'ennuie; elle est même quelquefois indifférente aux caresses de sa petite protégée.

D'où venait ce changement?... Qui l'avait fait naître?... Eh! mon Dieu! vous l'avez compris sans doute; il n'est pas difficile de deviner ce qui fait rêver et soupirer une jeune fille. L'amour est un sentiment qui amène bien du changement dans notre humeur lorsque nous l'éprouvons pour la première fois; il nous égaie ou nous attriste, il nous rend silencieux et distrait, quelquefois bavard, souvent indulgent pour les autres et bien rarement méchant. Plus tard ses effets ont moins de puissance sur ceux qu'il attaque; c'est comme une maladie que nous

aurions déjà éprouvée, et qui, par cela même, aurait perdu avec nous de sa malignité.

Vers le soir du troisième jour, Stéphanie écoutait, sans y répondre, les petits discours de Zizine, lorsqu'un domestique annonça M. Émile Delaberge. Alors la jeune fille sentit son cœur battre avec violence, et tout son sang y refluer; mais personne ne remarqua sa pâleur et l'émotion qu'elle s'efforçait de cacher.

M. Émile entre dans le salon, se présente avec cette aisance que donne la fortune, et plus encore, l'habitude de la bonne compagnie; il témoigne à madame Dolbert le plaisir qu'il éprouvera à cultiver sa société; enfin il sait habilement soutenir la conversation de manière à en bannir cette froideur, ce ton cérémonieux dans lequel on se tient souvent avec de nouvelles connaissances. Stéphanie, elle-même, parvient bientôt à surmonter son trouble et prend part à ce qu'on dit. M. Delaberge est spirituel, aimable et fort amusant à écouter;

passant adroitement d'un sujet à un autre, il conte sans fatiguer ses auditeurs; il a beaucoup voyagé, beaucoup observé, et sème ses récits d'anecdotes piquantes, de faits curieux, dits avec une simplicité qui augmente leur charme.

La soirée s'écoule très-vite. M. Émile a demandé à ces dames la permission de venir souvent leur tenir compagnie, et on la lui accorde avec plaisir. Car la grand'maman comme la petite-fille a trouvé sa société fort agréable.

Le lendemain, c'est nécessairement de M. Delaberge que l'on s'occupe; c'est de lui que Stéphanie parle toute la journée; elle rit encore de ce qu'il a dit de gai; elle répète ses curieuses histoires, elle n'a pas perdu un mot de tout ce qu'il a conté, et elle s'ecrie : « N'est-ce pas, Zizine, qu'il est » bien aimable ce monsieur-là?... »

Et comme la petite fille répond, oui, assez froidement, pour la première fois sa protectrice lui fait la moue et semble disposée à la gronder.

Le fait est que, pour l'enfant, ce monsieur n'avait rien d'aimable. Empressé et galant près des dames Dolbert, M. Émile n'avait pas eu l'air de faire attention à Zizine et ne lui avait pas une fois adressé la parole; il était donc tout naturel que la petite ne partageât pas l'enthousiasme de ces dames.

Maintenant, plus que jamais, la poupée, les petits jeux, tous ces passe-temps qui charmaient Stéphanie, ont perdu leur attrait. Elle aime toujours Zizine, elle est toujours contente de l'avoir près d'elle; mais son humeur est devenue capricieuse, et ce n'est pas avec le même sourire qu'elle reçoit ses caresses; car maintenant, tout en embrassant sa petite amie, quelquefois son cœur est occupé d'un autre objet.

Émile Delaberge ne tarde pas à revenir chez madame Dolbert; il est fort bon musicien, c'est un art qui rapproche ceux qui le cultivent; et lorsqu'on est déjà tout disposé à bien s'entendre, la musique procure alors mille occasions de bonheur, mille jouissan-

ces douces et vives, quoique bien innocentes encore.

Stéphanie cultive avec plus de goût son piano, depuis que M. Émile l'écoute et fait de la musique avec elle; elle chante avec plus de sentiment les romances qu'il lui apporte; n'est-ce encore qu'amour-propre et désir d'obtenir les suffrages de quelqu'un qui est connaisseur? Stéphanie le croit, car Stéphanie, dont le cœur est si pur, si vierge de toute mauvaise pensée, se laisse aller au sentiment qui l'entraîne vers Émile, et ne cherche nullement à résister, parce qu'elle ne pense pas qu'il y ait du mal à être heureux quand Emile est là, à désirer sa présence, à frémir de plaisir quand il paraît, à soupirer quand il s'éloigne. La jeune fille ne cherche pas à s'interroger; sans aucune crainte d'un danger qu'elle ne conçoit pas, elle cède à l'influence qu'Émile exerce déjà sur tout son être, et elle éprouvera pour lui une profonde passion, qu'elle ne se sera pas encore demandé quel est le sentiment qui remplit son cœur.

D'ailleurs, la grand'maman accueille avec amitié leur nouvelle connaissance; pourquoi Stéphanie ne partagerait-elle pas le plaisir que la présence d'Émile fait éprouver à sa mère?

Et puis enfin, pourquoi une jeune fille de dix-sept ans craindrait-elle de se livrer à un penchant qui lui fait connaître un bonheur nouveau, lorsque personne ne lui dit qu'il peut y avoir du danger à se laisser séduire; tant d'autres succomberont, et qui pourtant ont été averties!... qui donc engagerait à résister celle que l'on n'avertit pas!...

L'expérience?... Mais l'innocence n'en a point.

Si bien qu'il n'y avait pas long-temps que M. Émile Delaberge était reçu chez madame Dolbert, et que déjà Stéphanie, sans se l'être avoué, et sans qu'Émile lui eût parlé autrement qu'avec ses yeux, éprouvait pour lui le plus sincère amour.

Il est vrai, que les yeux d'Emile étaient fort éloquents et qu'il était difficile de ne

point comprendre leur langage; habitués à parler d'amour, ils s'exprimaient si bien qu'en peu de temps il fallait leur répondre ou cesser de les regarder; et Stéphanie avait trouvé plus doux de laisser aussi parler les siens.

Et tout cela avait eu lieu en fort peu de temps; quelques soirées passées ensemble, puis des heures de musique, sans autres témoins que la grand'maman Dolbert et Zizine.

Mais la grand'maman même n'était pas toujours là : s'il survenait quelques visites, si l'on proposait un wisk ou un boston, les jeunes musiciens restaient ensemble au piano, et alors la musique durait bien plus long-temps.

Zizine seule les écoutait et demeurait à quelques pas, tout en se livrant à quelque occupation de son âge; il était bien rare que l'enfant s'éloignât de Stéphanie; quand cela lui arrivait, c'était pour bien peu de temps; elle se hâtait toujours de revenir, et courait se placer près de celle qui la caressait moins,

mais qui aimait encore à recevoir ses caresses.

Quand à Émile, à sa seconde visite chez madame Dolbert, il avait dit, en voyant Zizine : « C'est sans doute une de vos pa- » rentes? »

Mais en apprenant ce qu'était l'enfant, il lui avait témoigné peu d'intérêt, et souvent même il avait paru impatienté de la trouver toujours auprès de Stéphanie.

Zizine ne se plaignait pas de ce qu'on la caressait moins depuis que l'on recevait M. Delaberge, mais elle s'en apercevait fort bien, car les enfants observent quelquefois mieux que les hommes. Cependant elle accueillait toujours avec un gracieux sourire celui que sa protectrice avait tant de plaisir à voir! Mais la pauvre petite en était pour son sourire; M. Émile ne daignait pas jeter les yeux sur elle, ou, s'il la regardait, c'était en laissant échapper un mouvement d'humeur, qui n'annonçait pas que sa vue lui fût agréable.

Bientôt, quoique Stéphanie soit toujours bonne pour l'enfant qu'elle a recueillie,

elle ne tient plus toutes ses promesses; les leçons sont négligées, on a tant de choses à penser, ou plutôt il en est une qui préoccupe tellement, qu'on ne trouve pas le moment de former la petite écolière; mais Zizine travaille seule et avec encore plus d'ardeur; on dirait que, moins on s'occupe d'elle, et plus elle cherche à mériter l'amitié de ses protectrices.

Les visites d'Émile Delaberge devenaient plus fréquentes; il ne se passait plus un jour sans qu'il vînt passer quelques heures près de Stéphanie; et la bonne madame Dolbert l'accueillait toujours aussi bien. Cependant, la grand'maman avait de l'expérience; elle avait connu l'amour et devait se douter que les beaux yeux de Stéphanie étaient pour beaucoup dans le plaisir que l'on témoignait à venir chez elle.

D'où venait donc la grande sécurité de madame Dolbert? c'est qu'elle pensait que sa petite-fille, étant à la fois remplie de charmes, de talents, et devant avoir vingt mille livres de rentes, on devait, en étant amou-

reux d'elle, s'estimer trop heureux de pouvoir devenir son époux. Or, comme M. Émile Delaberge était joli garçon, riche et de bonne famille, elle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il devînt le mari de Stéphanie, et elle le laissait devenir amoureux de sa petite-fille, persuadée que, s'il parvenait à toucher son cœur, il s'empresserait de venir lui demander sa main.

Voilà comme raisonnait la bonne maman; et pendant ce temps, M. Émile faisait de rapides progrès dans le cœur de sa petite-fille. Pourtant, il ne lui avait pas encore dit, je vous aime; mais ses yeux cherchaient sans cesse ceux de Stéphanie; ses mains rencontraient souvent les siennes, qu'il pressait alors bien tendrement; c'était déjà parler, ou du moins, c'était déclarer son amour en pantomime; et l'on sait que les jeune filles les plus sages comprennent très-vite la pantomime.

Émile ne voulait pas s'en tenir là, mais la petite Zizine était sans cesse près de Stéphanie, et la présence de l'enfant le gênait

beaucoup. Il n'en était pas de même de Stéphanie : elle trouvait si naturel d'aimer, qu'elle aurait volontiers avoué son amour devant tout le monde. Il lui semblait que M. Émile devait avoir quelque chose à lui dire, qu'il ne devait pas se borner à lui presser la main et à la regarder amoureusement; et, ne comprenant pas pourquoi il gardait ainsi le silence, elle était quelquefois tentée de lui demander ce qui l'empêchait de parler; et lorsqu'il semblait vouloir lui faire un aveu, pourquoi il s'arrêtait brusquement et se taisait dès que quelqu'un s'approchait d'eux.

Plus d'une fois, en voyant la petite Zizine accourir près de Stéphanie, Émile n'avait pas été maître d'un mouvement d'humeur, et il avait murmuré : « Quel ennui!... on » ne peut jamais être un moment seul près » de vous! »

Et Stéphanie avait regardé Émile avec étonnement, ne concevant pas en quoi la présence de sa petite protégée peut contrarier celui qu'elle aime.

Un soir, pourtant, lorsque M. Delaberge arrive chez madame Dolbert, il trouve la grand'maman très-occupée à une partie de whist, Stéphanie était dans le joli boudoir attenant au salon, et la petite Zizine étudiait seule au piano où maintenant on lui donnait rarement des leçons.

Émile profite de ce moment, il entre dans le boudoir, court s'asseoir près de Stéphanie, et s'empare d'une de ses mains, en lui disant à voix basse :

« Enfin, je puis donc vous parler un in-
» stant sans que vous soyez entourée, ob-
» servée... chère Stéphanie... ah ! j'ai tant de
» choses à vous dire... »

La jeune fille regarde Émile avec une aimable ingénuité, en répondant : « Vous
» avez bien des choses à me dire... mais
» qui donc vous empêchait de parler ?

» — Il y a de ces aveux... qui veulent du
» mystère.... qui redoutent les témoins in-
» discrets. »

Et le jeune homme baissait la voix craignant d'être entendu du salon; tandis que

Stéphanie répondait : « Je ne vous com-
» prends pas...

» — Belle Stéphanie... depuis que je
» vous ai vue, vous n'avez donc pas lu dans
» mon cœur... vous n'avez donc pas deviné
» le secret de mon âme... Eh bien! je vais
» vous dire tout ce que je ressens pour
» vous... Je vous aime... je vous adore...
» mais si vous ne m'aimiez pas aussi, je se-
» rais le plus malheureux des hommes... »

Stéphanie a écouté Émile sans être troublée de sa déclaration, elle se contente de sourire en lui répondant : « Eh bien! mon-
» sieur, j'avais deviné tout ce que vous
» venez de me dire... oui... je voyais bien
» que vous m'aimiez, et j'étais seulement
» étonnée que vous ne me l'eussiez pas en-
» core dit.

» — Quoi!... vous m'aviez deviné?... » reprend Émile en baissant la voix afin d'engager la jeune fille à en faire autant; mais celle-ci continue en parlant comme à son ordinaire :

« Oui, monsieur... certainement, je vous

» avais deviné... car je vous aime aussi, » moi... — Il se pourrait! vous m'aime- » riez... oh! je suis trop heureux!... — » Oui, monsieur, je vous aime... — Chère » Stéphanie... oh! mais, plus bas... de » grâce... que personne ne puisse entendre » ce doux aveu qui fait mon bonheur. — » Pourquoi donc cela... est-ce qu'il y a du » mal à répondre à l'amour de quelqu'un?.. » oh! je suis bien sûre que ma bonne ma- » man ne trouvera pas cela mauvais... Et » maintenant que vous m'avez dit que vous » m'aimiez, et que je suis bien certaine de ne » pas être trompée, je veux lui dire que je » vous aime aussi... que je vous l'ai avoué!... » que... — Oh! non... non, chère Stépha- » nie... pas encore, de grâce... l'amour se » plaît dans le silence... qu'avons-nous be- » soin de faire confidence à d'autres de nos » plus douces pensées... Gardons pour nous » notre bonheur... — Je ne vous comprends » pas... moi, je dis tout à ma bonne ma- » man... Pourquoi voulez-vous que je lui » cache notre amour, puisque je suis sûre

» qu'elle ne s'en fâchera pas... — Peut-
» être vous trompez-vous... elle pourrait
» s'en fâcher... me défendre de vous voir
» si souvent... — Oh! je vous réponds que
» non... elle fait tout ce que je veux... ainsi
» elle ne trouverait pas mauvais que je vous
» aime... — N'importe... je vous en prie,
» chère Stéphanie, ne dites rien encore...
» des motifs que je ne puis vous expli-
» quer!... m'obligent à vous recommander
» le silence sur notre amour... — Allons...
» puisque vous le voulez... je me tairai...
» C'est dommage pourtant; j'aurais été si
» contente de conter tout cela à ma bonne
» maman!... — Mais le mystère ne nous
» empêchera pas de nous entendre... de
» trouver les moyens de nous rapprocher...
» Ah! si vous saviez combien il ajoute au
» bonheur de deux amants... si vous... »

Émile ne peut en dire davantage; la voix de madame Dolbert se fait entendre; elle appelait sa petite-fille; celle-ci se lève et court au salon où M. Delaberge est forcé de la suivre; mais pendant tout le restant de

la soirée, il échange avec Stéphanie les plus tendres regards, et de ces demi-mots qui signifient tant de choses pour des amants. Émile ne peut plus douter de son triomphe, il possède le cœur de Stéphanie, il règne en maître dans cette ame naïve et pure qui jusqu'alors ignorait l'amour, et qui s'y livre avec d'autant plus de plaisir qu'elle ne voit aucun mal à s'abandonner à ce nouveau sentiment.

Plusieurs fois, dans la soirée, Émile a cherché à ramener la jeune fille dans le boudoir, mais il n'y a pas eu moyen; Stéphanie ne semble pas comprendre les signes qu'il lui fait, elle reste au salon; il faut se contenter de ces légères faveurs qui sont beaucoup pour un amant timide; mais Émile ne l'était pas; et ce qui le contrariait, c'est que Stéphanie ne se cachait pas pour lui abandonner sa main ou pour le regarder tendrement.

Le lendemain de cette soirée, Émile Delaberge, couché dans un lit aussi moëlleux qu'élégeant, ayant sur son somno une

pyramide de brochures et de journaux, réfléchissait à sa soirée de la veille et se disait : « Cette jeune Stéphanie est adorable!... et »elle m'a avoué qu'elle m'aimait, avec une »candeur qui devient chaque jour plus »rare... mais ferai-je la folie de l'épou»ser?... elle a, je crois, vingt mille livres de »rentes... Est-ce assez pour moi qui en ai »près de cent?... oh! non... cela n'aurait »pas le sens commun... d'ailleurs je ne »veux pas me marier... je ne veux pas re»noncer à cette vie de triomphes, de déli»ces... qui me rend le plus fortuné, le »plus envié des mortels... Non... décidé»ment je ne serai pas assez sot pour per»dre ma liberté. J'aime Stéphanie, mais »cet amour fera comme les autres, il s'étein»dra avec la possession de l'objet aimé! et »Stéphanie sera à moi. Je n'ai pas beau»coup de résistance à craindre de sa part... »elle m'adore... Ce n'est donc que l'occa»sion à trouver ou à faire naître... Cette »petite fille qu'elle a recueillie et qui est »toujours près d'elle me gêne beaucoup...

» mais je saurai bien écarter tous les obsta-
» cles.... O ravissante Stéphanie! nul autre
» que moi, je le jure, n'aura tes premiers
» baisers, tes premiers soupirs d'amour...
» et tu seras une de mes plus belles con-
» quêtes!... »

Voilà ce que M. Émile Delaberge se disait, en s'étendant nonchalamment dans son lit, et il était tout occupé de ses projets sur la petite-fille de madame Dolbert, lorsqu'une sonnette se fit entendre, et bientôt un valet entr'ouvrit la porte de la chambre à coucher, en disant :

« Monsieur... voilà quelqu'un qui de-
» mande instamment à vous parler... C'est
» le même monsieur qui est déjà venu trois
» fois sans vous trouver. — Eh, mon Dieu!...
» que me veut-il donc cet homme? est-ce
» qu'on se présente si tôt... Quelle heure
» est-il, Dupré? — Onze heures et demie,
» monsieur. — Oui, mais j'ai passé une
» partie de la nuit, j'ai encore sommeil; il
» fallait dire que j'étais encore couché. —
» Je l'ai dit, mais ce monsieur demande si

» vous voulez bien le recevoir également, » ou se dispose à attendre que vous soyez » levé... — Que diable peut me vouloir cet » homme... Si j'avais des créanciers, je de- » vinerais tout de suite ce qui l'amène... » mais je n'ai jamais aimé les dettes... c'est » si commun. J'ai trouvé beaucoup plus » original de n'en point faire... Le nom de » cet homme?... — Vadevant... — Vade- » vant!... drôle de nom... Je ne connais pas » ça du tout... N'importe, fais entrer le » Vadevant... ça doit être curieux à voir... » Dupré, entr'ouvre une persienne, que je » puisse mieux voir ce monsieur. »

Le domestique a exécuté les ordres de son maître, et bientôt M. Vadevant est introduit dans la chambre à coucher d'Émile Delaberge.

Le petit homme entre et salue avec un air d'aisance et d'assurance qui n'annonce point un solliciteur; il s'approche du lit et dit en souriant :

« Enchanté d'avoir l'avantage de saluer » monsieur Émile Delaberge : il y a long-

» temps, monsieur, que je désire avoir
» l'honneur de faire votre connaissance. »

Émile regarde ce monsieur qui a l'air de vouloir lui prendre la main, et, s'entortillant dans sa couverture, lui répond d'un ton fort bref :

« Qu'est-ce que vous voulez, monsieur,
» je ne vous connais pas... qu'est-ce que
» vous avez à me dire... dépêchons-nous,
» je vous prie, car j'ai encore envie de dor-
» mir. »

Vadevant fait un pas en arrière, se redresse sur la pointe de ses pieds, se pince les lèvres et fronce les sourcils en répondant :

« Monsieur, le sujet qui m'amène est fort
» important !... il saura, je l'espère, chasser
» votre envie de sommeiller.

» — Alors, monsieur, hâtez-vous, car
» jusqu'à présent ça ne me fait pas cet ef-
» fet-là. »

Voyant qu'on ne lui offre pas de siége, Vadevant approche une chaise, et va se mettre dessus lorsque, par réflexion, il la repousse et va prendre un fauteuil dans

lequel il se jette, en disant : « Je m'assieds » d'abord ; vous êtes à votre aise, monsieur, » permettez que je m'y mette aussi.

» — Voilà un curieux personnage ! » se dit Émile en regardant le petit homme faire tous ses préparatifs.

Après avoir posé avec précaution son chapeau sur un meuble près de lui, Vadevant reprend la parole :

« Monsieur, un motif bien grave, et en » même temps bien sacré, me conduit de» vant vous... et quand je dis grave et sacré, » je n'exagère rien ; car est-il au monde » quelque chose de plus intéressant... et » qui mérite le plus nos égards, que ce sexe » faible dont la nature nous a...

» — Ah ! monsieur !... s'écrie Émile en » se tournant sur ses oreillers, est-ce une » plaisanterie, une gageure... venez-vous » me jouer une scène des *Plaideurs*... En» core une fois, qui êtes-vous ?

» — Eh bien ! monsieur, j'arrive au but : » vous voyez en moi le cousin-germain et » l'ami intime des dames Devaux... »

Après avoir dit ces mots, Vadevant se pose et regarde le jeune homme sur lequel il pense que ses paroles viennent de produire un grand effet. Mais Émile se contente de soulever un peu la tête en murmurant : « Les dames Devaux? qu'est-ce que c'est » que cela?...

» — Qu'est-ce que c'est que mes cousi- » nes Devaux!... Par exemple, monsieur, » voilà une question qui me semble fort » singulière. Vous ne vous rappelez pas mes » jolies cousines, Laure et Ophélie... excel- » lentes musiciennes, dont l'une chante, » tandis que l'autre danse avec des casta- » gnettes.

» — Ah!... attendez donc... oui... oui... » je me rappelle... à présent... deux jeunes » personnes assez originales... La maman » est une grosse mère qui porte toujours un » turban.

» — Grosse mère, murmure Vadevant » d'un air piqué; c'est ma cousine-germai- » ne; monsieur, je vous prie de ne point » l'oublier.

» — Eh bien! monsieur, au fait... où vou-
» lez-vous en venir?... et que m'importe à
» moi que vous soyez le cousin des dames
» Devaux...

» — Vous allez le savoir, monsieur, puis-
» que vous ne voulez pas le deviner... Il me
» semble cependant que, d'après les rap-
» ports qui ont existé entre vous et mes
» cousines, votre cœur devrait vous dire ce
» qui m'amène.

» — Les rapports de mon cœur... que dia-
» ble signifie tout ceci?

» — Cela signifie, monsieur, que vous
» êtes venu chez ma cousine Devaux, et
» que là vous avez fait ostensiblement la
» cour à ses filles... d'abord à Ophélie...
» ensuite à Laure... Que la mère a souffert
» vos assiduités, bien persuadée que vous
» ne pouviez avoir que des vues honnêtes...
» Que les jeunes fillles... trop sensibles...
» ont perdu près de vous leur indifférence...
» et enfin que ma cousine Devaux, ne dou-
» tant pas que vous lui demanderiez en ma-
» riage au moins une de ses filles, m'a écrit

» et fait quitter Château-Thierry pour que
» je puisse assister à la noce de Laure ou
» d'Ophélie... n'importe laquelle; on con-
» sent à vous donner celle que vous choisi-
» rez; d'après cela, monsieur, on a donc lieu
» d'être étonné de ne plus vous voir chez mes
» cousines, et c'est pour en savoir la raison
» et vous demander quand vous comptez en
» finir, que je me suis présenté chez vous. »

Vadevant attend le résultat de ce qu'il vient de dire; mais Émile n'est pas en état de lui répondre; depuis qu'il a compris le but de la visite du petit monsieur, il se tortille et se roule dans son lit en riant aux éclats. Impatienté de cet accès de gaîté, qui ne finit pas, Vadevant s'écrie :

« Il me paraît, monsieur, que mes pa-
» roles vous causent de la joie... j'en suis
» bien aise, mais si vous vouliez me répon-
» dre... — Ah! ah! c'est trop drôle!... —
» C'est drôle... qu'est-ce qui est drôle, s'il vous
» plaît, monsieur? — Ah! ah! ah!... c'est
» charmant!... la famille Devaux est à mettre
» sous un cylindre! — Comment! monsieur,

» qu'est-ce à dire?... — C'est-à-dire, qu'il » faut être fou pour croire que j'aie jamais eu » l'intention d'épouser mademoiselle Laure » ou mademoiselle Ophélie... — Quoi! mon- » sieur... vous ne voulez plus... — Eh! mon » cher monsieur, est-ce que j'ai jamais pu » vouloir... parce que je suis allé quelque- » fois à de prétendus concerts chez ces da- » mes... et que j'ai ri... du reste, il y avait » bien de quoi! et dit à vos cousines tout ce » qui me passait par la tête... aller croire!... » Ah! il faut être madame Devaux pour » cela... Dites-lui bien que je suis allé chez » elle, comme on va quelquefois aux para- » des des boulevards... s'amuser, se divertir » un moment, et voilà tout. »

Vadevant se lève d'un air furibond en s'écriant :

« Vous avez été voir mes cousines comme » des parades!... Oh! pour le coup, mon- » sieur, voilà qui est trop fort... mais cela » ne se passera pas ainsi... nous sommes là, » monsieur... vous avez cru, sans doute, » n'avoir affaire qu'à des femmes... vous

» vous êtes grandement trompé... les dames » Devaux ont dix-huit cousins... dont je suis » le plus jeune... et nous ne souffrirons pas... »

Émile rit encore plus fort en voyant l'air tapageur que prend le petit homme. Celui-ci s'avance contre le lit, met une main sur sa hanche et tâche de grossir sa voix en disant :

« Il faut épouser une de mes cousines, » monsieur ; il le faut, sinon votre vie court » de grands périls... vous m'entendez...

» — Oui, mon cher monsieur, je vous » entends fort bien ; il faudra que je me » batte avec les dix-huit cousins, avec tous » les Devaux indigènes ou exotiques, n'est-ce » pas ?... Eh bien, tenez, pour abréger la » besogne, nous pouvons tout de suite com» mencer nous deux. J'ai là des épées et des » pistolets excellents ; vous choisirez... Je » vous demanderai seulement la permission » de me battre en chemise, ça me sera plus » commode si je suis blessé. »

Pendant les dernières paroles d'Émile, un grand changement s'est opéré dans la contenance de Vadevant ; l'air tapageur a

disparu, il ôte sa main de dessus sa hanche, il baisse le nez et regarde de côté et d'autre dans la chambre; enfin, une émotion visible se manifeste dans toute sa personne, et au moment où le jeune homme qu'il est venu trouver se dispose à sauter hors de son lit, Vadevant s'empresse de l'y retenir en lui disant d'une voix presque meilleuse :

« Monsieur... pour qui me prenez-vous !...
» je ne souffrirai pas que vous vous battiez
» en chemise... D'abord on s'échauffe en se
» battant, et vous pourriez ensuite vous
» enrhumer... attraper une fluxion de poi-
» trine...

» — Que cela ne vous inquiète pas, mon-
» sieur, je ne crains point les rhumes... »

Émile veut encore sortir de son lit, mais Vadevant le borde avec sa couverture, en s'écriant :

« Non, monsieur... restez donc, je vous
» en prie... Qui, moi ! me battre contre
» quelqu'un qui est presque nu... y pensez-
» vous?... tous les avantages seraient de mon
» côté...

» — Puisque cela me convient ainsi...
» — Et moi, monsieur, je veux que dans
» un duel les chances soient égales des
» deux côtés... — Alors déshabillez-vous...
» mettez-vous comme moi, les chances
» seront égales... — Que je me mette en
» chemise !... fi donc ! monsieur, notre com-
» bat serait indécent. — En ce cas, laissez-
» moi passer un pantalon, ce sera bientôt
» fait... »

Émile veut toujours se lever; Vadevant l'en empêche de nouveau, en s'écriant :

« C'est inutile !... nous ne pouvons pas
» nous battre ce matin... nous n'avons pas
» de témoins, et il en faut au moins deux de
» chaque côté... je ne veux point passer pour
» un assassin !... »

Émile regarde fixement le petit homme, puis il hausse les épaules et se recouche en disant :

« Je crois, en effet, qu'il est inutile que
» je me lève. Avouez, monsieur, que vous
» n'avez pas envie de vous battre du tout;
» que tous vos propos n'étaient que des

» fanfaronnades, et cela vaudra mieux. »

Vadevant ne répond rien, mais il tire son mouchoir de sa poche, le porte à ses yeux, se mouche trois fois de suite, puis pousse un gros soupir. Pendant ce temps, Emile, se tournant du côté de la ruelle, s'enfonce dans ses oreillers et n'a plus l'air d'écouter la personne qui est dans sa chambre.

Après s'être donné un air bien attendri, après avoir plusieurs fois fait clignoter ses yeux pour tâcher de les humecter, Vadevant balbutie d'une voix pleurarde :

« Ah ! monsieur !... ne serait-il pas cruel » d'en venir à des extrémités toujours si » fatales... et n'est-il pas plus doux... plus » convenable de s'entendre... Laissez-moi » parler à votre cœur, il ne sera pas sourd à » mes accents... surtout lorsque je défends » la cause de l'innocence et de la beauté!... » car vous ne nierez pas que mes cousines » soient belles !... ce sont deux roses qui » n'attendent que votre souffle pour s'épa- » nouir !... »

Vadevant s'arrête un moment; Emile

ne lui répondant pas, il en conclut qu'il l'écoute avec attention ; et après s'être encore mouché pour faire croire qu'il pleure, il reprend :

« Mes jeunes cousines vous aiment... je
» ne cherche point à vous le cacher !... Laure
» saute pour vous avec ses castagnettes...
» elle se perfectionne dans les danses espa-
» gnoles, parce que vous avez paru les
» aimer... épousez-la et tous les matins elle
» vous dansera la *cachucha* pendant que
» vous prendrez du chocolat.... Ophélie vous
» adore !... Déjà excellente musicienne, elle
» se pousse avec ardeur dans le chant dont
» elle vous sait grand amateur ; elle a fait
» un délicieux point d'orgue sur votre nom ;
» une fois votre femme, elle ne vous parlera
» plus qu'en faisant des roulades. Je sais fort
» bien que vous ne pouvez en épouser
» qu'une, mais choisissez, et l'autre se con-
» solera en vous donnant le titre si doux de
» frère !... »

Vadevant s'arrête, il est persuadé que son discours doit faire impression sur le jeune

homme; mais celui-ci continue de garder le silence.

« Vous ne me répondez pas, dit Vade-»vant, j'en devine la cause... vous sentez »vos torts et ne voulez pas les avouer... Ras-»surez-vous!... au nom de mes cousines, »j'ose vous assurer que tout est pardonné!... »il ne sera plus question du passé... vous »n'entendrez aucun reproche!... dites-»moi seulement quelle est celle des deux »sœurs que vous choisissez, et je retourne »porter le bonheur dans la famille De-»vaux... »

Vadevant se rapproche du lit; point de réponse; il se penche un peu vers Émile, en répétant :

« Son nom... celle que vous voudrez... »Laure ou Ophélie... voyez... hein?... »

Le petit homme croyant entendre quelque chose, a encore avancé sa tête; mais il distingue alors que ce qu'il a pris pour une réponse n'est qu'une respiration sourde et prolongée qui indique que celui auquel il s'adresse est plongé dans un profond sommeil.

« Il dort! se dit Vadevant, il s'est en-
» dormi pendant que je lui parlais... c'est
» fort malhonnête!... c'est même inconce-
» vable! car je lui disais des choses si tou-
» chantes, que cela aurait dû l'attendrir...
» Que faire? m'en irai-je ainsi... sans avoir
» de réponse?... Je sais bien que d'abord il
» m'a dit qu'il ne voulait pas de mes cou-
» sines; mais je m'y étais mal pris, je l'avais
» mis en colère; tandis qu'en attaquant son
» cœur, je dois réussir... et qui sait si ce
» sommeil n'est pas feint... s'il ne ferme pas
» les yeux seulement pour me cacher ses
» larmes... »

Dans cette persuasion, Vadevant se penche encore vers Émile; puis le pousse doucement par le bras, en murmurant :

« Est-ce Laure?.... est-ce Ophélie?.... dé-
» clarez-vous, cher cousin!... »

En se sentant poussé, Émile s'éveille bientôt; il bâille, ouvre les yeux, se retourne et aperçoit Vadevant, dont le visage est presque sur le sien. A l'aspect de cette figure, une expression de colère vient ani-

mer les yeux du jeune homme, qui s'écrie :

« Encore ce maudit homme!... il a donc »juré de ne point me laisser dormir... Ah! »c'est trop fort... Dupré!.... Dupré!.... Ger»main!... »

Émile s'est mis sur son séant, il tire avec violence une sonnette qui est à la tête de son lit. Le valet-de-chambre paraît. Pendant ce temps, Vadevant court dans l'appartement en cherchant son chapeau.

« Dupré!.... mettez sur-le-champ cet »homme à la porte! » crie Émile en montrant Vadevant, que la peur empêche de trouver son chapeau, « et s'il a le malheur »de se présenter encore chez moi, je vous »ordonne de le jeter du haut en bas des »escaliers. »

Le domestique s'avance, disposé à faire ce que lui a dit son maître; mais Vadevant qui vient enfin de mettre la main sur son chapeau, l'enfonce sur sa tête et se hâte lui-même d'enfiler la porte, tout en criant :

« C'est affreux! c'est une horreur!... on »ne traite pas ainsi un galant homme!...

» mais vous aurez de mes nouvelles, mon-» sieur, je vengerai mes cousines... je vous » apprendrai... je... »

Les dernières paroles ne parviennent pas jusqu'à Émile; car, tout en parlant, Vadevant jugeait prudent de jouer des jambes, craignant d'être poursuivi par les domestiques : ce n'est que dans la rue qu'il retrouve toute sa voix et s'abandonne à une colère qui fait sourire les passants.

Cependant Émile, désolé d'avoir été éveillé, parce qu'il rêvait à Stéphanie, remet de nouveau sa tête sur son oreiller; et, ne songeant déjà plus à la visite qu'il vient de recevoir, tâche de retrouver le songe qu'on lui a fait perdre. L'image de la charmante fille à laquelle il fait la cour est de nouveau caressée par ses pensées, et il ferme les yeux en se disant : « C'est l'en-» fant qui me gêne... c'est l'enfant qu'il » faut que j'éloigne de Stéphanie. »

CHAPITRE III.

Un jour de fête.

Il s'était passé du temps depuis que M. Guerreville avait dîné chez M. Grillon, et depuis lors il avait seulement fait mettre sa carte chez les parents de sa filleule, ne se sentant pas le courage de se retrouver encore dans une société où il fallait avoir l'air de s'amuser.

M. Guerreville avait oublié le nom des dames Dolbert, prononcé par Vadevant, et qui lui avait un moment rappelé la petite Zizine; il n'avait plus pensé à Jérôme, le porteur d'eau, et s'était de nouveau livré

à ces recherches, à ces perquisitions qui étaient toujours sans fruit, et que cependant il recommençait encore le lendemain.

L'hiver avait fui, le printemps et les beaux jours revenaient; mais est-il de beaux jours pour celui dont le cœur est en proie à une douleur que rien ne peut distraire. M. Guerreville s'apercevait à peine du changement des saisons; chaque soir, en rentrant chez lui, il se disait : « Rien!... » jamais le moindre indice... jamais... aucune nouvelle!... »

Et il se jetait tristement sur un siége sans voir si le ciel était beau, sans penser à respirer l'air plus doux du printemps.

Un jour, M. Guerreville, sans en deviner la cause, s'était senti plus abattu, plus chagrin encore que de coutume; n'ayant pas le courage de sortir, le cœur oppressé et presque gonflé de larmes, il était resté chez lui, assis près d'une table; la tête appuyée sur une de ses mains, il s'interrogeait lui-même, il cherchait d'où pouvait lui venir ce redoublement d'ennui et de tristesse.

Et pourtant ce jour-là le ciel était pur, le soleil n'était caché par aucun nuage.

Dans cette situation M. Guerreville n'avait qu'un désir, c'était que personne ne vînt troubler sa solitude. Mais, vers le milieu de la journée, la sonnette agitée avec violence le tira de ses méditations.

M. Guerreville est tenté de faire refuser sa porte, mais il n'a pas vu Jenneval depuis quelques jours, et, croyant que c'est le docteur qui vient le voir, il ne dit pas à Georges d'annoncer qu'il n'est pas visible.

Le domestique paraît bientôt à la porte de la chambre de son maître.

« Qui a sonné? » demande M. Guerreville.

« C'est... cette jeune demoiselle... et puis » ce jeune homme, qui sont déjà venus voir » monsieur... sa filleule... et M. Jules... »

M. Guerreville laisse échapper un mouvement d'humeur ; Georges reprend :

« Ils m'ont demandé si monsieur était » là... ma foi j'ai dit que oui... je ne savais » pas si...

» — Je ne serai donc jamais libre de me » livrer à mes pensées... toujours dérangé !... » Et comment se fait-il qu'ils soient venus » ensemble...

» — Ah !... je pense qu'ils se sont trouvés » seulement par hasard dans l'escalier, car » ils n'ont pas l'air de se connaître... Mais » si monsieur ne veut pas recevoir ce jeune » homme et cette demoiselle, je m'en vais » leur dire... de s'en aller.

» — Imbécile... après avoir dit que j'y » étais... ce serait une impolitesse... Faites-» les entrer... — Tous les deux, monsieur? » — Oui... je saurai plus vite ce qu'ils me » veulent... Allez, Georges. »

Le domestique s'éloigne, et M. Guerreville tâche d'éclaircir un peu sa physionomie pour recevoir la visite des deux jeunes gens.

Bientôt la porte s'ouvre de nouveau, c'est Agathe qui entre la première; elle tient dans ses mains une jolie caisse, dans laquelle est un myrte couvert de boutons; la jeune fille semble fière de porter cet arbuste dont le poids doit être cependant un peu lourd

pour ses mains délicates; elle s'avance vers M. Guerreville, l'air moitié grave, moitié souriant, comme ces enfants qui, dans une cérémonie, tâchent de se donner une figure raisonnable, et sont obligés de se mordre les lèvres pour ne pas rire.

Derrière la jeune fille arrive Jules, qui tient aussi une caisse dans ses bras, et c'est aussi un myrte qu'elle renferme. La même pensée, les mêmes souvenirs ont guidé celles qui les envoient, et elles ont naturellement fait choix de la même fleur. Mais le jeune homme s'avance d'un air plus grave, plus ému, et les yeux fixés sur le bouquet qu'il vient offrir.

M. Guerreville n'a d'abord témoigné qu'une légère surprise en voyant Agathe lui apporter un myrte, mais lorsque ses yeux rencontrent le bouquet que Jules tient également, une pâleur subite couvre son visage; ses souvenirs se réveillent... sa mémoire lui rappelle à quelle époque il se trouve, et, au lieu de se lever pour aller au-devant des jeunes gens, il retombe sur

sa chaise sans pouvoir prononcer une parole.

Cependant Agathe et Jules viennent à lui, la jeune fille se place à sa gauche, Jules prend l'autre côté; chacun d'eux lui présente son bouquet, et ils lui disent presque ensemble :

« Mon parrain... voulez-vous permettre?...
» — Monsieur.... je prends la liberté.... —
» Je viens vous souhaiter votre fête.... et
» vous apporter ce myrte ainsi que tous mes
» vœux et ceux de maman pour votre bon-
» heur... — Monsieur... daignez aussi rece-
» voir mon bouquet... ma mère m'a dit que
» c'était aujourd'hui votre fête, et que vous
» me permettriez de vous la souhaiter...

» — Ma fête!.... c'est aujourd'hui ma
» fête.... » balbutie M. Guerreville d'une voix entre-coupée; puis, levant un peu la tête, ses yeux parcourent la chambre; ils semblent y chercher quelqu'un, mais bientôt, n'exprimant plus qu'un morne désespoir, ils retombent vers la terre, tandis que sa bouche murmure : « Elle était là autre-

» fois... et à présent.... jamais.... O mon
» Dieu! jamais!...

» — Oui, mon parrain, c'est aujourd'hui » votre fête, la Saint-Isidore, » reprend Agathe après avoir déposé sa caisse à quelques pas, « et je n'aurais garde de jamais » manquer à venir vous la souhaiter... c'est » un si grand plaisir de présenter un bou» quet à son parrain... voulez-vous me per» mettre de vous embrasser? »

La jeune fille se baisse et tend sa joue rosée à M. Guerreville, celui-ci ne bouge pas; elle se décide alors à déposer un baiser sur son front, mais bientôt elle se recule, en s'écriant :

« Ah! c'est singulier... comme mon par» rain a froid... »

Jules, qui depuis quelques minutes attendait que M. Guerreville daignât lever les yeux sur lui, espérant entendre de sa bouche un mot d'amitié, se précipite alors vers lui, et pousse un cri d'effroi en voyant que M. Guerreville a perdu connaissance :

« Ah! mon Dieu, mademoiselle!... mais

» il se trouve mal.... il est tout-à-fait éva-
» noui ! — Se pourrait-il... mon parrain...
» mon pauvre parrain... Ah ! qu'est-ce que
» cela veut dire ?... — Mais que faire... que
» lui donner ?... Ah ! attendez, je vais ap-
» peler Jeannette.... elle est venue avec
» moi... O mon Dieu ! mon pauvre par-
» rain !... »

Et la jeune fille vole chercher sa bonne, puis revient près de M. Guerreville, elle lui frotte le front, lui tape dans la main. Pendant ce temps, Jules ouvre les fenêtres, cherche des flacons, des sels ; Georges et Jeannette courent dans tous les appartements, apportent mille choses, se heurtent, se bousculent, et se désolent parce que M. Guerreville est toujours dans le même état.

L'arrivée du docteur Jenneval fait renaître l'espérance dans tous les cœurs ; on court à lui, on lui montre celui que l'on s'efforce en vain de ranimer. Jenneval commence par s'informer de ce qui a pu amener cet évanouissement, et c'est Agathe qui s'empresse de parler.

« Monsieur, nous sommes arrivés ensem-
»ble, monsieur et moi... pour souhaiter
»la fête à mon parrain...... Je ne sais pas
»s'il était malade aujourd'hui?

» — Non, dit Georges ; seulement au-
»jourd'hui monsieur paraissait encore plus
»abattu... plus triste qu'à l'ordinaire...

» — Nous venions lui apporter chacun un
»bouquet... et il se trouve que c'est chacun
»un myrte que nous lui offrions... mais ce
»n'est pas cela qui a pu lui faire du mal,
»car les myrtes, cela n'a pas d'odeur, n'est-
»ce pas, monsieur?

» — Mais il ne s'attendait sans doute pas
»à votre visite? dit Jenneval; qu'a-t-il dit
»en vous voyant?

» — Il a pâli, répond Jules, puis il a
»eu l'air de regarder de tous côtés dans la
»chambre, ensuite il a laissé retomber sa
»tête sur sa poitrine en balbutiant quelques
»mots que je n'ai pu bien entendre.

» — C'est assez, dit le docteur, je de-
»vine... je crois comprendre... éloignez-
»vous un moment... passez dans une autre

» pièce... Vous, Georges, enlevez ces caisses, que votre maître ne puisse les voir
» en rouvrant les yeux.

» — Mais, monsieur, puisque cela ne sent
» rien !... s'écrie Agathe. — Veuillez me laisser agir, mademoiselle. Georges, faites ce
» que je vous dis. »

On exécute les ordres du docteur, et les deux jeunes gens, tout interdits de ce qui vient d'arriver, s'éloignent tristement de celui qu'ils étaient venus fêter.

Resté seul avec son ami, Jenneval s'empresse de lui donner tous les secours de son art. Au bout de quelques instants, il voit M. Guerreville se ranimer; bientôt ses yeux s'entr'ouvent et se portent autour de lui, mais sa poitrine est oppressée, il respire avec peine. Le docteur lui prend la main et la réchauffe dans la sienne, en lui disant :

« Mon pauvre ami... ces jeunes gens vous
» ont fait bien du mal sans s'en douter...
» Oh ! j'ai tout deviné !... en venant vous
» souhaiter votre fête, à laquelle vous ne
» pensiez pas sans doute, ils vous ont rap-

» pelé une époque où vous étiez heureux...
» où vous aviez près de vous... celle que
» vous cherchez... que vous regrettez sans
» cesse... Alors peut-être... c'était elle qui
» la première vous présentait un bouquet...

» — Ma fille!... ma Pauline!... s'écrie
» M. Guerreville, oh! oui... oui... elle ve-
» nait toujours la première... elle m'appor-
» tait un bouquet... et elle se jetait dans
» mes bras... en me disant : Mon père! que
» j'aime à te fêter !... »

En achevant ces mots, M. Guerreville appuie sa tête contre la poitrine de Jenneval, il n'a plus la force de parler, mais deux ruisseaux de larmes se font jour et inondent son visage. Le docteur le presse dans ses bras en lui disant :

« Pleurez... pleurez dans le sein de vo-
» tre ami... j'ai moi-même provoqué ces
» larmes qui vous étouffaient... donnez un
» libre cours à votre douleur!... en est-il de
» plus respectable que celle d'un père aban-
» donné par son enfant !...

» — O mon cher Jenneval!... je suis bien

» malheureux!... mais il me semble, en » effet, que ces pleurs me soulagent... » Oui... c'est ma fille... ma fille que je ché» rissais... qui cause aujourd'hui toutes mes » peines... Vous saurez tout, mon ami, je » ne veux plus avoir de secrets pour vous... » vous êtes digne de ma confiance... par» donnez-moi d'avoir tant tardé à vous faire » cette confidence... Ah! ce n'était pas que » je doutasse de votre amitié, mais je vou» lais toujours cacher... la faute de ma fille.

» — Allons, mon ami... remettez-vous... » vous voilà mieux maintenant... Ah! com» bien je me fécilite d'être arrivé en ce mo» ment!

» — Bon docteur!.... oui.... je respire » mieux!... aujourd'hui, sans en savoir la » cause, un redoublement de tristesse s'é» tait emparé de moi... était-ce donc comme » un vague souvenir d'une époque jadis si » désirée?... je ne sais... Mais ces pauvres » jeunes gens qui étaient venus me fêter et » que j'ai si tristement accueillis... je ne les » vois plus.

» — Ils sont là... dans la pièce à côté...
» où ils attendent sans doute impatiemment
» que je leur permette de revenir près de
» vous...
» — Pauvres enfants !... c'est bien singu-
» lier !... leur présence, leur vue m'a rendu
» plus malheureux... et cependant... Ah !
» docteur, si vous saviez...
» — Vous me direz tout cela... et je crois
» que vous m'apprendrez peu de choses ;
» car habitué par état à étudier les sensa-
» tions de mes malades, je sais presque
» toujours d'avance ce que l'on veut me
» confier. Vous sentez-vous assez remis pour
» recevoir ces jeunes gens, ou voulez-vous
» qu'on les congédie ? — Qu'ils viennent,
» docteur, je veux moi-même les remercier
» pour leur souvenir... et leur bouquet. »

Jenneval va ouvrir la porte du salon, où Agathe et Jules, assis chacun dans un coin, attendaient avec anxiété qu'on leur apportât des nouvelles de M. Guerreville ; sur un signe du docteur, ils se lèvent et accourent.

« Ah ! mon parrain !... que cela m'a donc » fait de peine de vous voir sans connais- » sance ! » s'écrie Agathe, en allant prendre la main de M. Guerreville, tandis que Jules lui dit d'une voix émue :

« Êtes-vous mieux, monsieur, comment » vous sentez-vous ?... Ah? j'étais bien in- » quiet... bien désolé !...

» — Merci... Jules... merci, ma bonne » Agathe, répond M. Guerreville en s'ef- » forçant de sourire. Ce n'était rien... une » indisposition... dont j'ignore la cause... » mais cela est entièrement passé.

» — N'est-ce pas, mon parrain, que ce » ne sont pas nos myrtes qui sont cause que » vous vous êtes trouvé mal... quoique mon- » sieur votre médecin ait voulu faire ôter nos » caisses d'ici ?...

» — Non... non, ce ne sont pas vos » fleurs... — Moi, le mien est bien joli, » c'est celui qui est tout en boutons... Si » vous voulez, mon parrain, que j'aille le » chercher... — Non, ma chère filleule, » laissez-le où on l'a placé... Je suis sensible

»à votre attention.... à votre souvenir....

» — Oh! mon parrain, moi, je ne savais »pas que c'était aujourd'hui votre fête; »c'est maman qui me l'a appris hier, en »me disant : « Quoique ton parrain ne »vienne guère te voir et n'ait pas l'air de »beaucoup se soucier de toi, c'est demain »sa fête, et il ne faut pas manquer d'aller »la lui souhaiter; »et c'est aussi maman »qui a acheté le myrte, et elle a planté »plusieurs petites pensées autour... vous »verrez.... elle a dit que c'était allégo»rique!... »

Jenneval détourne la tête en souriant, et M. Guerreville se hâte de mettre fin au bavardage de sa filleule, en lui disant :

« Ma chère Agathe, vous remercierez »beaucoup madame votre mère.... vous »m'excuserez si je n'ai pu aller vous voir... »Monsieur Jules, veuillez aussi vous char»ger de mes compliments pour madame »Galet... Mes occupations... ma santé ne »me permettent pas toujours de disposer »de mon temps... En attendant que j'aille

» vous voir, j'espère que vous voudrez bien à
» votre tour recevoir mon bouquet... car je
» suis fort distrait, moi, je pourrais oublier
» le jour de votre fête, et c'est pourquoi je
» veux vous le donner aujourd'hui. »

Jules se taisait et baissait les yeux; quelque chose lui disait que c'était encore un rouleau de napoléons qu'on allait glisser dans sa main, et depuis qu'il avait donné à sa mère celui que M. Guerreville avait prétendu lui devoir, celui-ci n'avait jamais entendu son fils former un désir sans qu'il fût aussitôt satisfait; enfin, le jeune homme pouvait contenter son goût pour le spectacle sans être obligé de demander de l'argent à son père, et de cette façon la paix régnait dans la boutique de la parfumeuse.

Mais mademoiselle Agathe, qui n'a pas l'habitude de garder long-temps le silence, à moins d'y être forcée, s'empresse de répondre à M. Guerreville qui est allé vers son secrétaire :

« Oh! mon parrain, j'accepterai tout ce
» que vous voudriez bien me donner, et

» j'aime autant que ce soit tout de suite que
» le jour de ma fête, car c'est vrai que vous
» pourriez bien l'oublier... vous avez tant de
» choses dans la tête !... D'ailleurs, maman
» m'a dit que je ne devais jamais rien refuser
» de vous... et je ne voudrais pas lui dés-
» obéir !

» — Tenez donc ma chère filleule, » dit M. Guerreville, en donnant un petit portefeuille à Agathe, « voilà mon bouquet...
» allez et soyez heureuse... c'est mon sin-
» cère désir... »

La jeune fille prend le petit portefeuille dans lequel elle voudrait déjà pouvoir regarder, et elle fait une grande révérence, en murmurant :

« Merci, mon parrain. »

M. Guerreville s'est ensuite approché de Jules, il lui présente un élégant souvenir fermé avec des agrafes d'or, en lui disant :

« Voici mon bouquet... j'espère que vous
» vous rappellerez que je suis un vieil ami
» de... votre famille, et que vous ne me ferez
» pas le chagrin de refuser. »

Jules prend le souvenir en rougissant, car quelque chose lui disait que les tablettes renfermaient un autre présent, et il balbutie quelques remercîments, pendant que M. Guerreville lui serre la main; Jules voudrait bien embrasser celui qui, malgré son air de froideur, se montre si généreux pour lui; mais quoiqu'il en ait grande envie, il ne se sent pas le courage de lui demander cette faveur; et, après avoir poussé un gros soupir, il salue M. Guerreville et prend congé de lui.

Mademoiselle Agathe s'empresse d'en faire autant, car elle voudrait déjà être sortie afin de pouvoir visiter son portefeuille, elle court embrasser son parrain, fait plusieurs révérences au docteur et s'en va avec Jeannette en sautillant et en criant :

« Au plaisir, mon parrain; portez-vous » mieux, et venez-nous voir si vous en avez » le temps. »

A peine au milieu de l'escalier, Agathe s'arrête et feint d'avoir à renouer le cordon de son soulier pour laisser passer devant elle

Jules, qui la salue et s'éloigne. Restée seule avec sa bonne, la jeune fille tire son petit portefeuille de son sac, en disant :

« Certainement, mon parrain ne m'aurait » pas donné que ce méchant petit porte- » feuille qui n'a rien de bien extraordinaire... » Je gage qu'il y a quelque chose dedans, » n'est-ce pas, Jeannette? — Oh! oui, ma- » demoiselle, c'est ben probable... est-il » lourd?... — Non, il n'est pas lourd... ça » ne sonne pas... Voyons... »

Le portefeuille est ouvert, Agathe l'examine, le parcourt avec tant de précipitation qu'elle n'a pas encore aperçu la poche qui est à l'entrée, elle feuillette, secoue et murmure déjà : « C'est singulier! il n'y a rien... » il n'est pas magnifique le bouquet de mon » parrain, j'aurais mieux aimé le souvenir, » alors. »

Mais Jeannette qui regarde aussi, aperçoit la petite poche, et dit à la jeune fille : « Mademoiselle, voyez donc, il me semble » que vous n'avez pas regardé dans ce petit » gousset-là. »

Agathe s'empresse de visiter cette partie du portefeuille, et elle pousse un cri de joie :

« Ah! Jeannette! un billet de banque...
» un billet de banque de mille francs !....

» — C'est-i possible, mamzelle... — Oui,
» Jeannette... oh! je connais bien les bil-
» lets de banque... papa m'en a fait voir
» quelquefois en me disant : Voilà des chif-
» fons avec lesquels on achèterait Paris. —
» Ah! mamzelle, faites-moi donc voir en-
» core comment c'est fait!... — Mille francs!...
» oh! le beau cadeau!... est-ce aimable un
» parrain!... oh! que je suis contente! j'ai
» envie de remonter l'embrasser... — Oh!
» non, mamzelle, il verrait que nous som-
» mes restées dans l'escalier. — Tu as raison,
» dépêchons-nous plutôt de rentrer, que je
» fasse voir chez nous mon beau billet de
» mille francs!... »

Et Agathe s'éloigne bien vite avec sa bonne, et tout le long du chemin elle tient sa main sur son portefeuille, et quand elle a fait cent pas elle l'ouvre pour s'assurer si son billet de banque est toujours dedans;

enfin elle arrive chez sa mère, et sa première parole est pour lui dire :

« Maman, mon parrain m'a fait cadeau » d'un billet de banque de mille francs! »

Et madame Grilllon répond en souriant : « Je le crois bien! on n'a pas tous les jours » une filleule comme toi! »

Jules est moins impatient que mademoiselle Agathe; cependant le souvenir l'occupe; plusieurs fois, en retournant chez lui, il le sort de sa poche, le retourne et l'admire; mais il ne l'ouvre pas; il veut d'abord le montrer à sa mère, à qui il a promis de revenir sur-le-champ lui conter comment son myrte aura été reçu.

Maria était seule; elle attendait le retour de son fils avec impatience. Dès qu'elle le voit, elle le presse de questions; Jules y met un terme en lui disant tout ce qui s'est passé.

En apprenant que M. Guerreville a perdu connaissance, la mère de Jules est vivement émue, des larmes mouillent ses paupières, elle reste un moment absorbée dans ses réflexions, puis elle s'écrie : « Une jeune per-

»sonne, dis-tu, venait aussi souhaiter la »fête à M. Guerreville?

» — Oui, ma mère, c'est sa filleule, car »elle le nommait sans cesse : mon parrain...

» — Sa filleule?... ah! oui... je me rap»pelle, la fille de madame Grillon!... »

En prononçant ce nom, un sourire amer vient errer sur les lèvres de la parfumeuse qui ajoute en soupirant :

« Et sans doute c'est aussi un myrte que »cette jeune personne a offert à M. Guerre»ville? — Oui, ma mère... nous avions tous »deux le même arbuste... M. Guerreville a »donné à sa filleule un petit portefeuille, et »à moi ces tablettes qui sont bien élégantes... »Tenez... les voici, ma mère!... je ne les ai »pas encore ouvertes. »

Maria prend les tablettes, ôte le crayon qui les ferme, et bientôt un billet de banque s'en échappe et voltige sur le comptoir. « Mille francs, » s'écrie Jules en examinant le billet, et un sentiment de plaisir fait rayonner ses traits; puis, presque aussitôt, il regarde sa mère et ajoute : « Mais dois-je

» accepter un cadeau aussi considérable?
» — Oui, mon fils, répond Maria en » baissant les yeux, oui... car en refusant » vous pourriez fâcher M. Guerreville... et » vous devez vous ménager son amitié. »

Jules prend alors le billet de banque et le serre dans ses tablettes qu'il semble ne pouvoir se lasser d'admirer. Au bout d'un instant sa mère lui dit d'une voix émue :

« Et M. Guerreville vous a-t-il embrassé?
» — Non, ma mère... et moi... je n'ai pas » osé l'embrasser... quoique j'en eusse bien » envie. — Pas une caresse!... » se dit Maria en se détournant pour cacher ses larmes. « Ah! cela eût mieux valu que de » l'argent!... »

CHAPITRE IV.

Un récit.

A peine Agathe et Jules s'étaient-ils éloignés de chez M. Guerreville, que celui-ci, appelant son domestique, lui ordonna de ne plus laisser entrer personne, ne voulant pas être interrompu dans l'entretien qu'il allait avoir avec le docteur.

Resté seul avec Jenneval, M. Guerreville s'assied près de lui, et sans préambule commence son récit :

« Je passerai rapidement sur ce qui n'a » point de rapport à mes peines. Je suis » fils d'un magistrat distingué, j'ai une

» vingtaine de mille francs de rente. Orphe-
» lin de bonne heure, grâce à mon nom,
» j'obtins facilement un emploi important
» dans une administration; mais, chérissant
» ma liberté, et n'ayant point d'ambition,
» je donnai ma démission au bout de quel-
» ques années; d'ailleurs mon humeur un
» peu brusque et la franchise de mon carac-
» tère faisaient de moi un mauvais courtisan,
» et m'auraient toujours empêché de parve-
» nir dans le chemin des grandeurs.

» Voilà pour ce qui regarde ma position
» dans le monde; venons à ce qui touche
» mes sentiments.

» Jeune, l'amour avait pour moi mille
» attraits; né avec un cœur brûlant, avec
» une âme ardente, je m'abandonnais peut-
» être trop vite aux charmes d'une première
» impression, que bientôt une autre me
» faisait, sinon oublier, du moins beaucoup
» négliger. Enfin j'eus de ces liaisons qui,
» pour la plupart des jeunes gens, ne sont
» que des caprices; mais chez moi, c'était
» toujours de l'amour. Je le croyais.

» Je n'avais encore que vingt-cinq ans » lorsque je rencontrai dans le monde ma- » demoiselle Demontfort, j'en devins éper- » duement amoureux, et je l'épousai, bien » persuadé que mon amour serait éternel.

» Ma femme était douce, bonne, aima- » ble... et, malgré cela, au bout de quel- » que temps, je lui fus infidèle... Docteur, » je m'avoue coupable... mais j'ai l'habitude » d'être franc... et je ne me suis jamais fait » des vertus que je n'avais pas.

» Je possédais une fort jolie propriété » près d'Orléans; ma femme aimait le séjour » de cette campagne, elle voulut s'y fixer; » mais moi je venais souvent à Paris, et » alors j'y jouissais de toute la liberté d'un » garçon : c'est vers ce temps que je fis » connaissance d'un jeune et jolie fille... » nommée Maria... J'en devins amoureux... » et j'eus le malheur de lui plaire... Cepen- » dant je n'employai aucun artifice, je ne » lui cachai pas que je n'étais plus libre... » Malgré cela Maria m'avoua qu'elle m'ai- » mait... Ah! docteur, la raison est bien

» faible dans cet âge où l'amour a tant de » force... Nous fûmes coupables... Bientôt » Maria s'aperçut qu'elle portait dans son » sein un gage de nos amours... Heureuse- » ment j'étais riche, je pouvais assurer le » sort de cette jeune fille et la mettre à l'abri » du besoin; mais Maria était fort jolie!... » au moment où j'allais lui acheter un éta- » blissement, un homme lui proposa sa » main. Maria était incapable de vouloir le » tromper, elle ne lui cacha pas sa position; » malgré cela cet homme persista dans la » résolution de l'épouser. Maria vint me » consulter... elle aurait préféré ne vivre » que pour moi, mais je l'engageai à assu- » rer le sort de son enfant, et elle m'obéit...

» — Je parierai, dit le docteur, que ce » jeune Jules est l'enfant de cette tendre » Maria. »

M. Guerreville ne répond à Jenneval qu'en lui pressant fortement la main; puis il reprend son récit.

« Vers cette époque aussi je rencontrai » dans le monde une femme jeune et jolie,

» mariée... contre son gré!... à un homme
» qu'elle n'avait jamais aimé... c'est du
» moins ce qu'elle me dit... Je me suis
» aperçu depuis que c'est ce que disent tou-
» tes les femmes lorsqu'elles ont quelque
» faiblesse à se reprocher. Je consolai cette
» dame de ses ennuis; son époux était alors
» absent; son voyage se prolongea et la si-
» tuation de cette dame devenait embarras-
» sante... Vous comprenez, docteur?

» — Parfaitement... Enfin, le mari revint,
» tout s'arrangea, car les maris sont les meil-
» leures gens du monde, et vous fûtes le par-
» rain de la petite Agathe; n'est-ce pas ainsi
» que finit votre histoire?

» — Oui, docteur, c'est cela... Voilà bien
» des fautes; mais j'ai voulu tout vous dire
» et vous faire une entière confession. Ce-
» pendant, après la première année de notre
» mariage, ma femme m'avait rendu père
» d'une fille... elle vint au monde si ché-
» tive, si délicate, que l'on conseilla à ma
» femme de la faire nourrir dans la Franche-
» Comté, où nous avions une tante qui devait

» veiller sur notre enfant; nous suivîmes
» cet avis, et chaque année nous allions voir
» notre fille. Je ne puis vous dire avec quel
» plaisir je l'embrassais!... Chaque fois je
» voulais la ramener avec nous; mais je cé-
» dais aux conseils du docteur. Ce ne fut que
» lorsqu'elle eut atteint sa sixième année,
» que nous reprîmes notre Pauline avec
» nous. Alors... oh! alors, je commençai à
» m'absenter moins souvent; mes excursions
» à Paris devinrent plus rares, je me trou-
» vais si bien près de ma fille!... En la pres-
» sant contre mon cœur je goûtais un bon-
» heur si pur, si nouveau pour moi!... Ah!
» mon cher Jenneval, je compris alors qu'il
» est un sentiment inaltérable qui peut un
» jour nous dédommager de la perte de tous
» les autres!... c'est celui que l'on éprouve
» pour ses enfants... J'avais pour ma femme
» la plus sincère amitié, mais ma fille me la
» rendait encore plus chère. Pauline en
» grandissant devenait si aimable... si pré-
» venante... mes idées changèrent, je devins
» sage, raisonnable.... Assurer le bonheur,

» l'avenir de ma fille, voilà quelles étaient
» mes pensées. Si j'allais encore quelquefois
» à Paris, à peine y étais-je, qu'il me tar-
» dait de m'en éloigner, pour retourner près
» de ma fille... A Paris cependant il y avait
» Jules et Agathe... Eh bien, docteur, croi-
» riez-vous que la vue de ces deux enfants
» m'était plus pénible qu'agréable?... Quel-
» quefois, en présence de leur mère, je ne
» pouvais me dispenser de les embrasser...
» mais alors il me semblait que je leur don-
» nais des caresses qui appartenaient à ma
» fille..., et, loin que mon cœur y prît quel-
» que part, c'était toujours un ennui pour
» moi. Cependant, suivant les lois de la na-
» ture, Jules et Agathe devaient avoir à mon
» amour autant de droits que Pauline.....
» D'où vient donc qu'il n'en était pas ainsi?...
» Docteur, expliquez-moi cette singularité
» qui, j'en suis certain, ne m'est point par-
» ticulière et que bien d'autres ont remar-
» quée comme moi. Comment se fait-il que
» les fruits de l'amour, de l'intrigue, du mys-
» tère, ne soient vus par nous qu'avec indif-

» férence, tandis que nous chérissons les » enfants que l'hymen nous donne, quoique » souvent l'amour ait eu bien peu de part à » leur naissance; est-ce parce que les pre- » miers nous rappellent une faute, une fai- » blesse que nous voudrions oublier ?...

» — Non, mon cher Guerreville; mais » c'est, je crois, parce que notre cœur ne » s'ouvre qu'à ceux qui nous donnent le doux » nom de père... Oui, mon ami, ce nom qui » nous demande en même temps amour et » protection, éveille dans notre âme les » plus tendres sentiments de la nature, et je » vous le certifie, notre mémoire aura beau » nous rappeler un ancien attachement, une » femme aimable et belle aura beau nous » regarder d'une façon toute significative en » nous présentant un joli petit garçon, ja- » mais nous ne sentirons s'émouvoir nos en- » trailles paternelles pour l'enfant qui ne » pourra nous appeler son père. »

M. Guerreville réfléchit quelque temps aux paroles de Jenneval, puis il reprend son récit :

« Ma fille avait près de onze ans, lorsque » nous perdîmes sa mère. Je fus doublement » affligé de cette perte, qui m'enlevait à moi » une bonne, une sincère amie, qui avait » toujours été indulgente pour mes fautes, » et privait ma Pauline d'un guide, d'un » appui de tous les instants; dès lors je jurai » de me consacrer entièrement à ma fille, » et je tins parole. Cessant de venir dans la » capitale où rien ne m'attirait, je me fixai » près de l'enfant chéri qui possédait toutes » mes affections; je consacrai mes loisirs à » surveiller son éducation; je lui donnai » tous les maîtres qu'elle parut désirer; je » tâchai aussi de réunir près d'elle tous les » plaisirs de son âge; enfin, je m'étudiai à » remplacer sa mère; et, si parfois mon parler » un peu brusque semblait intimider ma fille, » je me hâtais par une caresse de ramener » la joie sur son front et le sourire sur ses » lèvres.

» Ma Pauline avait atteint sa seizième » année. Déjà dans ma pensée je me disais : » il faudra lui choisir un époux qui com-

»prenne bien cette âme douce, sensible,
»et craintive ;... qui se consacre comme moi
»à faire son bonheur !... Car je ne pardon-
»nerais pas à celui qui ferait verser une
»larme à ma fille !...

»Mais cette pensée ne s'offrait encore que
»vaguement à mon esprit. Pauline était si
»jeune! Heureux près d'elle, je jouissais
»de mon bonheur, du sien ;... car ma fille
»m'aimait tendrement... Oh ! oui, elle ché-
»rissait son père, quoique mon air, quel-
»quefois sévère... la rendît souvent craintive
»et timide avec moi !... Fatale timidité !...
»c'est elle qui empêcha ma fille de me
»donner toute sa confiance. »

M. Guerreville repose quelques moments sa tête dans ses mains; on voit qu'il est arrivé à l'endroit le plus pénible de son récit, enfin il rassemble son courage et continue :

« Nous recevions souvent du monde, des
»habitants d'Orléans, des propriétaires des
»environs : je ne voulais pas que ma fille
»vécût dans la solitude. Pauline était char-

» mante, tout le monde me le disait, moi,
» je pensais que ma fille l'aurait toujours été
» à mes yeux.

» Un jour, chez un riche propriétaire de
» nos voisins, nous fîmes connaissance avec
» un jeune homme nommé Daubray, il venait
» de Paris, il comptait voyager pour son
» instruction. Fort jeune encore, car ce
» Daubray avait à peine vingt-trois ans, tout
» chez lui prévenait en sa faveur : figure,
» manières, conversation; il était difficile
» de ne pas se sentir entraîné vers lui. Il
» avait bon ton, possédait tous les talents;
» il était, disait-on, d'une famille riche;
» enfin chacun recherchait sa société. Il vint
» chez moi. Je le recevais avec plaisir; il
» dessinait agréablement, il faisait de la
» musique avec ma fille; je ne prévoyais
» aucun danger dans cette liaison... D'ail-
» leurs, quand par hasard j'étais absent,
» une femme,... que je croyais sûre, avait
» reçu de moi l'ordre de ne point quitter
» ma fille. Quelques mois s'écoulèrent.
» Pauline devenait pensive, mélancolique;

» et, plus d'une fois, inquiet du changement » que je remarquais dans son humeur, je » lui avais demandé si elle avait quelque » chagrin; mais toujours un sourire et un » baiser étaient sa réponse; et moi je lui » serrais la main, persuadé qu'elle n'avait » pas de secret pour son père.

» Un soir elle me quitta plus triste, plus » pâle que de coutume; en m'embrassant il » me sembla qu'elle tremblait. Je pris une » de ses mains que je gardai long-temps » dans la mienne, et je lui dis : « Chère » enfant, si tu as quelque peine, ce serait » bien mal de ne point me les confier, car » il n'est point de sacrifice que je ne fasse » pour assurer ton bonheur. »

« Elle baissa les yeux et s'enfuit comme » si elle eût craint de parler. Resté seul, je » cherchais d'où pouvait venir le trouble de » ma fille, et pour la première fois je soup- » çonnai qu'elle pouvait aimer ce jeune » homme qui venait nous voir presque cha- » que jour. Mais alors, pourquoi ne pas » m'avouer son amour; et si ce Daubray aime

» ma fille, pourquoi ne pas me demander
» sa main ? Voilà ce que je pensais, et j'at-
» tendais le lendemain avec impatience pour
» forcer Pauline à m'ouvrir son cœur ;...
» mais ce lendemain arriva et je ne revis
» plus ma fille... Elle était partie... Elle
» avait abandonné son père... Partie... pour
» toujours... O mon Dieu ! attendez, mon
» ami, attendez que je respire ;... le souve-
» nir de ce jour fatal est toujours cruel pour
» moi !...

» En m'éveillant chaque jour, j'avais l'ha-
» bitude d'aller embrasser ma fille. Je me
» rends à sa chambre ; Pauline n'y est point ;
» je descends, j'appelle madame Armand :
» c'était la femme qui était continuellement
» près de ma fille, et que, par son âge rai-
» sonnable, j'avais crue digne de ma con-
» fiance ; je ne la rencontre pas. Je vais au
» jardin, mes recherches sont inutiles.
» J'interroge le jardinier, tandis que mon
» fidèle Georges parcourt déjà les environs
» pour tâcher de rencontrer ces dames. Le
» jardinier n'a vu personne ; mais il m'ap-

» prend que le matin, en se rendant à sa
» besogne, il a trouvé poussée seulement
» une porte du jardin qui donne sur la cam-
» pagne, et qui habituellement était fermée
» en dedans à double tour.

» Cette circonstance me surprend; on ne
» sortait presque jamais par cette porte, qui
» donnait sur un chemin avoisinant la route;
» par quel hasard ma fille et sa gouvernante
» ont-elles de préférence pris ce chemin?
» Inquiet, tourmenté, je retourne dans la
» chambre de ma fille. En la parcourant des
» yeux j'aperçois sur une table une lettre;
» elle m'était adressée, et je reconnais l'écri-
» ture de ma fille!... Oh! alors je prévois un
» horrible malheur!... Tenez... la voilà cette
» lettre fatale... lisez-la, mon ami. »

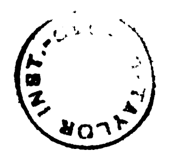
Jenneval prend une lettre que M. Guerreville tire d'un portefeuille qu'il porte toujours sur lui; les caractères en paraissaient tracés d'une main tremblante, et l'on voyait encore la marque des larmes que l'on avait répandues en l'écrivant. Le docteur lit d'une voix émue :

« Mon père, pardonnez-moi... Oh! par-
» donnez-moi, si j'ai commis une faute en
» ne vous avouant pas mon amour pour
» Daubray;... mais il m'a dit, que vous lui
» aviez refusé ma main,... et que pour vous
» faire consentir à notre union... il me fal-
» lait absolument le suivre et vous quitter
» pendant quelque temps.... Vous quitter...
» Il me semble que c'est bien mal; mais
» madame Armand, qui est dans le secret
» de nos amours, pense aussi que ce parti
» est le seul qui puisse nous faire obtenir
» votre consentement. Daubray me presse,
» me supplie... Ô mon Dieu !... Je vais vous
» causer bien du chagrin; mais je revien-
» drai... Oh! oui, mon père, soyez sûr que
» je reviendrai, et je suis bien certaine que
» vous ne repousserez pas votre Pauline. »

M. Guerreville, qui n'a pu entendre cette lecture sans répandre encore des pleurs, reprend la lettre, la replace avec soin dans son portefeuille, et s'écrie :

« En lisant cela... je compris toute l'é-
» tendue de mon malheur... J'avais été in-

»dignement abusé, trahi par ce Daubray
»et cette femme chargée de veiller sur ma
»fille; mais ce jeune homme avait aussi
»trompé ma Pauline, en lui disant que je
»lui avais refusé sa main : jamais il ne m'a-
»vait dit un mot touchant ce sujet. Pour-
»quoi donc ce mensonge?.., pour gagner
»ma fille à se laisser enlever?... mais s'il
»l'aimait réellement, pourquoi ne pas m'a-
»voir en effet demandé sa main?... Eût-il
»été sans fortune, sans avenir, je n'aurais
»jamais pu résister aux prières de ma fille.
»Mes conjectures étaient cruelles;... car je
»prévoyais que ma Pauline avait été trom-
»pée comme moi. Dans les premiers mo-
»ments de mon désespoir, je voulus avertir
»les autorités, faire courir sur les traces
»des fugitifs;... mais bientôt je sentis tout
»le tort que cet éclat ferait à ma fille...
»Moi, publier sa faute... peut-être son dés-
»honneur!... Oh! non, je résolus au con-
»traire d'employer tous mes soins à le
»cacher, et je me dis : quand ma fille
»reviendra près de moi, je ne veux pas



» que, devant le monde, elle soit exposée à » rougir... Cependant je commençai par me » rendre chez la personne où j'avais vu » M. Daubray pour la première fois; et là, » tâchant de maîtriser mon émotion, je dis » qu'ayant appris le départ de ce jeune » homme, je désirais connaître son adresse » à Paris, ou du moins celle de quelqu'un » de sa famille, afin d'avoir de ses nouvelles » lorsque je m'y rendrais. On m'avoua alors » qu'on n'en savait pas plus que moi. Dau- » bray avait été amené, présenté par un » jeune homme que l'on connaissait assez » intimement; mais celui-ci était parti pour » la Russie où il était mort en arrivant; ainsi » pas moyen d'avoir aucun renseignement » positif sur ce Daubray et sa famille, sur » laquelle peut-être il nous avait trompés, » et c'est ainsi que dans la société on ac- » cueille trop souvent des inconnus, que » l'on se lie avec des personnes que l'on rou- » girait de fréquenter si l'on connaissait bien » leurs antécédents. Je revins chez moi, et » je réfléchis au parti qu'il me fallait pren-

» dre pour cacher à tout le monde la faute » de ma fille. Je n'en vis qu'un seul, c'était » de partir sur-le-champ avec mon fidèle » Georges, de quitter cette demeure où pen- » dant si long-temps j'avais vécu heureux » près de ma Pauline, et de faire dire que » j'étais en voyage avec ma fille. Mon jardi- » nier reçut mes instructions..... Ce brave » homme m'était dévoué ; il me jura que ja- » mais personne ne saurait que ma fille » m'avait abandonné,.... et moi je devais » lui écrire partout où je m'arrêterais, et » lui donner mon adresse, afin qu'il pût sur- » le-champ m'envoyer les lettres qu'il rece- » vrait pour moi.

» Je partis donc... Je quittai ma proprié- » té. Je vins d'abord à Paris ; car c'était là » que j'espérais retrouver ma fille. Je m'in- » formai partout si l'on connaissait quelqu'un » du nom de Daubray ; je n'appris rien.... » cette famille était inconnue. Au bout de » quelques jours, mon jardinier m'envoya » une lettre ; elle était de ma fille ; mais on » avait eu la précaution de la remettre à

» quelque voyageur, et elle portait seulement le timbre d'Orléans. Ma Pauline me » demandait de nouveau pardon de sa faute; » elle pleurait de chagrin, me disait-elle, » de ne plus embrasser son père, mais elle » se flattait de pouvoir bientôt venir avec » son époux me demander sa grâce. Ces lettres me rendaient un peu d'espérance, et, » quelle que fût la faute de ma fille, il me » tardait de la presser dans mes bras!... Je » sentais bien que je ne pourrais estimer ce » Daubray qui, pour me forcer à lui accorder la main de ma Pauline, avait cru indispensable de l'enlever, de l'arracher du » toit paternel; car, au milieu de toutes les » erreurs de ma jeunesse, je n'eus jamais » de telles fautes à me reprocher... et si j'ai » séduit quelques femmes, quelques jeunes » filles, du moins il n'y avait pas auprès d'elles un père, une mère, que je privais de » l'appui, de la consolation de leurs vieux » jours. Mais je me disais, pour ma fille, je » pardonnerai à son amant, et peut-être » qu'en ma présence cet homme n'osera pas » la rendre malheureuse.

»Je continuai mes perquisitions; je me »rendis incognito à Orléans; je ne fus pas »plus heureux; je revins à Paris; six se»maines s'écoulèrent. Je reçus encore des »nouvelles de ma fille; elle me promettait »toujours de revenir près de moi; mais il »me sembla déjà voir dans sa lettre une »teinte de tristesse plus vive; elle ne m'é»crivait pas tout ce qu'elle éprouvait... Je »le devinais aux moindres mots qu'elle avait »tracés... Je connaissais si bien le cœur, »l'âme de ma fille... cette âme craintive et »aimante, que l'on avait dû indignement »abuser pour lui faire croire qu'elle devait »s'éloigner de son père.

»J'étais vivement inquiet; mais l'espé»rance ne m'avait pas abandonné. Chaque »matin je me flattais que le jour ne s'écou»lerait pas sans ramener ma fille dans mes »bras. Mon jardinier avait reçu mes ordres; »il devait m'envoyer sur-le-champ ma Pau»line, en lui assurant d'avance que j'étais »prêt à pardonner. Plus de deux mois se »passèrent; enfin je reçus une lettre de

» Pauline; elle s'accusait plus vivement;
» elle se reprochait plus amèrement sa faute;
» je vis que ses larmes avaient mouillé cet
» écrit, et je me dis : Ma fille est malheu-
» reuse. Mais elle terminait en me promet-
» tant de revenir se jeter à mes pieds, et
» de ne plus jamais s'éloigner de moi. Hé-
» las!.. cette lettre fut la dernière!... Oui,
» mon ami, depuis ce temps je n'ai eu au-
» cune nouvelle de ma fille... et voilà bientôt
» huit ans... huit ans d'écoulés depuis que
» j'ai reçu sa dernière promesse de revenir
» dans mes bras. Ah! jugez de ma douleur...
» de mon désespoir!... J'ai recommencé mes
» recherches!... pendant plusieurs années j'ai
» voyagé... j'ai parcouru l'Italie, la Suisse,
» l'Angleterre, toujours m'informant, de-
» mandant, faisant les perquisitions les plus
» minutieuses, courant sur les traces des
» personnes que quelques points de ressem-
» blance me faisaient prendre pour ceux que
» je cherche... et toujours déçu dans mes
» espérances! fatigué de mes voyages, je
» vins me retirer à Château-Thierry. Je fuyais

» le monde, vous en comprenez maintenant
» la raison ; non seulement ma douleur m'em-
» pêche d'y trouver aucun charme, mais si
» j'y rencontre quelqu'un qui me connaisse,
» il me faut sans cesse mentir... car je veux
» toujours cacher la faute de ma fille...
» Lorsqu'on me demande de ses nouvelles,
» je dis qu'elle est mariée... qu'elle habite
» loin de moi !... Vous, docteur, vous êtes
» le seul qui connaissiez sa faute ; vous ne la
» divulguerez jamais... oh! jamais, entendez-
» vous... Mais depuis huit ans... plus rien...
» plus un mot sur son sort... Serait-elle
» morte ?... morte... oh! non ; non ; elle n'est
» pas morte loin de son père, sans que je l'aie
» revue... embrassée, sans m'avoir entendu
» lui assurer que je lui pardonnais tout le
» chagrin qu'elle m'a causé !... morte !... ô
» mon Dieu !... ce serait trop affreux !.. ô ma
» pauvre fille! si cela était, supplie donc le
» Ciel pour qu'il me rappelle près de toi. »

En achevant ces mots, prononcés avec l'accent du désespoir, M. Guerreville a laissé retomber sa tête sur sa poitrine. Jenneval

s'approche de lui, l'entoure de ses bras et lui dit, avec cet accent qui part du cœur :

« Du courage, mon ami ; ne perdez pas » toute espérance !.. maintenant nous serons » deux pour chercher votre fille... pour dé- » couvrir les traces de son lâche ravisseur ; » et le plus beau jour de ma vie sera celui » où je serai parvenu à sécher vos larmes. »

CHAPITRE V.

L'Ange gardien.

Émile ne passait plus un jour sans aller chez madame Dolbert; la grand'maman l'accueillait comme un homme auquel on espère bientôt donner le nom de fils, et Stéphanie avec ce sourire enchanteur qui laisse voir à tous les yeux les plus secrètes pensées du cœur.

Mais ce n'était pas ainsi que l'amant de Stéphanie voulait être aimé; devant le monde continuant à se conduire avec une extrême réserve, ce n'était qu'à la dérobée, bien bas, et loin des regards de son aïeule, qu'Émile

faisait entendre à la jeune fille des paroles d'amour : mais alors ses paroles étaient brûlantes, ses yeux avaient une expression qui forçait Stéphanie à baisser les siens; enfin ses mains caressantes cherchaient sans cesse à s'approcher, à toucher la robe, le bras ou le genou de la jeune fille, qui quelquefois se sentait tout-à-coup enlacée et fortement pressée contre un cœur dont les battements précipités annonçaient les ardents désirs.

Stéphanie répondait avec candeur, avec amour, aux transports de celui qui semblait si heureux près d'elle. Pourtant lorsque Émile, profitant d'un moment où ils étaient seuls, la pressait tendrement dans ses bras, elle éprouvait un trouble, une agitation qui ressemblait à de la crainte, et elle se dégageait des bras qui voulaient la retenir, en disant : « Mais mon ami, puisque vous m'ai- » mez tant, pourquoi donc ne me le dites- » vous jamais devant ma mère? Quand il y » a du monde, vous me regardez à peine... » vous avez l'air de craindre que l'on ne de- » vine notre amour; pourquoi donc cela?...

» nous ne faisons pas mal de nous aimer...
» vous me l'avez dit vous-même; alors à
» quoi sert de le cacher? »

A ces questions, Émile répondait : « Je
» ne puis encore avouer mon amour... des
» raisons de famille m'en empêchent; mais,
» chère Stéphanie, cela ne doit pas nous
» empêcher de nous aimer. Cependant,
» comme le monde est méchant, comme il
» juge toujours mal les actions des autres,
» il ne faut pas le mettre dans la confidence
» de nos secrets sentiments. Croyez-moi, le
» mystère donne encore plus de charmes
» aux amours. N'est-on pas cent fois plus
» satisfait d'un bonheur que tous les autres
» ignorent? chère Stéphanie, laissez-moi
» vous voir en secret... permettez-moi d'a-
» voir avec vous de ces doux entretiens
» pendant lesquels nous pouvons au moins
» échanger ces tendres caresses que le monde
» blâmerait et qui me rendent si heureux. »

Stéphanie soupirait et balbutiait : « En
» secret... comment? je ne vous comprends
» pas... »

Mais lorsque Delaberge allait essayer de se faire comprendre, Zizine ou la bonne maman venaient, par leur présence, l'empêcher d'en dire plus.

Plusieurs mois de séjour chez les dames Dolbert avaient déjà produit un grand changement dans les manières, dans le langage de Zizine; c'était toujours une petite fille délicate, pâle et sérieuse; pourtant ce n'était plus un enfant de porteur d'eau. Habile à comprendre ce qu'il fallait faire pour plaire à ses protectrices, Zizine avait bien vite perdu ce qui décelait l'enfant d'un homme du peuple; mais son cœur était toujours resté le même, il n'oubliait pas Jérôme, et lorsqu'un mois s'écoulait sans qu'elle le vît, la petite fille devenait triste et se cachait quelquefois pour pleurer.

Sans en deviner la cause, Zizine s'apercevait bien que Stéphanie n'était plus la même pour elle. Sa jeune protectrice l'embrassait encore, mais elle ne lui parlait plus si souvent. Les jeux, les poupées avaient été entièrement mis de côté; Stéphanie, pres-

que toujours distraite ou rêveuse, n'entendait quelquefois pas les paroles de la petite fille, qui lui répétait souvent :

« A quoi donc penses-tu? »

Enfin un jour que Stéphanie s'obstinait à ne pas lui répondre, l'enfant se mit à pleurer. A la vue de ses larmes, Stéphanie courut à elle, la prit dans ses bras, et lui dit :

« Pourquoi pleures-tu, Zizine?... qu'est-» ce qu'on t'a fait? — On ne m'a rien fait... » c'est que tu ne m'aimes plus... — Je ne » t'aime plus, ma Zizine! et pourquoi donc » dis-tu cela? — Parce que je le vois bien... » tu ne me dis plus rien... tu ne joues plus » avec moi... tu es toujours triste... Je vois » que je t'ennuie... alors je veux retourner » avec mon père le porteur d'eau. — Toi, » me quitter! oh! non, non, je ne le veux » pas... car je t'aime toujours... oh! oui, » toujours!... Mais, vois-tu, c'est que... » quand on est grande... on pense à beau-» coup de choses... on a des idées... des... » enfin je ne peux pas te dire tout cela à

» présent, parce que tu es trop petite...
» mais cela ne m'empêche pas de bien t'ai-
» mer; pardonne-moi, si quelquefois je suis
» maussade... mais ne me quitte pas... oh!
» ne me quitte jamais, car, dans le fond du
» cœur, je suis toujours la même pour toi. »

Zizine avait été facilement consolée par ces douces paroles, et depuis qu'elle avait l'assurance que sa vue n'ennuyait pas Stéphanie, elle ne craignait plus de rester à ses côtés, même lorsque celle-ci ne lui parlait pas.

Emile avait plus d'une fois témoigné de l'humeur de trouver constamment l'enfant près de Stéphanie; un soir il lui dit à demi-voix :

« Quel supplice de voir toujours cette
» petite fille près de vous !... on dirait
» qu'elle est chargée de vous suivre..! d'é-
» pier vos moindres actions.

» — Oh! ce n'est pas cela, répond Sté-
» phanie; c'est qu'elle m'aime tant que son
» plus grand bonheur est d'être près de moi.
» — Elle vous aime... c'est possible... mais

» moi aussi je vous aime, et il me semble » que je devrais obtenir la préférence. — » Mon cher Émile, il ne tient qu'à vous » d'être près de moi quand vous venez » ici... Ce n'est pas Zizine qui vous en em- » pêche. — Pardonnez-moi... cette petite » fille me gêne... me contrarie... Quand » votre maman est occupée, je pourrais » être alors seul avec vous dans ce petit » cabinet, si cette... Zizine n'était pas sans » cesse à vos côtés. — Mais elle ne nous » empêche pas de nous parler... de nous » regarder... d'être ensemble. — Ce n'est » pas la même chose... En vérité, Stéphanie, » je ne comprends pas que vous... bien » élevée... née dans le grand monde, vous » ayez pris en affection la fille d'un porteur » d'eau... qui n'a rien pour plaire! Car elle » n'est même pas jolie. — Vous vous trompez, » mon ami, si vous connaissiez Zizine comme » moi, vous verriez qu'elle mérite d'être » aimée... elle est si bonne... et puis elle a » tant d'esprit!... Oh ! ce n'est pas un enfant » comme les autres... Pauvre petite! elle

» manquait presque de tout quand je l'ai
» recueillie... — Faites lui du bien... je
» serai loin de vous en blâmer... mais
» mettez-la dans quelque pension... —
» L'éloigner de moi... oh! jamais... et si...
» quelque jour... je me marie... cela ne
» m'empêchera pas de garder toujours Zizine
» avec moi. »

Stéphanie avait prononcé ces derniers mots en rougissant; mais quelque innocente que soit une jeune fille, elle n'ignore pas que le titre d'épouse doit un jour lui appartenir, et lorsqu'elle aime elle doit encore plus souvent rêver au mariage.

Émile n'a plus rien dit. Le mot de mariage que Stéphanie a prononcé a paru l'embarrasser; il voit aussi que c'est en vain qu'il se flatterait de la détacher de Zizine, il faut donc qu'il trouve un autre moyen pour arriver à son but.

Depuis quelque temps la grand'maman de Stéphanie était souffrante, bientôt une fièvre ardente se déclare, le médecin craint pour les jours de madame Dolbert; alors

Stéphanie s'établit près du lit de son aïeule, elle ne la quitte pas une minute ; aidée par Zizine, qui fait tout pour se rendre utile, la jeune fille veille la malade avec tant de soins, de zèle, qu'au bout de quelques jours le danger disparaît.

Mais pendant tout ce temps on n'avait pas trouvé une minute pour parler d'amour à Émile : d'ailleurs Stéphanie se serait crue coupable en s'occupant d'autre chose que de la santé de sa mère. Lorsque M. Delaberge se présentait à la porte de la chambre de la malade, Stéphanie se contentait de le regarder en silence, ou de lui sourire lorsque sa grand'mère se trouvait mieux.

Émile n'osait pas se plaindre ; il attendait, il épiait le moment où il pourrait agir.

Madame Dolbert était hors de danger, mais sa convalescence devait être longue, et le médecin lui avait recommandé beaucoup de ménagements. Elle devait surtout se lever tard, se coucher de très-bonne heure, le repos devant compléter sa guérison. Stéphanie voulait toujours tenir com-

pagnie à sa grand'mère; mais, touchée des soins que sa petite-fille lui avait prodigués, madame Dolbert voulait au contraire que Stéphanie se donnât quelques distractions, et souvent elle la renvoyait du chevet de son lit, en lui disant :

« Je ne suis plus malade; on veut seule-
» ment que je me repose; mais toi, chère
» enfant, il ne t'est pas ordonné de rester
» continuellement assise près de mon lit.
» A ton âge il faut une vie active... Re-
» tourne à ton piano, à tes dessins, va rire
» avec ta petite protégée; reçois nos amis,
» enfin, prends quelques plaisirs, je le
» veux, et tu dois m'obéir, comme moi au
» médecin. »

Stéphanie cède aux instances de sa grand'-mère, elle retourne au salon et y reçoit alors plus que jamais la visite d'Émile; parfois quelques autres connaissances de madame Dolbert venaient aussi passer un moment près de Stéphanie; mais, en prolongeant ses visites, Emile trouvait toujours moyen d'être seul avec elle.

Seul, non, Zizine était encore là, sans cesse là; si elle sortait une minute du salon, elle y revenait presque aussitôt; à peine si l'amant de Stéphanie avait pu prendre et porter à ses lèvres une jolie main qu'on lui abandonnait volontiers, lorsque l'enfant revenait et accourait s'asseoir près de sa protectrice.

« Quel supplice! » murmurait Émile, en abandonnant la main de Stéphanie, et en lançant à l'enfant un regard courroucé; mais Stéphanie, qui ne paraissait pas s'apercevoir du dépit de son amant, attirait la tête de Zizine sur ses genoux, et se plaisait à passer ses doigts dans sa douce chevelure.

Cependant Émile a observé que, depuis quelques jours, l'enfant est triste, il ne tarde pas à en savoir la cause: Zizine n'a pas vu Jérôme depuis plus d'un mois, car lorsqu'elle va le voir ce n'est jamais sans Stéphanie, et la maladie de madame Dolbert ayant empêché sa petite-fille de sortir, la pauvre Zizine n'a pu se rendre près de son père.

« Nous irons bientôt chez Jérôme, dit
» Stéphanie à l'enfant; mais je ne veux pas
» sortir que ma bonne mère ne soit tout-à-
» fait rétablie. — Et... si mon père était
» malade... dit Zizine en soupirant. — Pour-
» quoi supposer cela ?... — Il y a si long-
» temps que je ne l'ai vu... il ne vient plus
» ici... — Tu sais bien qu'il nous dit toujours
» qu'il n'a pas le temps. — Oui... mais il
» va croire que je ne pense plus à lui... et
» cela lui fera du chagrin... »

Émile a écouté, sans l'interrompre, cette conversation. Tout-à-coup, il dit à Zizine :

« Où demeure votre père, petite ?... —
» Rue Saint-Honoré, monsieur... tenez,
» voilà son adresse... je me suis amusée à
» l'écrire... à présent que je commence à
» savoir écrire. — Donnez, demain je pas-
» serai à cette adresse... et je m'informerai
» de votre père... en venant ici je pourrai
» vous donner de ses nouvelles. — Ah !
» monsieur, que vous êtes bon... que je
» vous remercie !... »

Et Zizine, dans sa joie, sauterait au cou du beau monsieur, si celui-ci ne détournait vivement la tête pour regarder Stéphanie, qui lui tend la main en lui disant :

« Ah ! c'est bien aimable, ce que vous » faites-là... et cela me fait plaisir de vous » voir si obligeant ! »

Émile ne tarde pas à prendre congé de Stéphanie, car il est distrait, préoccupé, déjà il voudrait être au lendemain ; il a formé son plan, il a trouvé enfin le moyen d'écarter cette petite fille dont la présence seule retarde sa victoire, en s'éloignant il se dit : « Encore quelques heures, et Sté» phanie m'appartiendra. »

Le lendemain est arrivé, et chez madame Dolbert on attend M. Delaberge avec encore plus d'impatience que de coutume. Zizine va savoir des nouvelles de son père, et Stéphanie ne doute pas que cela ne dissipe la tristesse de sa petite protégée. Mais la journée s'écoule, et Émile ne paraît pas.

« Il ne vient pas ! » dit Zizine en soupirant.

« Il viendra ce soir, dit Stéphanie, tu » sais qu'il manque bien rarement de venir » nous tenir compagnie lorsque ma bonne » mère est couchée. »

C'était en effet le moment qu'Émile préférait, parce que le soir il était plus rare que l'on reçut d'autres visites que la sienne, et ce soir-là M. Delaberge arrive plus tard que de coutume, parce qu'il veut être certain que rien ne mettra obstacle à ses projets.

Stéphanie et Zizine étaient dans le salon, elles font une légère exclamation de joie en voyant entrer Émile; et la petite fille s'écrie : « Monsieur, avez-vous des nouvelles » de mon père ?

» — Pardonnez-moi d'être venu si tard, » répond Émile en s'essuyant le front, comme quelqu'un qui est fatigué; « mais j'ai eu des » affaires.... des courses indispensables...... » des importuns qui m'ont retenu... sans » cela il y a long-temps que je serais ici...

» — Et mon père, monsieur, murmure » Zizine, est-ce que vous n'avez pas pu y » aller ?...

» — Pardonnez-moi, mon enfant, d'ailleurs je vous l'avais promis, et je ne manque jamais à ma parole... Je suis allé à sa demeure... j'ai trouvé facilement... — Ah! monsieur, que vous êtes bon!... vous l'avez vu?... — Non... je ne l'ai pas vu.... mais une voisine a pu sur-le-champ répondre à mes questions. Je suis fâché de vous dire, ma chère amie, que vos inquiétudes étaient fondées... votre père est malade... — Il est malade!... ô mon Dieu!... mon Dieu!... vois-tu, ma bonne amie... je l'avais bien pensé... Mais qu'a-t-il donc?... — Je ne sais pas trop... cette femme n'a pu fort bien m'expliquer cela... mais il paraît qu'il a surtout beaucoup d'ennui... de ne pas voir son enfant...

» — Il veut me voir... mon pauvre père!... oh! oui... et moi aussi je veux le voir... oh! tout de suite!..... tout de suite!..... N'est-ce pas, ma bonne amie, que tu vas me laisser aller près de mon père!... »

Zizine joignait ses mains en regardant Stéphanie, et déjà de grosses larmes coulaient

le long de ses joues ; de son côté, sa jeune protectrice l'embrassait et s'efforçait de la consoler :

« Tu iras le voir... certainement.... mais » ce soir... comment veux-tu faire... il est » déjà plus de neuf heures...

» — C'est égal... mon père est malade... » il faut que j'aille le soigner, tu as bien soi- » gné ta grand'maman, toi... et elle n'était » pas seule pourtant... elle avait des domes- » tiques pour la servir... mais mon père est » tout seul lui, tu vois bien qu'il a besoin de » moi ! »

Il y avait alors dans les traits de l'enfant une expression qui annonçait une énergie peu commune à cet âge. Il semblait que l'amour filial eût tout-à-coup donné une âme forte, une volonté ferme à cette chétive créature.

« Mais comment faire ? dit Stéphanie ; » ma bonne mère dort déjà.... je crois... je » ne puis l'éveiller pour lui demander la » permission de sortir...

» — Il est très-facile d'arranger tout cela, »

» dit Émile. Mon cabriolet est en bas avec » mon domestique, il va conduire Zizine » chez son père.... il n'est peut-être pas » très-malade... enfin elle le verra...... elle » pourra passer quelque temps près de lui, » et puis mon cabriolet qui l'attendra tant » qu'elle le voudra, la ramènera ici.

» — En effet, dit Stéphanie, de cette façon » il n'est pas nécessaire que je l'accompagne... » Tu n'auras pas peur, Zizine!... — Oh! non, » ma bonne amie... Oh! monsieur, je vous » remercie bien...

» — Votre domestique est bien sûr ? » dit Stéphanie, qui éprouve quelque crainte de laisser partir l'enfant.

« — J'en réponds comme de moi-même... » Que voulez-vous donc qu'il arrive à cette » petite?... — Zizine... tu reviendras?... — » Oui... à moins que mon père ne soit trop » malade... — Il est probable que votre vue » seule le guérira... cette voisine s'est si mal » expliquée... — Adieu, ma bonne amie.... » — Mais attends donc... que je te mette au » moins un châle.... quelque chose.... tu

» auras froid.... — Non... oh! je suis bien...
» Monsieur, votre domestique me laissera-
» t-il monter dans votre cabriolet?... — Ve-
» nez, ma petite, je vais descendre avec
» vous, et vous recommander à lui... Ve-
» nez... mais ne faisons pas de bruit... il ne
» faut pas réveiller madame Dolbert... tout
» ceci pourrait l'inquiéter. — Oh! oui, vous
» avez raison! prenez garde de réveiller ma
» mère... »

Stéphanie embrasse Zizine, la recommande encore à Émile, et celui-ci se hâte de descendre avec l'enfant. Zizine suivait l'élégant jeune homme de toute la vitesse de ses petites jambes; arrivés en bas, Émile prend la petite dans ses bras, la porte dans son cabriolet, dit quelques mots à son domestique, puis se hâte de remonter près de Stéphanie.

L'aimable fille était tout attristée d'avoir vu s'éloigner sa petite amie; cependant elle tâche de sourire en revoyant Émile; celui-ci a eu soin de repousser derrière lui la porte du salon, et il vient s'asseoir à côté de Stéphanie.

« Elle est donc partie? » dit la jeune fille en soupirant.

« — Oui, je l'ai placée moi-même dans »mon cabriolet; je l'ai recommandée à mon »domestique, vous pouvez être parfaitement »tranquille. — Je vous crois... et cepen»dant... c'est singulier... je suis toute cha»grine... tout inquiète... je suis à présent »si habituée à avoir cette enfant près de »moi... — Que vous ne pouvez plus être »un moment sans la voir... Ah! vous aimez »mieux cette petite fille que moi... je m'en »aperçois... — Oh! non... d'ailleurs elle... »c'est de l'amitié... et vous... — Eh! bien... »moi!... — Vous savez bien que c'est de »l'amour... — Chère Stéphanie... ah! ré»pétez-moi que vous m'aimiez... redites-le »moi sans cesse... — Est-ce que vous en »doutez?... ah! je ne sais pas mentir, moi... »et puis je ne saurais pas cacher ce que »j'éprouve... — Que je suis heureux!... et »quel plaisir de pouvoir sans nul témoin »échanger ces aveux charmants... Ah! Sté»phanie, il y a long-temps que je désirais

» ce moment... Je puis donc enfin baiser à
» mon aise ces mains si douces... ce cou si
» blanc... tous ces charmes que mes yeux
» désirent depuis si long-temps !... »

En disant ces mots, Émile, qui avait approché sa chaise tout contre celle de Stéphanie, passait son bras autour de sa taille, la serrait tendrement en l'attirant vers lui, et, de ses lèvres brûlantes, effleurait son cou, ses bras, ses mains et même sa robe... Stéphanie, tout émue en recevant pour la première fois d'aussi vives caresses, se sent rougir et trembler en même temps ; elle repousse doucement Émile, en lui disant :

« Mais pourquoi donc me serrez-vous
» autant !... — Chère Stéphanie, on est si
» bien ainsi... tout près de vous... — Mais
» c'est peut-être mal de m'embrasser comme
» vous le faites... — Et quel mal puisque
» nous nous aimons ?... et que nous nous
» aimerons toujours... — Toujours... oh !
» oui... c'est bien vrai... et vous ne chan-
» gerez jamais, Émile ? — Jamais... je le
» jure par ce baiser... »

C'est sur les lèvres vierges de la jeune fille, que l'audacieux Émile vient de poser les siennes; Stéphanie se sent brûler; en proie à une émotion nouvelle, elle a cependant la force de se lever vivement en se dégageant des bras de son amant.

Emile, tout surpris de voir Stéphanie lui échapper, est resté sur sa chaise, d'où il regarde la jeune fille qui s'est réfugiée à l'autre bout du salon.

« Stéphanie... vous me fuyez !... » dit le jeune homme d'un ton bien doux.

« — Non... je ne vous fuis pas, » répond Stéphanie, en baissant les yeux; « mais c'est » que... je ne sais ce que j'éprouvais... » c'était comme de la peur...

» — Peur de moi !... ah! Stéphanie, je suis » bien malheureux si je vous inspire un tel » sentiment... moi, qui vous aime tant... » moi, qui ne respire que pour vous!... »

Ces mots étaient dits avec une voix si touchante, que Stéphanie se reproche d'avoir fait de la peine à Émile; elle lève ses beaux yeux sur lui, ils n'expriment

point la colère; le jeune homme quitte sa chaise, accourt près d'elle, prend une de ses mains qu'il presse dans les siennes, et de ses regards cherche à faire passer dans l'âme de la jeune fille tous les désirs qu'il éprouve; mais Stéphanie, toute honteuse, a de nouveau baissé les yeux.

« Pouvez-vous me faire un crime de vous » aimer!... » reprend Émile, en entraînant doucement la charmante fille sur un divan qui se trouve près d'eux.

« — Non... sans doute! » répond Stéphanie, en s'asseyant tout émue auprès de son amant; « mais c'est qu'il me semble... qu'il » n'est pas besoin de... que ce n'est pas une » raison... pour... »

La pudeur empêchait la jeune fille de parler; elle n'osait pas dire : Vous ne devriez pas m'embrasser comme vous le faites, mais elle le pensait; car il y a toujours quelque chose au fond de notre cœur qui nous fait distinguer ce qui est mal de ce qui est bien.

Émile, qui devine ce que Stéphanie n'ose

lui dire, s'écrie en l'entourant de ses bras :
« Mais quand on s'aime, n'est-il pas na-
» turel de se le prouver? les caresses que se
» font deux amants sont le plus grand bon-
» heur qu'il nous soit permis de connaître...
» Stéphanie... moi, je tremble de plaisir
» en touchant votre main... votre bras...
» en vous serrant sur mon cœur... si vous
» m'aimiez comme je vous aime, vous en
» éprouveriez autant que moi...

» — Oh ! je vous aime bien... mais...
» comme vous me pressez !...

» — Stéphanie, ne suis-je pas celui à qui
» tu as donné ton cœur... Oh ! laisse-moi te
» tenir ainsi... laisse-moi prendre un baiser
» sur cette bouche qui m'a juré qu'elle
» n'aimait que moi !... »

Stéphanie ne savait que répondre, mais Émile n'avait pas attendu sa permission pour l'embrasser de nouveau ; la jeune fille se sent brûler ; son amant devient plus entreprenant, elle veut le repousser, elle n'en a pas la force.

« Grâce ! grâce ! » murmure Stéphanie,

qui comprend alors tout le danger qu'elle court ; mais Émile ne l'écoute plus ; encore un moment, et il va triompher de la faible résistance qu'on lui oppose, lorsque des pas se font entendre dans la pièce voisine ; quelqu'un approche... En une seconde, Émile s'est éloigné de Stéphanie, et presque aussitôt la porte du salon s'ouvre : c'est Zizine qui revient et qui court se jeter dans les bras de Stéphanie.

« La petite !... à présent !... » murmure Émile, en serrant ses poings avec fureur. « Oh !... mais c'est donc mon mauvais gé-» nie... et ce misérable Dupré l'a laissée » revenir !...

» — Me voilà, ma bonne amie, dit l'enfant en passant ses bras autour du cou de Stéphanie. « Je n'ai pas été long-temps, » n'est-ce pas ?... et tu ne m'attendais pas si » tôt ?...

» — Chère Zizine !... ah ! c'est le ciel qui » t'envoie... Maintenant tu ne me quitteras » plus... jamais... non, jamais... Oh !... que » tu as donc bien fait de revenir !... »

Et Stéphanie embrassait la petite fille et l'étreignait dans ses bras, cachant sur les joues de Zizine la rougeur de son front et les pleurs qui mouillaient ses yeux, tandis qu'Emile, assis à l'autre bout de la chambre, frappait du pied avec impatience et ne cherchait pas à cacher son dépit et sa contrariété.

« Cela te surprend de me revoir déjà, » dit Zizine, je vais te dire comment tout » cela est arrivé... Oh! mais d'abord, je suis » bien contente, va; car mon père n'est pas » malade;... ne l'a même pas été;... c'est » bien vilain à cette voisine qui a inventé » cela pour le dire à monsieur, et me faire » du chagrin... Écoute, j'étais dans le ca- » briolet;... nous passions alors dans une » rue... je ne sais pas laquelle; je ne connais » pas bien les chemins; mais le domestique » de monsieur me disait : Je sais où je dois » vous mener. Tout-à-coup, en passant près » d'une boutique bien éclairée, j'aperçois » mon père : oh!... je le reconnais bien » vite, et je m'écrie : Papa, papa! c'est

» moi! et puis je dis au domestique : Mon-
» sieur, arrêtez, s'il vous plaît, car je viens
» de voir mon papa, mais j'avais beau lui
» dire cela, il ne s'arrêtait pas, il allait tou-
» jours, et j'avais déjà envie de pleurer...
» Heureusement mon papa avait reconnu
» ma voix, il avait couru après le cabriolet,
» et, au risque de se faire écraser, il a sauté
» à la bride du cheval, et il a bien fallu qu'il
» s'arrêtât. Alors j'ai conté à mon père où
» j'allais... mais d'abord j'ai voulu descendre
» du cabriolet... le domestique de monsieur
» ne le voulait pas permettre, en disant
» qu'il répondait de moi. Mon papa a com-
» mencé par me prendre dans ses bras,
» puis il a dit au domestique : « Apprenez
» que quand je suis là, personne d'autre que
» moi ne doit veiller sur elle. » Mon pauvre
» père! il ne comprenait pas ce que cela
» voulait dire de me voir seule le soir dans
» un cabriolet. Quand il a su que je le croyais
» malade, il m'a bien embrassée, bien re-
» merciée... Ensuite il m'a demandé si je
» voulais retourner avec lui... mais je lui

» ai dit que tu m'aimais toujours et que je
» t'avais promis de revenir s'il n'était pas
» malade. Alors le domestique de monsieur
» qui était toujours là, a proposé de me ra-
» mener; mais mon père lui a dit : Je ramè-
» nerai moi-même ma fille chez ses pro-
» tectrices : et en effet, il m'a reconduite
» jusqu'ici; il ne m'a quittée que sur le carré,
» et en s'éloignant il m'a bien recommandé
» de ne plus aller seule dans un cabriolet.

» — Chère petite! dit Stéphanie en
» embrassant encore Zizine; oui, ton père
» a raison... je n'aurais pas dû te laisser aller
» seule... Mais, à l'avenir, cela n'arrivera
» plus!... je te le promets...

» — Mais qu'as-tu donc, toi, ma bonne
» amie? est-ce que tu as pleuré?... est-ce que
» tu as du chagrin?... Tiens, ton fichu est
» tout défait...

» — Ah!... c'est que... tout-à-l'heure...
» j'avais trop chaud... j'étais mal à mon
» aise;... mais c'est passé... Te voilà... Je
» suis bien maintenant... Assieds-toi là,...
» tout contre moi... »

Stéphanie a placé l'enfant à côté d'elle. Depuis que Zizine est revenue, elle n'a pas levé les yeux sur Emile. C'est dans les bras de la petite fille qu'elle cherche à calmer son émotion, à se remettre de son trouble; et Zizine, qui remarque dans la physionomie de Stéphanie quelque chose d'extraordinaire, la regarde aussi d'un air inquiet.

Pendant assez long-temps on garde le silence. Enfin Emile se décide à quitter le coin où il s'était réfugié; il se rapproche du divan sur lequel Stéphanie est restée assise; celle-ci ne peut maîtriser un mouvement d'effroi; et, entourant Zizine de ses bras, elle la tient tout contre son cœur, comme si l'enfant devait lui servir de bouclier.

Emile s'arrête en murmurant :

« Qu'avez-vous donc, mademoiselle?..
» vous semblez effrayée... tremblante... Qui
» peut causer votre effroi?... »

Stéphanie ne répond pas; elle continue de tenir Zizine dans ses bras, et ne lève pas les yeux sur Emile.

Celui-ci se décide à s'asseoir aussi sur le

divan, mais du côté opposé à l'enfant; et, se penchant vers l'oreille de Stéphanie, il lui dit bien bas :

« Qu'ai-je donc fait, pour que vous me »traitiez ainsi?... Eh! quoi... vous ne vou»lez même pas lever les yeux sur moi... »Stéphanie, est-ce que vous ne m'aimez »plus ?... Vous voyez bien que nous ne »pouvons plus nous expliquer... nous en»tendre, lorsque cette petite est là... Oh! »permettez-moi de vous parler encore un »moment seul... de justifier ma conduite... »de vous demander pardon; il est tard... »vous pourriez... envoyer coucher cette »enfant... »

Stéphanie qui, jusque-là, avait gardé le silence, relève la tête, et, se tournant du côté d'Émile, jette sur lui un regard qui fait mourir les paroles sur ses lèvres; car ce n'est plus la jeune fille timide, aimante, qui vient de le fixer, c'est une femme outragée, c'est une fille fière de sa vertu, qui a vu l'abîme dans lequel on voulait l'entraîner; mais qui semble défier maintenant les piéges que l'on

pourrait lui tendre. Son regard a dit tout cela, car Émile n'a pu le soutenir; et cet homme si présomptueux, si habitué à tromper les femmes, a baissé la tête, est demeuré tout interdit devant une jeune fille qu'il n'a pu déshonorer.

Stéphanie a bientôt reporté ses regards sur Zizine; car elle semble avoir pitié de la confusion de son amant. Celui-ci fait encore plusieurs tours dans la chambre; il commence quelques phrases qu'il ne finit pas, s'arrête devant Stéphanie, veut s'emparer d'une main que l'on retire aussitôt, et se décide enfin à prendre congé.

C'est d'un air désolé, d'une voix tremblante, qu'Émile dit adieu à mademoiselle Dolbert; puis il balbutie de manière à ce qu'elle seule puisse l'entendre :

« Si vous ne daignez pas même m'accorder » un regard, je penserai que ma présence » vous est odieuse, et je n'oserai plus me » présenter devant vous. »

Stéphanie hésite, balance... mais son cœur est si bon; elle croit aux regrets, au

désespoir d'Emile; et, levant doucement les yeux, lui adresse un doux regard, dans lequel il y avait autant d'amour que de chagrin. C'eût été beaucoup pour un amant ordinaire; mais c'était bien peu pour celui qui s'était flatté que cette soirée serait témoin de son triomphe.

Sorti de chez Stéphanie, et n'étant plus obligé de se contraindre, Delaberge donne un libre cours à sa colère; car jamais il n'a été si cruellement déçu dans ses espérances; et le dépit de voir déjoué un plan qu'il avait si bien conçu, si bien préparé, l'exaspère et le met en fureur.

Il est monté dans son cabriolet, et son domestique, tremblant près de lui, essaie en vain de se justifier :

« Vous êtes un sot, un imbécile, dit » Émile, je vous avais bien donné mes in» structions, vous deviez retenir la petite, » et n'importe par quel moyen, par quel » mensonge!... Vous deviez ne la ramener » qu'au bout de deux heures au moins chez » les dames Dolbert... et vingt minutes se

» sont à peine écoulées que l'enfant reparaît.
» — Monsieur, est-ce ma faute si nous avons
» rencontré le père de... — Vous ne deviez
» pas vous arrêter... — Il fallait donc écraser
» cet homme qui se pendait après mon che-
» val? — Il fallait m'obéir avant tout... —
» Mais, monsieur... — C'est assez, je vous
» chasse, vous n'êtes plus à mon service. »

Arrivé chez lui, Émile se retire au fond de ses appartements, et là il s'abandonne encore à ses passions; il casse, il brise tout ce qui se rencontre sous ses mains; des meubles de prix, des vases charmants, une foule de jolis riens, que l'on invente pour orner les appartements des riches, sont broyés, foulés aux pieds par cet homme qui n'avait jamais éprouvé de résistance à ses désirs, et qui pour la première fois n'a pu les satisfaire. Semblable à un enfant gâté qui se dépite et brise ses jouets lorsqu'on refuse de satisfaire ses volontés, Émile s'en prend à tout ce qui l'entoure; car les hommes sont de grands enfants, surtout quand ils ont été gâtés par la fortune.

« Sans le retour de cette petite, Stéphanie » était à moi!... se dit Émile en se jetant » tout épuisé sur un sofa; elle était à moi... » cette fille si jolie... si naïve... si aimante!... Qu'elle était belle en me suppliant... » et c'est un enfant qui a détruit toutes mes » espérances... qui a mis obstacle à mon » bonheur... un enfant... la fille d'un porteur d'eau!... est venu se placer devant » mon chemin... moi... Émile Delaberge... » moi, qui ai de l'or pour satisfaire mes » passions... moi!... qui depuis que je suis » en âge d'en éprouver, n'ai point trouvé de » résistance en semant avec profusion cet » or aux uns, en prodiguant les serments » aux autres. C'est un enfant qui m'arrête... » qui m'empêche d'être heureux; car maintenant comment faire?... Stéphanie a compris le danger... elle se tiendra désormais » sur ses gardes. Maudite Zizine... Je la détestais déjà!... Ah! je la hais plus encore » s'il est possible!... que ne puis-je la briser » comme ce verre. »

Et la main d'Émile frappe avec force un

verre placé sur une table près de lui ; le verre se brise ; mais la main a reçu une large coupure, le sang coule; alors Émile s'arrête tout honteux de lui-même, il entortille sa blessure avec un mouchoir, et, regardant autour de lui, se dit :

« Que je suis fou !... quel désordre... ne » saurai-je donc jamais être maître de moi !... » J'ai trente ans passés... et depuis douze » ans déjà que de folies !... que de fautes!.. » ne serait-il pas temps de s'arrêter. »

Émile reste long-temps plongé dans ses réflexions; elles ne semblent pas gaies; car son front s'est rembruni, ses yeux sont devenus mornes et fixes, sa respiration courte et gênée; alors on ne reconnaîtrait pas cet homme si brillant, si magnifique, qui fait l'admiration des salons, qui est l'idole des femmes, et que tous les hommes envient.

Enfin M. Delaberge passe sa main sur son front, puis il se lève, fait quelques tours dans sa chambre, reprend sa physionomie habituelle et se dit : « Il y a mille autres » femmes aussi jolies que Stéphanie... j'ou-

» blierai celle-là... je m'occuperai d'une au-
» tre... c'est bien facile. »

Pendant quatre jours Émile ne retourne pas chez madame Dolbert, il essaie d'oublier Stéphanie, il retourne à ses anciennes connaissances, il en fait de nouvelles; mais, dans la société des plus jolies femmes, des coquettes les plus agaçantes, l'image de Stéphanie le poursuit sans cesse; il s'aperçoit qu'oublier n'est pas facile lorsque l'amour n'est point satisfait.

Le cinquième jour il n'y tient plus, il monte dans son cabriolet et se rend chez madame Dolbert.

Depuis son tête-à-tête avec Émile, Stéphanie était triste, silencieuse, et les douces paroles de Zizine ne pouvaient même ramener le sourire sur ses lèvres; elle sentait que la conduite de son amant avait été condamnable, mais elle l'aimait toujours et regrettait qu'il lui eût appris à le craindre; elle gémissait et pleurait en secret de ne point le voir revenir; dans le fond de son âme elle pensait qu'Émile ne l'aimait pas, puisqu'il

avait cherché à la rendre coupable au lieu de demander sa main à sa mère.

Mais parce qu'un amant a des torts, ce n'est pas une raison pour qu'on l'aime moins, souvent même cela produit l'effet contraire; il faut à l'amour de la jalousie, de l'inquiétude et des larmes, sans quoi, au lieu d'être une flamme, ce ne serait plus qu'une fumée!

Aussi Stéphanie se sentit-elle prête à défaillir de plaisir lorsque M. Delaberge reparut chez sa mère; elle était alors assise près de la bonne-maman, dont la santé devenait chaque jour plus forte et qui passait moins de temps dans son lit.

Émile fut vivement frappé de la pâleur de Stéphanie; elle lui sembla plus belle encore; ils n'échangèrent qu'un court regard, mais combien il disait de choses pour ceux qui savaient se comprendre; d'un côté il y avait amour, espérance et repentir, de l'autre constance, chagrin et pardon.

La bonne-maman fit à M. Delaberge d'aimables reproches de ce qu'il les négligeait

un peu; Stephanie ne disait rien, elle eût craint qu'au son de sa voix on ne devinât son émotion.

Émile profite d'un court instant où la jeune fille passe dans une autre pièce pour lui dire tout bas : « M'aimez-vous encore? »

Stéphanie ne répond pas, mais deux grosses larmes s'échappent de ses yeux, et elle essaie inutilement de les cacher à son amant.

Cependant, c'est en vain qu'Émile cherche à trouver des occasions pour être seul avec Stéphanie; on voit que celle-ci met autant de soin à les fuir que, lui, met d'empressement à les faire naître.

Plusieurs semaines s'écoulent ainsi; quelquefois Émile est trois ou quatre jours sans aller voir Stéphanie, mais les jours suivants il ne peut plus la quitter. Voulant l'oublier ou s'abandonnant à sa passion, espérant encore obtenir un tête-à-tête, puis désespérant de jamais réussir, Émile ne sait à quel parti s'arrêter.

Enfin un soir, saisissant un moment où

Zizine est occupée au piano, Émile prend la main de Stéphanie, et, la serrant avec force dans les siennes, lui dit avec l'accent de la passion :

« Je ne puis vivre ainsi... Stéphanie, on » ne refuse rien à l'homme que l'on aime... » Vous m'assurez que je vous suis toujours » cher, et je ne puis plus obtenir de vous » la moindre faveur... Accordez-moi un » rendez-vous... un moment d'entretien... » Si vous me refusez, c'est que vous ne » m'aimez pas, et vous ne me verrez plus.

» — Je ne vous verrai donc plus, mon» sieur, répond Stéphanie, en retirant sa » main d'entre celles d'Émile; car j'aime » mieux pleurer sur votre amour que sur » mon déshonneur. »

Émile est atterré de cette réponse, et le ton avec lequel on la lui a faite, prouve qu'il ne doit plus conserver le moindre espoir dans ses coupables projets. Il s'éloigne furieux et désespéré, en jurant de ne plus revoir celle qui a la force de lui résister.

Quelques jours s'écoulent, M. Delaberge

ne reparaît pas chez madame Dolbert; des semaines se passent, on n'entend plus parler d'Émile.

La grand'maman ne comprend rien à la conduite de M. Delaberge; elle ne mettait pas en doute son amour pour sa petite-fille; chaque jour elle s'attendait à ce qu'il le lui déclarât; mais elle pensait qu'avant de s'adresser à elle, il avait seulement voulu s'assurer qu'il ne déplairait point à Stéphanie; et lorsqu'il doit en avoir acquis la certitude, il cesse de revenir : cette conduite devient inexplicable pour madame Dolbert.

Stéphanie souffrait en silence, mais jamais le nom d'Émile ne sortait de sa bouche, et lorsque sa grand'maman parlait de lui, la jeune fille tâchait toujours de changer la conversation

« C'est cependant bien singulier! disait » madame Dolbert à sa petite-fille, tu as donc » eu quelque discusion avec M. Delaberge! » vous vous êtes donc fâchés tous les deux ?. » car il faut bien qu'il y ait un motif qui » soit cause qu'il ne vient plus.

» — Nous ne nous sommes pas querellés
» sur rien, répondait Stéphanie, et j'ignore,
» bonne maman, pourquoi M. Émile ne
» vient plus. »

La bonne maman secouait la tête, car elle présumait que sa petite-fille ne lui disait pas tout.

Puis, Stéphanie s'en allait pleurer en cachette; et, comme plusieurs fois Zizine avait surpris des pleurs dans les yeux de sa jeune protectrice, celle-ci lui avait dit : « Si tu
» veux que je t'aime toujours autant, il ne
» faut pas dire à ma bonne maman que tu
» me vois pleurer. »

Six semaines s'étaient écoulées, et ce temps avait paru bien long à la jeune fille, qui comptait les heures et les jours, pleurant souvent, mais espérant encore.

Au milieu d'une journée qui commençait triste comme les autres, une visite est annoncée, c'est M. Delaberge qui se présente chez madame Dolbert, et reparaît devant Stéphanie, assise alors à côté de son aïeule, et qui n'ose en croire ses yeux en revoyant

l'homme qui lui avait dit un éternel adieu.

L'abord d'Émile a quelque chose de grave, de solennel; après quelques compliments d'usage, il s'avance vers madame Dolbert, et lui dit :

« Vous ne m'avez pas vu depuis long-temps, » madame, j'ai voulu terminer quelques af- » faires de famille avant de vous faire la de- » mande que je viens vous adresser aujour- » d'hui. Madame... j'aime mademoiselle » Stéphanie. Vous connaissez ma famille... » ma fortune est de près de cent mille francs » de rentes... je vous demande la main de » votre petite-fille... si toutefois elle veut » bien m'accepter pour époux. »

Il serait difficile de décrire l'effet de ces paroles sur Stéphanie; éperdue, tremblante, transportée de joie, d'amour, elle pleure et sourit en même temps, puis elle tend sa main à Émile, en s'écriant : « Oh! oui... » oui... je veux bien que vous soyez mon » époux. »

La grand'maman sourit, car pour elle cette scène n'a rien d'extraordinaire; il y a

long-temps qu'elle s'attendait à cette demande; elle prend la main de sa petite-fille et celle d'Émile, puis les mettant l'une dans l'autre, leur dit :

« Soyez heureux... soyez unis, mes chers » enfants; sans vous en avoir rien dit, j'avais » deviné cet amour-là... Monsieur Delaberge, » je vous accorde la main de ma Stéphanie. »

Émile baise respectueusement cette main que l'on a mise dans la sienne, et Stéphanie, qui ne craint plus de laisser voir tout son amour, lui dit à demi-voix.

« Méchant !... six semaines sans revenir !... » Oh ! j'ai été bien malheureuse !... mais je » ne veux plus penser à cela... Cher Émile.. » ah ! quel bonheur m'attend, je serai donc » votre femme !...

» — Oui, répond Émile, oui... vous serez » ma femme... Et il ajoute dans sa pensée : » Il le faut bien ! puisque c'est le seul moyen » de la posséder. »

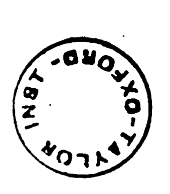
FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ZIZINE.



L. HEBBELYNCK, IMPRIMEUR, A GAND.

ZIZINE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

On retrouve un ami, son épouse, une amante,
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

Ducis, *Hamlet*.

TOME QUATRIÈME.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,
HAUMAN ET COMPᵉ.

1839.

ZIZINE.

CHAPITRE PREMIER.

Événements.

La confidence que M. Guerreville avait faite au docteur Jenneval avait encore resserré l'amitié qui les unissait; maintenant il n'y avait plus entre ces deux hommes une seule pensée secrète; maintenant ils s'entendaient, se comprenaient si bien, que souvent l'un devinait les intentions de l'autre. M. Guerreville éprouvait les doux effets de la confiance; il pouvait tous les jours parler de sa fille, et il était moins malheureux depuis qu'il n'était plus obligé de ren-

fermer au fond de son cœur ses souvenirs et ses chagrins.

Celui qui reçoit la confidence d'une grande peine montre souvent une plus forte preuve d'amitié que celui qui la fait ; car l'un soulage son âme qui a besoin de s'épancher, tandis que l'autre s'engage à prendre aussi sa part des chagrins qu'on lui confie.

Presque tous les jours M. Guerreville et le docteur sortaient ensemble, et, tout en se promenant, ils ne négligeaient rien de ce qui pouvait les amener à retrouver les traces de ceux qu'ils cherchaient. Lorsque par hasard un jour s'était passé sans que les deux amis pussent être ensemble, le lendemain, en se revoyant, ils s'interrogeaient des yeux, et leur première parole était toujours : Rien de nouveau ?

Georges dit un jour à son maître :

« Monsieur, pendant votre absence, il » est venu une dame vous demander ; elle » se nomme madame Grillon, et c'est la mère » de mademoiselle votre filleule. Elle se » plaint de ce que monsieur ne va pas la

» voir; elle désirerait beaucoup causer avec » monsieur... elle a, dit-elle, des choses » importantes sur lesquelles elle veut le » consulter, et qui regardent la filleule de » monsieur. »

M. Guerreville a écouté Georges avec indifférence; il fait un léger mouvement de tête, en répondant : « C'est bien, » et, au bout d'un instant, il a oublié ce que lui a dit son domestique.

Peu de jours après, Georges dit encore à son maître :

« Une autre dame est venue demander » monsieur; elle est, m'a-t-elle dit, la mère » de M. Jules. Elle prie monsieur d'avoir la » bonté de passer un moment chez elle.

» — Maria... Maria est venue chez moi! se » dit M. Guerreville; de sa part, cette dé- » marche m'étonne; mais c'est sans doute » encore pour me parler de son fils... J'irai » la voir.

» — Peut-être comme vous avez été voir » madame Grillon! » dit en souriant Jenneval, qui est présent.

« Ah! vous avez raison, docteur, je l'ai
» entièrement oublié!... — Mon ami, per-
» mettez-moi de vous dire que ce n'est pas
» bien... il y a d'anciennes connaissances
» avec lesquelles il n'est pas permis de mon-
» trer une complète indifférence... vous êtes
» dans ce cas avec mesdames Grillon et Gal-
» let... — Vous croyez, docteur? cela me pro-
» duit cependant l'effet contraire... mais il
» est possible que j'aie tort. J'irai chez ces
» dames, savoir ce qu'elles désirent de moi. »

Huit jours s'étaient écoulés sans que M. Guerreville eût pensé à tenir sa promesse, lorsqu'une après-midi, pendant qu'il regardait à sa fenêtre s'il verrait arriver le docteur, Georges ouvre brusquement la porte et annonce :

« La mère de M. Jules... »

M. Guerreville laisse échapper un mouvement d'impatience; mais, presqu'au même instant, madame Gallet entre dans sa chambre, et, à l'aspect de sa pâleur, de la profonde altération de ses traits, il se sent ému et va au-devant d'elle, en lui disant :

« C'est vous, Maria; mon Dieu, comme
» vous semblez agitée; vous êtes déjà venue
» pour me voir, m'a-t-on dit; excusez-moi
» si je ne suis pas encore allé chez vous....
» mais des affaires...

» — Ah! monsieur... je n'ai pas le droit
» de me plaindre... je sais bien que je vous
» intéresse trop peu maintenant... mais j'es-
» pérais que pour mon fils... enfin, si vous
» étiez venu..... si vous lui aviez parlé.....
» peut-être ce qui m'amène aujourd'hui ne
» serait-il pas arrivé...

» — Remettez-vous d'abord.... asseyez-
» vous... et contez-moi ce qui vous afflige...
» si je puis faire cesser vos chagrins et vous
» rendre heureuse, ne doutez pas que je ne
» le fasse.

» — Heureuse!... ah! je n'avais plus qu'un
» bonheur sur la terre, et c'était mon fils;
» lui seul faisait ma joie et donnait quelques
» charmes à mon existence... eh bien! que
» voulez-vous que je devienne, si mon fils
» m'abanbonne?

» — Que dites-vous, Jules?...

» — Il veut être acteur ; il s'est engagé » pour la province... il va partir... aban- » donner sa mère... déjà il a quitté notre » demeure.... Ah ! monsieur, j'avais tant » compté sur vous... sur les bons conseils » que vous lui auriez donnés... sur l'amitié » que vous auriez pour lui... j'avais espéré » que vous veilleriez sur mon fils... Ah! je » me suis bien trompée !... »

Maria ne peut en dire plus ; ses pleurs étouffent sa voix ; elle couvre sa figure de son mouchoir, et s'efforce, mais en vain, de retenir ses sanglots. M. Guerreville ne trouve rien à lui répondre ; il détourne les yeux et les fixe tristement vers la terre ; quelque chose dans le fond de son âme lui dit que les reproches de Maria sont justes, et qu'il aurait dû porter à Jules un plus tendre intérêt.

Maria pleurait encore, et M. Guerreville ne trouvant point de consolation à lui donner, gardait près d'elle un triste silence, lorsque tout-à-coup une voix de femme se fait entendre dans la pièce d'entrée.

C'est madame Grillon que le fidèle Georges voulait annoncer, et qui s'y oppose en s'écriant :

« Je sais que votre maître est chez lui... » je le sais... et il faut que je le voie... que » je lui parle... Je suis assez intimement liée » avec lui pour n'avoir pas besoin que l'on » m'annonce!... »

Et, sans attendre la réponse du domestique, la tendre Euphémie s'est précipitée vers la porte, et elle est arrivée près de M. Guerreville en criant :

« Faites-moi rendre ma fille!... Édouard, » on m'enlève ma fille, mon Agathe, votre » filleule... votre... Ah Dieu!... je ne sais » plus ce que je dis ; je suis si désolée... mais » je veux ma fille... Ah! vous la retrouve- » rez, n'est-ce pas?... et vous punirez son » infâme ravisseur!... »

Après avoir dit ces mots avec une extrême volubilité, madame Grillon se laisse aller dans un fauteuil, et alors seulement elle aperçoit Maria qui tenait encore son mouchoir sur ses yeux. Madame Grillon cligne

de l'œil, se pince les lèvres, et sourit ironiquement en murmurant : « Ah! je com» prends pourquoi ce domestique ne voulait » pas me laisser entrer. »

L'arrivée de la mère d'Agathe a désagréablement surpris M. Guerreville. Il se lève cependant, et s'approche d'elle, en lui disant :

« Qu'avez-vous, madame?... Pourquoi » ces plaintes, ces cris?... — Ce que j'ai, » monsieur, vous ne m'avez donc pas enten» due?... il me semble que j'ai bien le droit » de me plaindre... Je vous dis qu'on a en» levé Agathe ma fille... votre filleule... il me » semble que cela doit vous toucher, vous » intéresser aussi...

» — Quoi, madame, on aurait osé... — » Oui, monsieur, on a osé... oh! d'ailleurs » les hommes osent tout à présent!... nous » sommes dans un siècle si poli!... les hom» mes sont si bien élevés!... Quand on se » permet de fumer et de danser comme on » le fait maintenant devant les femmes, c'est » afficher hautement qu'on les respecte bien

» peu. — Mais enfin, madame... — Enfin, » c'est ce mauvais sujet d'Agaldis qui a en- » levé ma fille... — Mauvais sujet... mais il » me semble que vous m'aviez fait un grand » éloge de ce jeune homme. — Ah! oui... » j'avais cru... Que voulez-vous! les appa- » rences... il se mettait si bien... D'abord, » lorsque Agathe m'a avoué qu'elle l'ado- » rait, je voulais vous consulter sur ce ma- » riage... mais vous n'êtes pas venu... — » Madame, je... — C'est très-mal, vous de- » viez venir... Agathe n'est point une » étrangère pour vous... Enfin, j'ai eu la » faiblesse de recevoir encore cet Agaldis... » et cette nuit... car c'est cette nuit... le » scélérat... après nous avoir menées hier » entendre le concert-monstre du Jardin- » Turc... Je suis sûre que c'est pendant le » quadrille des *Huguenots* qu'ils auront com- » ploté leur projet... moi, j'étais étourdie » par le bruit des cloches, des pétards, du » tambour... Comment voulez-vous qu'on » surveille sa fille quand on a le tympan » brisé... Depuis qu'Agathe possédait ce

» billet de mille francs dont vous lui avez » fait cadeau, ce M. Adalgis ne la quittait » pas... Enfin, cette nuit elle a fui... et elle » a emporté ses mille francs... ils sont à elle, » je n'ai rien à dire; mais je suis sûre que » ce monstre d'Agaldis va les lui manger, » et ensuite il la laissera là!... car j'ai couru » chez lui prendre des informations!... c'est » un polisson, un drôle, qui n'a pas le sou... » il doit huit cents francs à son tailleur, et » cinquante-cinq sous à sa blanchisseuse de » fin... J'ai appris tout cela ce matin... Ah! » Édouard!... Édouard!... Je vous en sup- » plie au nom de... vos anciens souvenirs... » rendez-moi mon Agathe... — Madame... » je ferai tout ce qui dépendra de moi pour » cela... Mais, sans doute, votre mari a » déjà couru sur les traces du ravisseur. — » Mon mari!... ah! vraiment, si je compte » sur lui, cela ira bien!... il me ramènera ma » fille comme la mère Gigogne... Édouard, » c'est vous seul que cela regarde. »

En disant ces mots, madame Grillon s'est levée, et s'approchant de M. Guerreville,

elle s'empare de ses mains, qu'elle serre avec force comme si elle eût voulu l'électriser.

Depuis l'arrivée d'une personne étrangère, la pauvre Maria n'avait pas prononcé un mot; elle n'avait pas bougé; elle écoutait en silence et attendait peut-être pour parler que madame Grillon eût fini; mais madame Grillon ne finissait pas. Cependant, en voyant cette dernière s'emparer des mains de M. Guerreville et le presser vivement d'agir pour lui rendre son Agathe, Maria semble avoir retrouvé son courage, et, se levant à son tour, elle s'écrie :

« Et moi, monsieur, ne ferez-vous rien » en ma faveur?... n'aurez-vous pas pitié de » ma douleur?... ne daignerez-vous pas son» ger à mon fils, qui veut abandonner sa » mère pour embrasser une carrière dans la» quelle il ne trouvera ni succès ni fortune? »

M. Guerreville ne sait que répondre ; pressé par ces deux femmes qui l'entourent, qui le prient, il s'est réfugié contre sa fenêtre; et pour éviter les regards que l'on atta-

che sur les siens, il tourne la tête et fixe ses yeux sur la rue.

Cependant madame Grillon avait paru surprise et presque choquée de ce qu'une autre femme se permît d'adresser une prière à M. Guerreville; jetant sur Maria un regard qui n'avait rien de doux, elle semblait vouloir lui demander de quel droit elle venait mêler ses supplications aux siennes; mais, malgré sa timidité habituelle, la mère de Jules ne paraissait que médiocrement émue par ce regard, et il y avait dans les siens quelque chose d'ironique toutes les fois qu'ils se portaient sur madame Grillon.

Cette situation durait depuis assez longtemps; ces dames se toisaient en silence, et ni l'une ni l'autre n'eût fait un pas, un mouvement en arrière qui pût annoncer qu'elle cédait, pour un instant, la place à l'autre; mais tout-à-coup M. Guerreville pousse une exclamation de surprise, de joie, en apercevant une personne qui passe dans la rue. Aussitôt, écartant brusquement les deux dames qui sont devant lui, il s'élance

vers la porte, et, sans se donner même le temps de prendre son chapeau, sort vivement de chez lui.

« Édouard !... Édouard !... eh bien ! où » donc allez-vous? » s'écrie la maman d'Agathe, en essayant en vain de retenir M. Guerreville.

Maria s'est contentée de le regarder s'éloigner; quand il est parti, elle se laisse retomber sur une chaise, en murmurant :

« S'en aller ainsi !.. et il ne m'a pas promis » de me rendre mon fils !...

» — Oh ! il ne se serait pas sauvé si j'avais » été seule avec lui ! » dit madame Grillon, en marchant d'un air furibond dans la chambre : « mais aussi il y a des personnes » si indiscrètes !...

» — Indiscrètes !... » répond Maria en jetant sur madame Grillon un regard où il y a à la fois du dépit et du dédain. « Il me » semble que la personne qui mérite cette » épithète est celle qui, bravant toutes les » bienséances, se permet d'entrer malgré

» un domestique chez quelqu'un qui n'est
» pas seul.

» — Oh ! il est certain que j'ai troublé un
» entretien bien agréable pour monsieur...
» pour Édouard !... ce pauvre ami, il bâil-
» lait comme une carpe quand je suis ar-
» rivée.

» — Je ne sais pas, madame, si j'ennuyais
» M. Guerreville ; mais en tout cas je ne
» l'avais pas fait fuir...

» — Fait fuir !... fait fuir !... madame,
» ménagez vos expressions, je vous en prie. »

Ces dames allaient s'animer, elles ne semblaient pas disposées à se rien passer, lorsque la présence d'un étranger met un terme à cette scène.

C'est Jenneval qui vient d'arriver chez son ami, et que Georges a en peu de mots mis au fait de tout; en entrant dans le salon, il sait qu'il va y trouver la mère d'Agathe et la maman de Jules. Il salue profondément ces dames, et s'approchant d'elles leur dit avec ce ton qui inspire la confiance :

« Vous voyez en moi, mesdames, le doc-

» teur Jenneval,... l'ami intime de M. Guer-
» reville; Georges, son domestique, vient de
» me dire qu'il vous avait quittées un peu
» brusquement, daignez excuser mon ami :
» sans doute quelque motif, que nous ne
» connaissons pas, l'a forcé de s'éloigner
» ainsi. Mais si je puis, mesdames, vous être
» bon à quelque chose près de lui, je suis
» tout à votre service. »

Il y a des personnes qui inspirent la confiance, qui captivent sur-le-champ l'intérêt, Jenneval était de ce nombre; et puis ces dames ne demandaient pas mieux que de parler. Chacune s'empresse de répéter au docteur ce qu'elle a dit à M. Guerreville, en appuyant sur l'intérêt que celui-ci doit porter à Jules et à Agathe.

Le docteur, qui les comprend parfaitement, leur promet de faire agir M. Guerreville, et, dans le cas où son ami ne le pourrait pas, il s'engage à faire lui-même toutes les démarches nécessaires pour ramener Agathe dans les bras de sa mère, et arracher Jules au théâtre, pour lequel il sait fort bien

que le jeune homme n'a aucune disposition.

Les paroles de Jenneval calment les deux mères, elles ne trouvent plus que des remercîmens à lui adresser, et elles s'éloignent plus tranquilles, mais en se lançant encore l'une à l'autre des regards qui n'ont rien de bienveillant.

« Pauvres femmes!... » se dit Jenneval lorsque les deux dames sont éloignées. « Si » elles comptent sur le souvenir des senti- » ments qu'elles ont jadis inspirés à Guer- » reville, elles se trompent bien!... Il n'a » plus qu'un seul souvenir!... qu'une seule » pensée. Mais j'agirai comme si c'était lui, » je courrai après M. Jules et mademoiselle » Agathe... j'aurai les charges sans avoir eu » les bénéfices : ce sont là les priviléges de » l'amitié. Maintenant c'est après lui qu'il » faut que je coure. Où est-il allé?.. pour- » quoi est-il sorti comme un fou?... Il faut » que je le retrouve pour qu'il m'explique » sa conduite. »

Jenneval allait sortir lorsqu'on ouvre brusquement la porte du salon. C'est M. Guer-

reville, soutenant une femme qui semble moins vieillie par l'âge que par la misère et les souffrances. Cette femme, qui peut avoir une cinquantaine d'années, est couverte de haillons, sa figure est d'une maigreur et d'une pâleur effrayante, et en ce moment on lit dans ses yeux une expression d'effroi et d'inquiétude qui donne à toute sa personne quelque chose de plus malheureux.

M. Guerreville, dont tous les traits annoncent une vive anxiété, mêlée cependant de quelque espérance, fait entrer et asseoir cette femme qui semble avoir de la peine à se soutenir. En apercevant Jenneval, il ne lui dit que ces mots :

« Madame Armand... celle qui était au-
» près de ma fille... qui a fui avec elle!... »

Jenneval a compris, et, s'approchant de cette femme, il attend, avec autant d'anxiété que son ami, qu'elle soit enfin en état de parler.

Quand celle que l'on vient d'amener se voit seule entre le docteur et M. Guerreville,

elle joint les mains et se laisse tomber à genoux en s'écriant : « Grâce, grâce, je » vous en prie!...

» — Eh! madame, ne craignez rien! » répond vivement M. Guerreville, vous » m'avez fait bien du mal; mais croyez-vous » que je veuille m'en venger en vous mal» traitant?... Allons, revenez à vous, rap» pelez vos esprits, que ma vue semble » avoir troublés; mais, avant tout, un mot... » un seul, ma fille... qu'a-t-on fait de ma » fille?...

» — Hélas! monsieur, je l'ignore entiè» rement! — Vous l'ignorez. O mon Dieu, » par vous j'espérais au moins savoir ce » qu'elle était devenue. Eh bien! voyons, » parlez à présent... dites-moi tout ce que » vous avez fait... n'oubliez rien... aucune » circonstance... je vous écoute.

» — Je suis bien coupable! monsieur, » répond la pauvre femme d'une voix tremblante. « Oh! oui... je sais que j'ai indigne» ment trahi votre confiance... mais le ciel » m'en a puni, on ne prospère pas quand on

» a fait une mauvaise action !... et vous en
» voyez la preuve par la triste position où
» vous me retrouvez !

» — Au fait, madame, au fait... c'est de
» ma fille, c'est de ce misérable Daubray
» que vous avez à me parler...

» — Vous avez raison, monsieur, excu-
» sez-moi... je rappelle mes souvenirs... Ma-
» demoiselle Pauline était un ange de bonté,
» de sensibilité... et elle était si jolie ! elle
» avait tant de grâces !... Ce M. Daubray
» en devint éperdument amoureux, et,
» malgré ma surveillance, il trouva moyen
» de se faire aimer de mademoiselle votre
» fille... Ah ! monsieur... il ne faut souvent
» qu'un mot ! qu'un regard pour faire naître
» l'amour ; mais mademoiselle Pauline ne
» croyait pas faire mal en aimant ce jeune
» homme... Moi-même je crus d'abord que
» ce mariage pourrait se faire, et votre
» fille vous eût plusieurs fois confié ses se-
» crets sentiments, si M. Daubray ne s'y
» fût opposé. Un jour il vint me trouver et
» me dit : « M. Guerreville me refuse sa

» fille, je n'ai qu'un moyen pour être son
» mari, c'est de l'enlever, et il faudra bien
» ensuite que le père de Pauline nous par-
» donne. » Je rejetai d'abord cette propo-
» sition... mais il m'offrit cinq mille francs,
» si je consentais à le servir... Ah! mon-
» sieur... je sais bien que chez vous je ne
» manquais de rien, mais cinq mille francs,
» je n'avais jamais possédé une pareille
» somme... et elle me parut considérable...
» Et puis ce M. Daubray ne cessait de me
» répéter... Une fois l'époux de Pauline, je
» reviens avec elle me jeter aux pieds de
» son père, qui nous pardonnera. Que vous
» dirai-je!... je consentis!... il ne s'agissait
» plus que de décider mademoiselle votre
» fille... Pauvre petite! elle ne le voulait
» pas d'abord!... elle ne cessait de répéter:
» Allons nous jeter aux genoux de mon
» père! il m'aime tant!... il consentira à
» nous unir!... Mais M. Daubray lui répon-
» dait toujours: Fiez-vous à ma tendresse,
» à mon amour... ce moyen est le seul pour
» que nous soyons unis!... Enfin elle con-

» sentit !... Alors, sans lui laisser le temps » de la réflexion, notre fuite fut résolue » pour la nuit suivante. M. Daubray avait » tout arrangé, tout prévu, une chaise de » poste nous attendait avec des chevaux der- » rière les murs du jardin. Ah! monsieur, » si dans ce moment vous aviez été témoin » de la douleur de votre fille... elle vous » appelait.... elle ne voulait plus partir.... il » fallut l'emporter!... »

M. Guerreville fait signe à madame Armand de s'arrêter un moment, et, appuyant sa tête sur la poitrine de son ami, il donne un libre cours aux sanglots qui le suffoquent. Quelques minutes s'écoulent enfin, et il fait signe à cette femme de continuer.

« Nous partîmes, monsieur. Après avoir » fait plusieurs lieues, nous nous arrêtâmes » au petit jour dans une auberge; là, M. Dau- » bray me remit la somme qu'il m'avait pro- » mise et me dit : « Il est inutile que vous » continuiez de rester avec nous; votre pré- » sence n'est plus nécessaire près de Pauline » dont je vais être l'époux, et je ne pense

» pas que vous ayez envie de retourner avec
» nous près de son père qui vous recevrait
» fort mal. » En achevant ces mots, il me
» quitta sans vouloir me permettre d'em-
» brasser encore une fois mademoiselle votre
» fille... Et depuis ce jour, monsieur, je
» n'a pas revu cette chère enfant. Mais je
» pris en secret des informations sur vous,
» monsieur, et je compris que ma faute
» avait été bien plus grande que je ne le
» croyais, puisque votre fille n'était pas
» retournée près de vous... Quant à ce qui
» m'est arrivé ensuite, je sens que cela vous
» intéresse peu ; pourtant je dois vous avouer
» que je sentis bientôt des remords de ma
» faute. Je vins à Paris ; avec la somme que
» je possédais, je voulus m'établir, entre-
» prendre un petit commerce... mais cet
» argent ne me porta pas bonheur !... rien
» ne me réussit. Au bout de trois ans il ne
» me restait plus un sou de ces malheureux
» cinq mille francs... Alors je cherchai à
» me placer, mais je tombai malade... il me
» fallut vendre mes effets... Je fis ensuite

» quelques petits ménages.... mais je n'avais » presque plus de force... on me renvoyait » au bout de peu de temps. Enfin, tombée » dans la plus affreuse misère... depuis » quelques mois je n'existe que par les » aumônes que je demande en secret... et » tout-à-l'heure... lorsque je m'arrêtai dans » votre rue... je m'appuyais près d'une borne » parce que je me sentais défaillir. Vous le » voyez, monsieur, le ciel vous a bien vengé » de moi...

» — Ah!... ce n'est point sa vengeance, » c'est ma fille que je lui demande!... En » vous apercevant j'ai cru un moment que » vous m'aideriez à retrouver ma Pauline... » et cet espoir est encore déçu... vous ne » savez rien de plus!...

» — Hélas! monsieur... que ne puis-je au » prix de ma vie vous rendre aujourd'hui » votre enfant... Ah! il me semble qu'alors » le malheur cesserait de peser sur moi!... »

Au moment où la mendiante terminait son récit, Jenneval est sorti du salon; il y revient bientôt avec une bouteille et un verre;

il présente du vin à cette femme, en lui disant :

« Buvez... ce vin vous rendra des forces... » cela vous fera du bien. » La pauvre femme ne sait si elle doit accepter, elle regarde d'un air tremblant M. Guerreville; enfin, le besoin l'emporte sur la crainte, elle accepte le verre de vin. Après avoir bu, elle salue humblement et se dirige vers la porte en murmurant : « Je pense que monsieur n'a » plus à me parler, et que ma présence ne » peut que lui être désagréable.

» — Un moment! » s'écrie M. Guerreville.

La mendiante s'arrête et demeure immobile. Jenneval regarde son ami. M. Guerreville s'approche de madame Armand.

« Vous m'avez bien fait du mal, madame... mais je ne veux pas que celle qui a » été la gouvernante, la compagne de ma » fille, soit obligée de mendier pour vivre. » Tenez, prenez cette bourse; quand elle » sera vide, faites-le moi savoir, je ne vous » laisserai jamais manquer de rien... Allez, » à présent.

» — Ah! monsieur?... tant de bontés...
» lorsque je fus si coupable!... » et la pauvre femme veut se jeter aux pieds de M. Guerreville; mais il l'en empêche et lui fait signe de s'éloigner; elle va passer la porte du salon, lorsque tout-à-coup, revenant sur ses pas, elle s'écrie :

« Ah! monsieur... je me rappelle... peut-
» être cette circonstance pourra-t-elle vous
» intéresser?...

» — Qu'est-ce donc? parlez, parlez, ma-
» dame. »

M. Guerreville et le docteur se rapprochent de madame Armand, qui reprend :

« Il y a six mois... oui, il y a environ six
» mois, je passais sur les boulevards, j'allais
» traverser la chaussée... Un tilbury élé-
» gant passe devant moi... je m'arrête, je
» regarde... Un homme était dans cette voi-
» ture... Oh! je l'ai bien reconnu, c'était
» M. Daubray...

» — Daubray! le ravisseur de ma fille!...

» — Oui, monsieur, quoiqu'il se fût passé
» plus de huit ans depuis que je ne l'avais

» vu, je suis sûre de ne pas m'être trompée...
» — Et ma fille... était-elle avec lui? — Non,
» monsieur, il était seul... — Le lâche! mais
» il l'a donc abandonnée!...

» — Mon cher Guerreville, dit le doc-
» teur, ce que nous venons d'apprendre est
» bien important; la rencontre de cet homme
» à Paris, dans un tilbury, semble prouver
» que c'est dans cette ville qu'il réside ha-
» bituellement... — Oui, mon ami, oui...
» Oh! vous avez raison, il est ici, le traî-
» tre!... Plus de repos maintenant que je
» ne l'aie découvert... rencontré... car je le
» reconnaîtrai aussi, moi!... Allez, madame,
» allez... ce que vous venez de nous dire
» nous servira, je l'espère... Si vous appre-
» niez... si vous découvriez encore quelque
» chose sur cet homme, ne manquez pas de
» venir nous l'apprendre. Aidez-moi à sa-
» voir ce que ce misérable a fait de ma fille;
» ce sera la meilleure manière de réparer
» vos torts. »

La pauvre femme proteste de son dévoue-
ment, de son repentir; puis elle salue hum-

blement, et s'éloigne en répétant qu'elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour réparer sa faute.

« Il est à Paris! s'écrie M. Guerreville en »se promenant avec agitation dans l'appar»tement, et toujours riche... toujours heu»reux sans doute... Et ma fille! ma pauvre »fille!... personne ne l'a vue... personne »ne peut m'en donner des nouvelles... Mais »qu'en a-t-il donc fait cet infâme?... Ne »l'a-t-il arrachée des bras de son père que »pour l'abandonner ensuite? l'a-t-il donc »tuée, ce monstre!... Oh! oui... il faut »qu'elle soit morte... sans cela elle serait »depuis long-temps revenue pleurer sa faute »dans le sein de son père... Morte... ma »fille... Et cet homme existe!... et il jouit »en paix des plaisirs que procure la for»tune!... Ah!... ah!... tout son sang ne »suffira pas à mon désespoir!...

» — Mon ami, calmez-vous!... dit Jen»neval en s'attachant à M. Guerreville, ce »Daubray est à Paris; nous le trouverons, »j'en suis persuadé maintenant. Mais rien

» ne prouve encore que votre fille ait cessé » de vivre... espérons, au contraire, qu'il » nous apprendra ce qu'elle est devenue...

» — Ah! Jenneval... j'ai besoin de vous » croire pour ne pas m'abandonner au dé- » sespoir... Eh bien! que cet homme me » rende ma fille, et je lui laisserai la vie; et » je le fuirai pour toujours... Mais qu'il me » rende ma Pauline... Ah! il y a si long-temps » que je la pleure! »

M. Guerreville s'est laissé tomber sur un siége, il est accablé par toutes les sensations qu'il vient d'éprouver. Le docteur le laisse se calmer; lorsqu'il voit son ami plus tranquille, il se rapproche de lui et lui dit à demi-voix :

« Vous aviez laissé chez vous deux da- » mes... que j'y ai trouvées... Madame Gril- » lon et la mère de Jules... elles sont venues » implorer votre secours... votre aide... Vous » savez que votre filleule Agathe a suivi » M. Adalgis... je ne sais où... et que M. Jules » a signé un engagement de jeune pre- » mier dans quelque troupe nomade... Les

» deux mère se désolent... elles pensent que » vous devez porter quelque intérêt à leur » enfant... »

M. Guerreville, qui semblait écouter fort attentivement son ami, se lève tout-à-coup, et va prendre son chapeau en s'écriant : « Il » a un tilbury... il doit parcourir les pro- » menades... les boulevards... le bois de » Boulogne.... Oh! je l'y rencontrerai.... » Venez... venez, Jenneval, sortons...

» — Décidément, se dit le docteur en » suivant son ami, je vois bien qu'il faudra » que ce soit moi qui coure après mademoi- » selle Agathe et M. Jules. »

CHAPITRE II.

Le Café des Comédiens.

M. Guerreville passait ses journées à parcourir les promenades les plus élégantes de la capitale ; quelquefois il louait un cheval et poussait ses excursions dans les environs. Un tilbury, un cabriolet, le moindre équipage était souvent suivi par lui, lorsqu'il avait cru y apercevoir l'homme qu'il brûlait de retrouver ; il rentrait le soir excédé de fatigue, et en se couchant se promettait de recommencer le lendemain.

Ainsi que le docteur l'avait prévu, M. Guerreville, uniquement occupé du ravisseur de

sa fille, ne pensait plus ni à sa filleule, ni au fils de Maria. Mais, pendant qu'il court ou galope après tous les équipages, Jenneval fait son possible pour retrouver Jules et Agathe.

Il y a dans Paris un certain café, ou plutôt un estaminet, que l'on nomme le *Café des Comédiens*. Tandis que la plupart des établissements de ce genre rivalisent de luxe, de glaces, de dorures, de peintures et d'élégance, le *Café des Comédiens*, qui est situé rue des Deux-Écus, est resté fidèle à ses vieux quinquets, à son huile, à sa tenture enfumée; il n'a rien de moderne, rien de gracieux; il est vrai qu'on ne va pas là pour faire admirer sa toilette et prendre des glaces... On y fait la poule et l'on fume; souvent même la plupart de ceux qui s'y rendent n'y prennent rien et n'y vont que pour parler de leurs affaires.

Ce café sombre, et que rien ne fait remarquer au dehors, est cependant un des plus fréquentés de Paris. Vers la dernière quinzaine de Pâques surtout, qui est l'époque où

se font les engagements des acteurs et des actrices, le *Café des Comédiens* reçoit tellement de monde qu'il n'est pas toujours facile d'y pénétrer. Alors des groupes nombreux se forment dans la rue, devant la porte; souvent la foule qui stationne et cause ne permet que difficilement aux voitures de passer. Vous croiriez que l'on fait là, comme devant Tortoni, des affaires de Bourse, des opérations commerciales. On y traite, en effet, des affaires, mais elles sont uniquement dramatiques. C'est le théâtre qui fait vivre ou du moins qui doit faire vivre tous ces personnages que vous voyez aller, venir, s'accoster et causer entre eux. Là on fait des engagements pour la province, quelquefois même pour l'étranger. Là viennent ceux qui n'ont plus d'emplois, ceux qui en cherchent, ceux qui veulent rompre les leurs; et tous ces gens que vous voyez là sont des talents du premier ordre; ils en sont persuadés du moins.

Jenneval se décide à aller au *Café des Comédiens* pour tâcher d'y avoir des nouvelles

de Jules qui n'a pas reparu chez ses parents. Une après-dînée, le docteur se rend rue des Deux-Ecus; il aperçoit quelques groupes de causeurs arrêtés presque dans le ruisseau; cela lui indique l'endroit qu'il cherche.

Il se faufile à travers un grand nombre d'individus qui s'allument mutuellement des pipes ou des cigares. Le docteur entre enfin dans le café, et le tableau qui s'offre à ses yeux est loin de réaliser ce qu'il avait pensé voir en allant au *Café des Comédiens*.

Lorsque l'on n'est pas initié aux mystères du théâtre, aux affaires de coulisses, ce nom de *Café des Comédiens* semble vous promettre une réunion gaie, aimable, séduisante, dans laquelle vous pensez que vous retrouverez une partie de tout ce qui vous a plu au théâtre; vous vous figurez que vous allez revoir cette jeune première à peu près telle qu'elle était dans ses rôles favoris; vous comptez retrouver la soubrette piquante, l'ingénue avec ses grâces naïves; l'élégant amoureux, le marquis de bonne compagnie!... Mais combien vous êtes surpris en

entrant dans le *Café des Comédiens*. Vous ne voyez rien de ce qui vous avait charmé; dans ces messieurs qui fument ou font la poule, vous ne retrouvez pas ces grâces, ces formes élégantes qui vous ont séduit au théâtre, et vous êtes tenté de leur dire : « Eh, » mon Dieu! messieurs, pourquoi donc » n'avez-vous pas l'air d'artistes? » Vous cherchez les actrices, elles sont en petite quantité et se tenaient autrefois dans le fond du café; mais maintenant elles restent, comme les hommes, près du billard. Cette jeune femme que vous voyez assise à une table, où elle prend une salade de cerises, est une *Gavaudan* qui arrive de Nantes et va partir pour Montpellier; celle qui mange des pommes auprès d'elle, et a l'air de se disputer avec son voisin, est une ingénue qui a changé trois fois de compagnon de route depuis qu'elle a quitté Paris. Partie avec un jeune premier, elle l'a quitté pour un colin, qui l'a cédée à une baste-taille; enfin elle revient avec un second comique. Il s'ensuit de là que ces dames ayant l'habitude de

prendre le nom de l'amant avec qui elles vivent, vous les avez connues à Paris étant madame A; vous les voyez à Rouen madame B; puis vous les retrouvez ailleurs madame C. Le plus sage, quand vous revoyez une de ces dames, est de dire: « Comment se » nomme-t-elle maintenant? »

Du reste, ces mutations se font presque toujours volontairement; des deux côtés on se prend, on se quitte, on se retrouve, et on n'en est pas moins bons amis. Il arrive même assez souvent que l'amant qui est en pied, rencontrant au bout de quelque temps l'ancien amoureux de sa dame, lui dise: « Mon ami, veux-tu me faire le plaisir de » donner le bras à ma femme pour un mo-» ment? »

Le bras est sur-le-champ offert, et madame, qui est maintenant la femme d'un autre, va se promener avec celui dont elle a porté le nom autrefois et qui n'est plus pour elle qu'un camarade.

D'après cela on voit que, parmi les gens attachés au théâtre, il y a beaucoup d'usages

qui ressemblent à ceux des saints-simoniens.

Mais je n'ai pas besoin de vous dire que de tels faits sont rares parmi les artistes sédentaires, et que parmi nos grands talents, nos actrices en renom, il en est beaucoup qui ne connaissent même pas le *Café des Comédiens*, ce café n'ayant été établi que pour la démocratie dramatique.

Jenneval s'est placé dans un coin du café, il regarde autour de lui, il observe.

Un monsieur d'un certain âge, dont la perruque a considérablement raccourci au-dessus des oreilles et qui cache son menton et la moitié de sa bouche dans une énorme cravate, s'approche du poêle en poussant de gros sons qui imitent ceux d'un serpent d'église; il s'interrompt fréquemment pour tousser, ce qu'il fait avec une force qui n'est point dépourvue de prétention. On voit qu'en toussant ce monsieur serait bien aise de faire autant de bruit qu'un canon.

« Selon toute apparence, ce monsieur » joue les basses-tailles, » se dit Jenneval, et s'approchant de l'homme à la grosse voix,

il lui offre une prise de tabac qui est acceptée avec beaucoup d'empressement; le docteur a même cru remarquer qu'au lieu d'en prendre avec ses doigts, ce monsieur avait empli de tabac la moitié de sa main, qu'il avait ensuite habilement vidée dans une poche de son gilet pour n'en porter qu'une petite pincée à son nez. Mais, sans paraître remarquer cette prévoyance à se ménager des prises de tabac, le docteur entame la conversation.

« Monsieur est artiste, je n'en doute pas?...

» — Première basse-taille... hum!... hum!...
» Bariton au besoin... hum!... Musicien jus-
» que dans le bout des doigts... hum! hum!...
» J'ai un graillon dans la gorge... Possé-
» dant un instrument superbe... hum!...
» qui ne m'a jamais laissé en route... J'ai
» fait les délices de toutes les villes du Midi...
» pouach!... pouach!... Ah! ah!... c'est un
» f... rhume que j'ai attrapé entre deux
» coulisses...

»Ton amour, ô fille chérie !...
»M'a consolé de tout...

»Hum ! hum !...

» — Monsieur, vient de province ?

» — Je viens de Bordeaux... J'étais engagé » pour un an... hum ! hum !... je n'y suis » resté que quinze jours... J'ai rompu mon » engagement... je m'y déplaisais !... A Bor- » deaux ils n'aiment que la danse !... Je » leur faisais des points d'orgue superbes !... » ils étaient enchantés !... mais ils sifflaient » pour faire niche au directeur qui ne don- » nait pas assez de ballets. Moi, j'ai dit au » directeur : Votre public m'adore, je le sais » bien, mais ça m'ennuie que vous ayez des » ennemis qui sifflent toujours pendant que » je chante. Je veux m'en aller, vous me » donneriez dix mille francs par représen- » tation que je ne resterais pas. Le directeur » avait les larmes aux yeux. Il voulait à » toute force me retenir... hum !... hum !... » Mais je n'ai point voulu... et je vais aller » finir l'année théâtrale à Beaugency... hum ! » Ils vont être un peu contents de m'avoir

» dans ce pays!... Ah! f.... ils n'ont pas » encore entendu de voix de mon calibre!... » Je débute dans le *Déserteur*.

» — Ah !... vous jouez le rôle du déser- » teur?... — Fi donc!... un pleurard qui n'a » rien à chanter... Je fais Cour-chemin!... » je chante ce bel air : *Le roi passait*... hum! » hum!... *et le tambour battait*... hum! » hum!... *battait aux champs*... Fichu » graillon... c'est comme une pituite!... Ah! » sacredié, le superbe air!... c'est là-dedans » qu'on peut déployer ses moyens. Je vous » demanderai une prise... — Volontiers. » — Il est excellent votre tabac. »

La basse-taille refourre sa main dans la tabatière du docteur, et exécute la même manœuvre que précédemment.

Un monsieur, d'une quarantaine d'années, qui a une perruque blonde à l'enfant, du coton dans les oreilles, deux chaînes de chrysocal passées autour de cou, un chaîne en cheveux par-dessus son gilet, de grosses breloques à sa montre, des bagues en faux brillants à tous les doigts, un habit bleu

râpé, un pantalon noisette, avec des ficelles pour sous-pieds, des souliers, des bas bleus et un jabot, s'avance en sautillant et vient frapper sur l'épaule de la basse-taille.

« Bonjour, vieux!... — Bonjour, bon- » jour... hum!... hum!... — Dis donc, » c'est fini, j'ai signé ce matin... — Quoi? » — Eh! parbleu, mon engagement pour » Perpignan... Les premiers amoureux, et » les premiers rôles, et les marquis et les » premiers comiques... sans partage. — Ha » ça, tu joueras donc tout... ça ressemble » bigrement à des utilités que tu vas faire » là?... — Utilités!... mais tu ne comprends » donc pas... un engagement superbe, je » choisis les rôles que je veux, et quatre » mille francs d'appointements, sans comp- » ter un bénéfice... — Hum!... hum!... » oui, ils sont jolis les bénéfices à Perpi- » gnan!... J'y ai joué quelque temps... c'est » une ville où il n'y a rien à faire pour les » artistes. — Bath! tu plaisantes... le théâtre » y est très-suivi au contraire. — On m'y » donnerait vingt mille francs que je n'en

» voudrais pas... — Tu es bien difficile...
» Ah! j'ai appris avec peine que tu avais eu
» du désagrément à Bordeaux... — Du dé-
» sagrément... moi !... qui est-ce qui t'a dit
» cette bêtise-là... — Dame... c'est hier...
» au bureau, chez Daudel; il y avait quel-
» qu'un qui disait que tu avais été sifflé...
» — Sifflé, moi !... ah !... je te souhaite de
» n'avoir jamais que des sifflets comme ceux-
» là... écrasé d'applaudissements, mon cher,
» écrasé !... au point que dans mes grands
» airs ils ne me laissaient pas finir... hum !...
» hum !... ah! sacrebleu !... c'était un bruit
» étourdissant quand j'entrais en scène...
» — Pourquoi donc as-tu quitté, alors? —
» Ah! pourquoi le directeur avait-il des
» ennemis?... Ceci, c'est autre chose !...
» affaires particulières... et puis je m'enrhu-
» mais trop souvent à Bordeaux !... J'ai dit,
» une minute! je ne veux pas, pour le plaisir
» de ces gaillards-là, laisser ici mon instru-
» ment !... Monsieur, je vous demanderai
» encore une prise. — Avec grand plaisir. »

Jenneval présente sa tabatière ; après la troisième prise il ne reste plus rien dedans.

« Monsieur va donc partir pour Perpi-
» gnan? » dit le docteur en s'adressant au second personnage.

« — Oui, monsieur, dans dix jours il
» faut que j'y sois rendu... J'ai touché cinq
» cents francs d'avance...

» — Hum! hum!... pouach... »

Cette fois la basse-taille semble tousser d'un air moqueur, et en faisant un léger mouvement d'épaules qui annoncerait qu'elle n'ajoute pas foi à ce que vient de dire son camarade. Jenneval lui-même trouve assez singulier qu'ayant reçu cinq cents francs d'avance, le colin ne se soit pas acheté une paire de sous-pieds en cuir pour remplacer ses ficelles. Mais cela ne l'empêche pas de continuer la conversation.

« Vous devez connaître beaucoup de
» directeurs de province? — Presque tous...
» j'ai tant roulé de ville en ville; j'aime à
» changer, moi, je ne suis pas sédentaire,

» et puis, ça fait voir du pays, c'est amu-
» sant et instructif pour la manière de se
» mettre... J'ai du goût, et une garde-robe
» des plus complètes... je ne la donnerais
» pas pour six mille francs... Ah! je crois
» que je vois ma femme!... »

Le colin s'éloigne en sautillant, et le vieux tousseur dit alors au docteur : « Voilà
» un gaillard que je vous donne pour un
» blagueur de première force!... Elle est
» jolie sa garde-robe!... d'ailleurs vous en
» avez vu un échantillon sur lui... il a tout
» faux depuis sa voix jusqu'à ses mollets...
» hum!... Figurez-vous que pour faire de
» l'embarras dans les villes où il arrive, il
» traîne avec lui trois ou quatre malles
» vides; mais, que fait mon colin pour
» donner de la confiance à son hôte, et
» obtenir du crédit? A peine logé dans une
» auberge, il cloue ses malles en dedans,
» et les fixe au plancher, puis les renferme
» avec soin. Or, la première chose que fait
» un aubergiste, quand il loge un acteur,
» c'est d'aller peser ses malles pour juger

» par leur poids s'il y a de quoi répondre
» pour la dépense qu'on fait chez lui. On
» ne manque pas d'en faire autant aux
» malles du colin; mais quand on veut
» essayer de les soulever, impossible! pas
» moyen de les faire bouger. Alors mon
» imbécille d'aubergiste est bien tranquille;
» il se dit : Oh! il y a là-dedans de quoi me
» garantir mes dépenses, et il continue de
» faire crédit : voilà une des mille espiégle-
» ries de ce gaillard-là... hum! hum!...
» Assez bon enfant du reste, et passable
» dans les *Trial*, mais il ne faut pas qu'il
» aborde les amoureux... Oh! je le lui dé-
» fends!... il y serait abîmé... Je vous de-
» manderai une prise... — Je suis désolé,
» mais je n'en ai plus... — Ah! c'est juste,
» c'est par habitude... »

Un petit homme maigre, jaune, laid, et fortement marqué de petite vérole, s'approche en déclamant, les deux mains dans les poches de sa redingote, et roulant les yeux autour de lui comme un conspirateur. La basse-taille lui fait un salut de tête, le

monsieur y répond en murmurant d'une voix caverneuse :

« Ah ! que l'incertitude est un cruel tourment !
» Et qu'une heure d'attente expire lentement !

» — Superbe !.... dit la basse - taille. » Tu reviens de Lyon?... — Oui. — Comment t'ont-ils traité?... — Couronné !... » — Tu as reçu une couronne? — Toutes » les fois que j'ai joué... couronné... — » — C'est comme moi à Bordeaux... hum... » hum! et as-tu donné des représentations » à Châlons? — Trois de suite... c'est-à-dire, trois pièces dans la même soirée. — » Avec succès? — Couronné! — Peste, il » paraît que la tragédie est goûtée en province cette année... On m'avait dit pourtant qu'ils ne voulaient plus que de l'opéra-comique et du vaudeville. — Ah! » oui!... ils ne font pas un sou avec leur » opéra... — Parce qu'ils n'ont pas de basse-taille... — C'est possible !... Je cherche » le directeur de Douai... c'est-à-dire, son » régisseur, qui est à Paris et qui veut à

» toute force m'avoir... — S'il veut à toute » force t'avoir, il me semble que c'est à lui » de te chercher. — Aussi te dis-je qu'il m'a » prié de l'attendre ici...

» Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ma tête...

» — Est-ce que tu as déjà joué à Douai ?... » — Oui, vraiment! c'est pour cela qu'ils » brûlent de m'y revoir... J'y ai joué *Ham-* » *let*, *Néron*, *Agamemnon*... le *Misan-* » *thrope*... *Antoni*... *Trente ans.* — Ah! ils » aiment le drame là... — C'est-à-dire qu'ils » le dévorent... Ils venaient me chercher » dans ma loge..., ils m'emportaient en » triomphe !... j'étais couronné tous les » soirs... — Hum!... hum!... j'ai la gorge » sèche comme une amande !...

» — Si vous vouliez accepter un verre de » bière? » dit Jenneval, en s'approchant d'une table.

Le père-noble-opéra semble aussi touché que ravi de cette proposition; il s'incline en répondant : « Avec le plus grand plai- » sir. »

Le tragédien suit ces messieurs, en s'écriant : « Ma foi, oui, un verre de bière ne » me sera pas désagréable... »

On se met à une table : il y en a beaucoup d'occupées, mais on n'y prend en général que des jeux de dominos; aussi tous les regards se tournent-ils vers l'endroit où l'on débouche une bouteille.

Jenneval a demandé trois verres, et il est en train de verser aux deux artistes, lorsque le colin accourt, s'empare d'un tabouret et s'assied à la table en s'écriant : « Tiens !... » vous buvez de la bière... ah ! ben, j'en » suis !... Un verre, garçon !... »

» — Monsieur nous a fait l'honneur de » nous inviter, » dit le tragédien, en lançant un regard sévère au nouveau venu

« — Et qu'importe ! dit le docteur, mon» sieur ne sera pas de trop !... Garçon un » verre et de la bière. »

Le colin ne se fait pas prier, il tend sur-le-champ son verre en chantant :

« Plus on est de fous, plus on rit !
» Plus on est de fous...

» Ne faites pas mousser, s'il vous plaît.
» — Excellente bière! dit la basse-taille.
» — J'en boirai de meilleure à Douai! dit
» le tragédien.
» — Ah! tu vas à Douai, toi, dit le co-
» lin... Ah! ah! il m'est arrivé là des drôles
» d'aventures... J'étais un peu à sec... j'avais
» mangé mes avances en arrivant... je me
» rappelle que je jouais un marquis; j'ai
» été obligé de prendre les petits rideaux
» de ma fenêtre pour me faire une cravate
» et un mouchoir... Ah! ah!... avons-nous
» ri! avons-nous ri! — Messieurs, dit le
» docteur, vous êtes tous les trois artistes et
» très-répandus par vos talents, je le vois... »
Ces messieurs s'inclinent; la basse-taille
tousse plus fort.
« — Eh bien! reprend Jenneval, vous
» pourriez peut-être me rendre un grand
» service...
» — Tout ce que vous voudrez, » répond
le colin; et il ajoute en frappant sur son
gousset : « Pourvu qu'il ne s'agisse pas d'ar-
» gent... — Oh! ce n'est pas de cela non

» plus qu'il s'agit, dit Jenneval en sou- » riant. — Aussi, je plaisantais. — D'ail- » leurs, tu ne dois pas être à court, toi, » puisque tu as reçu cinq cents francs d'a- » vance... dit la basse-taille au colin. — » Je les ai donnés à ma femme pour accou- » cher. — A ta femme!... et elle a fait un » enfant il y a trois mois. — Eh bien, si » elle veut encore en faire un autre, est-ce » que ça te regarde... — Silence donc, mes- » sieurs, vous empêchez monsieur de par- » ler. — Nous vous écoutons monsieur. »

Le docteur reprend :

« Un jeune homme, fils d'une personne » qui m'intéresse, s'est pris de belle pas- » sion pour le théâtre; ses parents sont » commerçants, ils désiraient voir leur fils » continuer leur profession. Cependant si » ce jeune homme avait des dispositions » pour le théâtre, je leur aurais conseillé de » le laisser suivre une carrière qui offre tant » d'attraits. Mais, bien loin de là, je crois » que celui dont je vous parle ne fera jamais » qu'un très-mauvais acteur; et alors ne

» pensez-vous pas comme moi, qu'il ferait
» mieux de renoncer au théâtre?
» — Oh! oui, sans doute, monsieur!
» — Pauvre garçon, s'il savait ce que c'est
» que le théâtre en province!.... — Quelle
» galère!... — Les trois quarts du temps on
» ne nous paie pas! — Des fatigues, des
» injustices, des dégoûts, et pas de quoi
» souper... Voilà ce qui lui pend au nez!...
» — Ah! monsieur, si vous avez quelque
» empire sur lui, empêchez-le de se mettre
» au théâtre. »

Jenneval voyait avec surprise ces trois hommes qui, quelques instants auparavant, ne parlaient que de leurs succès, de leurs triomphes, être si bien d'accord pour l'engager à détourner quelqu'un de suivre leur carrière; il pense alors que les acteurs conservent presque toujours dans le monde l'habitude de jouer la comédie, mais qu'il y a aussi des moments où ils parlent d'après leur cœur et cessent d'être comédiens.

« Et qu'a fait votre jeune homme? de-
» mande le tragédien. — Ce qu'il a fait:

»eh, mon Dieu! il a quitté ses parents, il y
»a huit jours, en leur disant qu'il s'enga-
»geait pour la province... — Oh!... oh!...
»un coup de tête... c'est dans mon genre,
»dit le colin; mais moi, j'étouffais de vo-
»cation. — Et quel emploi prend-il? — Oh!
»je pense qu'il jouera tout ce qu'on vou-
»dra... mais il est joli garçon, n'a pas en-
»core vingt ans; on en fera sans doute un
»amoureux... — Ou une *queue rouge*, dit
»la basse-taille, ce qui signifie un jeannot,
»un jocrisse... Encore s'il avait de la voix;
»hum! hum!... — Il n'en a pas du tout...
» — Se mettre au théâtre sans voix!... Ces
»jeunes gens sont étonnants, ils ne dou-
»tent de rien... et il est capable de s'être
»engagé pour l'opéra!... — C'est très-pos-
»sible. — Et pour quelle ville a-t-il pris
»un emploi? — Voilà justement ce que je
»ne sais pas... — Comment se nomme-t-il?
» — Jules... Galet. Oh! il aura sans doute
»pris un nom de théâtre... — Son signale-
»ment? — Pas encore vingt ans, blond,
»grand, teint rose, joli garçon, mais un

» peu délicat. — Attendez, nous allons
» prendre des informations; voilà juste-
» ment le second *laïs* qui sait toutes les
» nouvelles.... il court toujours chez les
» agents des théâtres... Holà, eh! Gros-
» Amour! »

L'artiste que ses camarades appellent Gros-Amour, est un homme d'un fort embonpoint et qui a bien la cinquantaine, mais encore joli garçon, mis avec beaucoup de coquetterie et extrêmement serré dans ses habits; son accent annonce un enfant de la Garonne. Il s'approche en souriant, fait voir trente-deux dents fort blanches, et roucoule, en se balançant sur ses hanches:

« Quand on attend sa belle,
» Que l'attente est cruelle!

» Bonjour, mes enfants... Monsieur, j'ai
» l'honneur... Tiens, te voilà, tragédien... je
» te croyais à Lyon.

» — Couronné! » murmure le petit homme maigre et jaune en avalant sa bière. — « C'est comme moi à Toulouse...

» O Richard ! ô mon roi !...

» Tiens, en veux-tu des couronnes? j'en » ai plein mes poches! »

Et M. Gros-Amour tire un paquet de feuillages, dont quelques branches vont se fixer sur la tête de la basse-taille.

« Elle est à son adresse!... mon vieux...
» — Hum! hum! merci, Gros-Amour...
» — Nous avons un renseignement à te de- » mander, dit le colin. — Un renseigne- » ment... parlez, je suis comme le soli- » taire... *je vois, je sais* tout... je... vous » prenez de la bière?...

» — Si monsieur voulait me faire le plai- » sir d'en accepter un verre, » dit Jenneval en saluant d'un air aimable M. Gros-Amour.

« — Un verre, vous êtes bien bon... ce- » pendant j'aimerais mieux autre chose... » la bière est bien froide pour un gosier du » Midi.

» — Garçon, un bol de punch! » crie aussitôt le docteur.

Alors M. Gros-Amour se précipite contre la table, et manque de renverser le colin et

la basse-taille. Mais l'annonce d'un bol de punch a produit un mouvement général dans le café; le garçon craint d'avoir mal entendu, il fait répéter trois fois le docteur, il a l'air tout surpris qu'on lui demande un bol en une fois, et il court au comptoir annoncer cette grande nouvelle à sa maîtresse.

Cependant on a questionné le dernier venu pour avoir des nouvelles de Jules. Après avoir réfléchi quelque temps, M. Gros-Amour se frappe le front, et s'écrie :

« La petite Dugazon de Limoges m'a parlé
» d'un joli amoureux qu'elle avait vu à je ne
» sais quel bureau d'agence dramatique...
» Attendez, nous pouvons la questionner...
» Voulez-vous que je la fasse venir?

» — Très-volontiers, » dit Jenneval, qui est décidé à rafraîchir toute une troupe, s'il le faut, pour être sur les traces de Jules.

« — Ho! hé! ho! ho!... Mimie... hé!
» hé!... Mimie! ho! ho!... »

Cet appel est fait en roulades par M. Gros-Amour, et une jeune femme assez gentille, mais dont la toilette est extrêmement chif-

fonnée, accourt du fond du café en mangeant une énorme flûte, et dit à l'artiste méridional, d'une voix de contre-alto :

« — Eh ben! qu'est-ce qu'il a donc tou-
» jours à m'appeler, cet animal-là? est-ce
» pour me payer du cidre?... paies-tu du
» cidre?...

» — Monsieur vous offre un verre de
» punch... je crois, sirène, que cela vaut
» bien votre cidre...

» Tous ses plaisirs étaient les miens...
» Je m'en souviens!
» Je m'en souviens! »

En ce moment on apporte le bol de punch, dont la flamme bleuâtre produit un très-beau mouvement parmi tous les habitués du café. La Dugazon ne s'est pas fait prier; elle s'assied, et Jenneval dit encore au garçon : Un verre de plus.

« Où es-tu cette année, Mimie? » dit le colin à la jeune femme qui vient d'arriver.

« — Où je suis?... je ne sais pas... je me
» promène... je me donne de l'air... tous

» les directeurs m'embêtent! il y en a un » qui me propose un engagement de pre» mière amoureuse, à condition que je » chanterai aussi dans les chœurs quand on » aura besoin de monde... et puis que je » danserai dans les divertissements. J'ai » dit : Merci! Vous devriez me faire aussi » battre la caisse devant votre porte, en » criant : Entrez! entrez! messieurs, mes» dames!... prenez vos billets.... on va » commencer !... prrrr...nez vos billets! »

Tous les artistes se mettent à rire, et le docteur ne peut s'empêcher de les imiter, parce que la Dugazon a terminé son discours en imitant, d'une manière tout-à-fait originale, les gestes et la voix d'un bateleur. Ensuite elle avale son verre de punch d'un trait, puis s'écrie :

« Ah! qu'il est chaud!... C'est égal, j'en » veux bien encore... ça guérira mon en» rouement!... »

Pendant que Jenneval verse du punch, une femme d'une cinquantaine d'années, couverte de rouge, de mouches, et affec-

tant de parler et de marcher très-vite pour faire voir qu'elle joue les soubrettes et les caractères, s'arrête contre la table, et dit à demi-voix au tragédien :

« Peste!... plus que ça de volupté!...
» est-ce que c'est le directeur du Pérou qui
» est avec vous?... »

Le tragédien, qui était à moitié assoupi par le punch qu'il buvait contre son habitude, relève la tête, en murmurant :

« — Couronné!

» — Qu'est-ce qu'il a donc avec son cou-
» ronné... est-ce que tu crois que je te parle
» du cheval qui nous a amenés quatorze dans
» une charrette depuis Moulins... ah! c'est
» celui-là qui est drôlement couronné, va...
» pauvre *Trompe-la-mort!* il aurait joliment
» joué Rossinante! »

Pendant ce colloque, on avait questionné la Dugazon sur le jeune homme qu'elle avait vu signer son engagement, et la Dugazon écoutait, et tendait son verre en disant :

« — Attendez... encore un peu de punch...

» il faut que je me rappelle.., verses tou-
» jours... Un blond fade... il n'est pas assez
» fort... assez gentil pourtant... on devrait
» y remettre un peu d'eau-de-vie... Ah! je
» le tiens, il est engagé pour Moulins.

» — Pour Moulins?... vous croyez? — J'en
» suis sûre, il doit jouer les jeunes premiers
» en tous genres... et les pères nobles au
» besoin... — Quel nom a-t-il donné en si-
» gnant? — Il a dit se nommer Jules....
» Gale... gaga. — Galet? — Oui, Galet ou
» Galette... On lui a demandé s'il prenait
» un nom de théâtre, et il a signé Jules Ga-
» lette, dit Florival. — Oh! c'est bien cela,
» et c'est pour Moulins... est-il parti? — Je
» ne sais pas... je crois qu'il ne part que de-
» main... Vous pourrez le savoir aux dili-
» gences... il devait prendre la voiture de
» Laffite et Gaillard... — Infiniment obligé,
» madame. Messieurs, enchanté d'avoir eu
» le plaisir de faire votre connaissance. —
» Nous pareillement, monsieur. »

Quatre mains se présentent pour presser celle du docteur, qui les serre toutes cor-

dialement; puis, après avoir payé la dépense, sort du café, poursuivi par les révérences du garçon et par les œillades de la Dugazon et de la soubrette.

« A Moulins, se dit Jenneval, en s'acheminant vers le bureau des voitures. C'est pour » cette ville que Jules est engagé. Mais il » n'est pas encore parti; je l'attendrai, je » lui parlerai, je tâcherai de le guérir de sa » manie dramatique; je verrai l'agent, je » paierai le dédit de l'engagement et je ra- » mènerai ce jeune homme à sa mère. Il ne » me restera plus alors qu'à m'occuper de » mademoiselle Agathe Grillon, que j'aurai » peut-être plus de peine à rattrapper ou à » empêcher de s'enfuir. »

Le docteur est arrivé dans la cour des voitures publiques; il est nuit, mais les lanternes, placées de distance en distance, permettent encore de distinguer les voyageurs.

En cherchant les voitures de Moulins, Jenneval se trouve enveloppé par plusieurs voyageurs des deux sexes, qui viennent de

descendre et cherchent à se reconnaître, à s'orienter.

Un monsieur qui a un spencer par-dessus son habit, puis une redingote par-dessus son spencer, puis un manteau par-dessus sa redingote, et sur la tête un foulard, un bonnet de coton, et une casquette, se jette à travers les malles, les valises et les paquets en criant :

« Eh bien... personne ne m'attendait...
» personne n'est là pour me recevoir à ma
» descente de la voiture... Comme c'est ai-
» mable !... ayez donc une femme, une
» bonne et une sœur !... Pour un rien je re-
» partirais pour Lyon... Et moi qui ai la
» bonté de leur rapporter un énorme sau-
» cisson dont mon épouse est folle... et des
» marrons pour ma sœur.

» — Le rue de Révolé? » dit un grand voyageur qu'à son accent on reconnaît pour un Anglais.

« L'hôtel le meilleur et le moins cher? » dit un jeune homme en s'adressant à un commissionnaire.

« Je voulais loger moi, dans le hôtel de
» le rue Révolé, où vont tous les Anglais
» fashionables.

» — Un fiacre, s'il vous plaît; procurez-
» nous un fiacre, » disent deux dames cachées par de grands chapeaux à voiles verts.

« — Je veux aller tout de suite au Palais-
» Royal, » dit un petit monsieur en trébuchant par-dessus les paquets, et en regardant tout autour de lui, comme s'il eût espéré trouver le Palais-Royal dans la cour des diligences.

Le docteur parvint à se faire jour à travers tout ce monde; il s'informe, il demande la voiture de Moulins. On lui apprend qu'elle est partie depuis une heure; il se fait donner les noms des voyageurs qui s'y trouvaient, il voit sur la liste Jules Galet dit Florival.

« Je suis arrivé trop tard, se dit Jenne-
» val, il est parti... je ne puis courir après
» lui jusqu'à Moulins... D'ailleurs là, il ne
» m'écouterait plus, il ne voudrait pas rom-
» pre son engagement... Qu'il joue donc...

» qu'il soit acteur... Mais s'il n'a pas de ta-
» lent, qu'on le siffle assez pour qu'il re-
» vienne vite près de sa mère... »

Et le docteur allait quitter la cour des diligences, lorsqu'il se trouve nez à nez avec un petit monsieur qu'à sa tournure sautillante il a bientôt reconnu pour son ami Vadevant.

« Eh! c'est vous, docteur. — Oui, moi-
» même. — Mais que faites-vous donc dans
» cette cour?... il me semble que vous riez.
» — Oui, vraiment. Oh ! c'est très-drôle... Je
» suis enchanté que le hasard m'ait fait voir...
» Oh! c'est délicieux, hi! hi. — Pouvez-vous
» me mettre de moitié dans votre joie? —
» C'est très-facile... et je gage que vous ri-
» riez comme moi si vous connaissiez les
» personnages. Vous saurez d'abord que
» j'étais venu ici pour mettre en diligence
» mes cousines Devaux. Vous savez... vos
» clientes? — Comment! elles quittent Paris?
» — Momentanément... mais on a écrit à la
» maman Devaux qu'il y avait à Coulom-
» miers deux jeunes gens à marier qui pour-

» raient parfaitement convenir à ses filles.
» Aussitôt ma cousine a dit : « Allons faire
» un tour à Coulommiers... nous y avons
» des parents; mes filles y déploieront leurs
» talents, leurs grâces... et il est probable
» qu'elles en reviendront avec le titre de
» dame. — Je croyais qu'elles devaient se
» marier à Paris... — Ah! oui... il y avait
» des pourparlers, des propositions de la
» part d'un certain M. Delaberge... un jeune
» roué à la mode; mais j'ai rompu tout cela,
» moi !... J'ai été aux informations... j'ai su
» que ce Delaberge était un très-mauvais
» sujet !... Il aurait rendu mes jeunes cou-
» sines malheureuses. Je suis allé chez lui
» et je lui ai dit : « Monsieur, je vous dé-
» fends de songer encore à mes jeunes cou-
» sines. »

» — Est-ce qu'il devait les épouser toutes
» les deux?

» — Non, mais il flottait indécis... Oh!
» quel abominable jeune homme que ce
» Delaberge... un petit impertinent... qui a
» voulu essayer de prendre un ton avec moi!

» mais je lui ai bien vite dit son fait !... Je
» ne crois pas qu'il ait envie de me revoir.
» Malgré cela, c'est un peu pour distraire
» mes jeunes cousines que leur mère les em-
» mène à Coulommiers. Mais j'arrive à ce
» qui me faisait rire. Après avoir mis mes
» cousines Devaux dans la voiture, je flânais
» un peu dans cette cour... J'observais...
» Vous savez, je suis assez observateur... Je
» vois une voiture qui va partir... je ne sais
» plus pour où! C'est égal; je m'approche
» pour examiner les voyageurs; j'aperçois
» dans un coin, sur un banc, une femme
» assise près d'un monsieur... ils étaient tout
» près l'un de l'autre, la jeune femme avait
» l'air de se cacher... de détourner la tête
» quand il passait du monde, tout cela pi-
» quait ma curiosité. Je me cache derrière
» une voiture, j'examine plus attentivement
» mon jeune couple... Jugez de ma surpri-
» se !... je reconnais mademoiselle Agathe
» Grillon... Ah ! mais vous ne la connaissez
» pas, vous... — Pardonnez-moi !... pardon-
» nez-moi, je la connais beaucoup au con-

» traire. — Alors vous allez rire avec moi...
» — Et le jeune homme? — Le jeune homme?... Ma foi, je ne sais pas son nom...
» mais je me suis fort bien rappelé l'avoir
» vu chez madame Grillon, le jour où ma
» cousine Devaux m'y présenta. C'est un
» beau fils... un petit-maître. — Eh bien! où
» sont-ils? — Où ils sont?... Ah! bien loin
» maintenant; ils sont montés tous deux
» dans une voiture où il y avait encore deux
» places, et fouette cocher!... Cela m'avait
» tout l'air d'un enlèvement. — Et vous les
» avez laissés partir? — Pourquoi pas? je
» ne suis ni leur mère, ni leur tante, je
» n'avais pas mission pour m'opposer au départ de ce jeune couple... Mais je riais!...
» oh! je riais beaucoup; je suis seulement
» fâché qu'ils ne se soient point trouvés dans
» la même voiture que mes cousines Devaux: c'eût été plus drôle. — Enfin dans
» quelle voiture sont-ils partis? — Dans
» quelle voiture?... Ah! j'en ai tant vu arriver et partir ce soir, que je ne sais plus
» laquelle ils ont prise. »

Jenneval va au bureau, il s'informe de M. Adalgis, de mademoiselle Agathe, mais aucun employé n'a écrit ces noms, que sans doute les fugitifs n'auront point pris en partant.

« Ma foi, se dit le docteur, que mademoi-
» selle Agathe voyage un peu avec M. Adal-
» gis. Je crois qu'il est trop tard pour les
» arrêter... Ils reviendront quand ils n'au-
» ront plus d'argent. J'ai fait ce que j'ai pu,
» et mes efforts ont été inutiles!... Retour-
» nons près de Guerreville, et puisse-je être
» plus heureux avec lui ! »

Jenneval quitte alors la cour des diligences, y laissant Vadevant qui vient de se cacher sous une voiture pour observer un nouveau couple.

CHAPITRE III.

La cérémonie.

JENNEVAL va faire part à M. Guerreville de ce qu'il a fait, et du résultat de ses démarches pour retrouver Jules et Agathe; il termine son récit en lui disant :

« Faut-il partir pour Moulins, et ramener le fils de madame Galet?... Faut-il » envoyer des émissaires, des courriers sur » toutes les routes pour tâcher de rattraper » mademoiselle Agathe et son amant? qu'en » pensez-vous, mon ami? »

M. Guerreville pousse un profond soupir et balbutie : « Je ne sais... je ne vois pas

» comment on pourrait... Ils veulent quit-
» ter leurs parents : ce Jules ne rêve que
» théâtre !... Cette jeune Agathe, c'est de
» son plein gré, c'est sans verser une larme
» qu'elle quitte sa mère... Ah ! ce n'est pas
» après ceux-là qu'il faut courir...

» — Et vous, dit le docteur en s'asseyant
» près de son ami... vous n'avez rien appris
» encore ?... vous n'avez point rencontré ce
» Daubray ?

» — Rien !... toujours rien !... je ne sais
» quel démon protège cet homme et le dé-
» robe à ma vengeance... Je vais, je cours,
» je m'informe ; dans la même journée je
» parcours toutes les promenades, et quel-
» quefois une partie des environs de Paris..
» et c'est inutilement !... Ce Daubray est
» invisible ! introuvable pour moi.

» — C'est bien inconcevable ! »

M. Guerreville et son ami étaient plongés dans leurs réflexions. Assis tous deux devant la cheminée, ils ne se parlaient plus ; mais la même pensée les occupait.

Il était alors plus de neuf heures du soir,

et le docteur allait quitter son ami, qui, fatigué par ses courses de la journée, paraissait avoir besoin de repos, lorsqu'on entend sonner.

« Qui peut me venir voir si tard? dit » M. Guerreville, moi... qui n'attends... » qui ne reçois à-peu-près que vous, mon » ami?

» — Peut-être cette dame Armand, dit » Jenneval, qui a appris quelques chose de » nouveau...

» — Ah! s'il était possible! »

Et M. Guerreville attend avec anxiété que la porte s'ouvre. Georges paraît enfin.

« Monsieur... c'est un homme... un » Auvergnat... qui dit que monsieur le con- » naît... et qui demande à vous parler...

» — Un Auvergnat... ah! Jérôme, sans » doute. — Oui, Jérôme; c'est bien le nom » qu'il m'a dit. — Faites-le entrer.

» Pauvre Jérôme! dit M. Guerreville, » je l'avais entièrement oublié, ainsi que sa » fille... ah! je suis bien aise de le revoir! »

Le porteur d'eau paraît à la porte du

salon, et semble ne pas oser avancer; il tient son chapeau à la main, et salue presque jusqu'à terre, en murmurant :

« Pardon, excuse, monsieur, si je me » permets... je vous demande ben pardon » de la liberté que j'ai prise de venir chez » vous...

» — Approchez, approchez, mon cher » Jérôme, votre visite me fait plaisir... Je » vous remercie de ne m'avoir pas oublié... » Allons, venez, entrez donc... Asseyez-vous » près de nous; monsieur est mon ami, » c'est un second moi-même... sa présence » ne doit vous gêner en rien. »

Jérôme saluait tour à tour M. Guerreville et le docteur, et, parvenu au milieu de la chambre, ne voulait pas à toute force s'asseoir. Ce n'est que sur une invitation expresse de M. Guerreville qu'il se décide enfin à se poser sur l'angle d'une chaise.

« Qui vous amène près de moi, Jérôme? » demande M. Guerreville en rapprochant sa chaise de l'Auvergnat qui s'obstine à rester placé au milieu du salon. « Si ce n'est que

» pour me voir, je vous en sais gré, et vous
» remercie, mon ami; si c'est pour me de-
» mander quelque chose, parlez; je serai
» content de pouvoir vous être utile.

» — Oh! mon Dieu, monsieur, vous avez
» bien de la bonté! répond Jérôme en
» tournant son chapeau sur ses genoux.
» Vraiment... c'est que je vous ai toujours
» vu si bon pour moi, que je suis venu
» aujourd'hui vous trouver... Il y a déjà
» quelques jours que j'avons envie de vous
» consulter... Ma foi, ce soir, quand mon
» ouvrage a été fini, je n'y ai pas tenu...
» Vous m'aviez donné votre adresse, et je
» ne l'avais pas oubliée.

» — Eh bien! mon ami, contez-moi ce
» qui vous amène...

» — C'est au sujet de ma petite... de ma
» Zinzinette... Monsieur se rappelle ma pe-
» tite Zizine?...

» — Oui... votre fille?... Un enfant qui
» vous aurait sur-le-champ intéressé, doc-
» teur; une petite figure si douce, et déjà si
» raisonnable... Je me rappelle, Jérôme,

» qu'elle avait trouvé des riches protectrices...
» je devais même prendre des informa-
» tions.... Ah ! je suis bien distrait! j'oublie
» tout ce que j'ai promis...

» — Oh ! pardi, monsieur, vous avez ben
» d'autres affaires à penser ; mais, moi, qui
» ne suis occupé que du bonheur de ma
» Zinzinette, je vas vous dire ce qui me tra-
» casse. Il y a queuques semaines... c'était le
» soir, je passions dans la rue tranquille-
» ment, je m'entends appeler... la voix par-
» tait d'un cabriolet, et je l'avais ben recon-
» nue, c'était celle de ma Zizine. Je cours,
» j'atteins le cheval, je l'arrête. Ma petite
» était dans la voiture, avec un beau domes-
» tique tout galonné. On avait dit chez ses
» protectrices que j'étais malade, et l'enfant
» avait absolument voulu aller me voir. Je
» la rassurai et la ramenai moi-même chez
» madame Dolbert. Cependant il me sem-
» blait drôle qu'on eût laissé ma petite aller
» ainsi seule... avec ce... galonné !... Je me
» dis... autrefois mademoiselle Stéphanie ne
» la quittait pas un instant, d'où vient qu'elle

» ne l'a pas accompagnée le soir, quand Zi-
» zine croyait que j'étais bien malade... Tout
» cela me trottait dans la tête. Je me disais :
» Peut-être ces belles dames se lassent-elles
» déjà d'avoir chez elles ma pauvre petite...
» Alors, il y a quelques jours, j'ai été chez
» madame Dolbert, et j'ai demandé ma Zin-
» zinette. L'enfant est accourue... Oh ! elle
» m'embrasse toujours d'aussi bon cœur,
» quoiqu'elle ait de jolies robes ; mais il
» m'a semblé qu'elle n'avait plus l'air con-
» tent, heureux comme de coutume. Elle
» m'a pourtant assuré que ses protectrices
» l'aimaient toujours ; mais en jasant elle
» m'a appris que mademoiselle Stéphanie,
» la petite-fille de madame Dolbert, va se
» marier... et comme elle me contait ça, le
» prétendu de mademoiselle a passé de-
» vant nous. Oh ! c'est un beau monsieur !...
» d'une belle tournure, mais qui n'a pas l'air
» aimable du tout... et puis en passant près
» de nous il a jeté sur ma Zizine un regard !...
» on aurait dit qu'il était en colère. L'enfant
» lui a dit : Bonjour, monsieur... il ne lui

» a pas tant seulement répondu un mot!...
» Tout cela m'a fait réfléchir... je crains pour
» l'avenir, je crains que ma petite ne soit
» pas heureuse près de ce monsieur qui va
» épouser mademoiselle Stéphanie..... Et
» dame... alors ne vaudrait-il pas mieux que
» l'enfant revînt avec moi? Voilà ce qui me
» tourmente depuis quelques jours, et, ma
» foi, ce soir je me suis décidé à venir vous
» demander votre avis, monsieur...

» — Bon Jérôme, vous ne songez qu'à vo-
» tre fille.... elle est votre pensée de tous les
» moments... Ah! je conçois cela!...

» — Et savez-vous le nom de ce monsieur
» qui va épouser mademoiselle Dolbert? »
dit Jenneval en s'adressant au porteur d'eau.

« — Oui, monsieur; ma petite me l'a dit:
» c'est... eh! ben,... est-ce que je l'ai oublié...
» ah! c'est M. Émile de la... Delaberge.....
» c'est ben ça.

» — Delaberge! murmure le docteur, ce
» nom ne m'est pas inconnu... Qui donc
» m'en parlait dernièrement.... Ah! c'est
» Vadevant, au sujet de ses cousines.... Mais

» s'il m'a dit vrai, ce Delaberge est un fort » mauvais sujet...

» — Voyez-vous ça!... ma fine, il n'a pas » l'air bon, toujours; j'ai pensé que si mon» sieur Guerreville voulait avoir la bonté de » voir ces dames... il pourrait s'informer... » C'est que moi, voyez-vous, je ne saurais » comment m'y prendre pour leur dire : Si » mon enfant vous ennuie, rendez-le moi.

» — Je vous comprends, Jérôme; eh! bien, » je me charge de cette commission. J'irai » chez madame Dolbert.... Je m'y présen» terai comme venant en votre nom; je sau» rai si votre fille n'y est plus aussi aimée » qu'elle mérite de l'être; et, dans ce cas, je » vous ramènerai votre enfant, et nous ferons » en sorte d'assurer son avenir.

» — Ah! monsieur! que de remercîments... » Oh! j'étais ben sûr que je vous trouve» rais..... Quand il s'agit de rendre service!... » vous êtes là!

» — Combien y a-t-il de temps que vous » avez été chez ces dames?... — Mais il y a » ben déjà... dix jours. — La jeune protec-

» trice de votre enfant est déjà mariée peut-
» être, mais ce serait une raison de plus
» pour que je vous ramenasse votre Zizine,
» si les nouveaux époux ne la traitaient qu'a-
» vec froideur. — Et quand monsieur aura-
» t-il la bonté d'aller chez madame Dol-
» bert?... — Demain, Jérôme, demain dans
» la journée, je vous promets de faire votre
» commission. — Ah! monsieur, que de bon-
» tés!... Alors, si vous permettez, je revien-
» drai demain soir ici pour savoir ce qu'on
» vous aura dit. — Oui, revenez demain,
» Jérôme, et je pourrai vous donner des
» nouvelles de votre fille. »

Le porteur d'eau se lève, salue à plusieurs reprises M. Guerreville et le docteur, puis s'éloigne en se confondant en remercîments.

« Voilà un bon père, dit M. Guerreville
» quand l'Auvergnat est parti : dans l'espoir
» que sa fille serait plus heureuse, il s'est
» privé de sa présence, de ses embrasse-
» ments... il ne s'est pas dit : En vivant dans
» l'opulence, en prenant d'autres manières,
» elle m'oubliera peut-être; il n'a eu qu'un

» désir : voir son enfant heureux... Oh! dé-
» main j'irai chez ces personnes qui ont re-
» cueilli la petite... et il me sera facile de
» voir si ce n'est plus que par commisséra-
» tion qu'elles gardent encore chez elles l'en-
» fant de Jérôme. Dans ce cas, vous concevez
» que je ne la leur laisserai pas.

» — Oui.. oui, vous ferez fort bien, dit Jen-
» neval. Moi je pense à ce Delaberge, dont
» Vadevant m'a dit tant de mal... Mais Va-
» devant est très-menteur... et je ne m'en
» rapporte pas à lui.

» — Si mademoiselle Dolbert se marie, si
» celui qu'elle épouse n'aime pas les enfants...
» oui, je crois que Jérôme a raison, il ne faut
» pas laisser sa petite Zizine chez madame De-
» laberge... n'est-ce pas ainsi que se nomme
» le prétendu? — Oui, mon ami. — Enfin, je
» m'informerai. Je ferai en sorte de savoir
» si ce que l'on vous a dit de cet homme est
» exact... Demain je tâcherai d'oublier Dau-
» bray et ma fille pour m'occuper de l'en-
» fant de Jérôme... pauvre Jérôme!... Ah!
» il ne sait pas quelle preuve d'amitié je lui

» donne ! Mais sa petite Zizine était si gen-
» tille !.... Je ne puis vous dire combien elle
» m'a intéressé aussitôt que je l'ai vue... —
» Vous avez l'adresse de madame Dolbert?

» — Oui, Jérôme me l'a donnée.

» — Demain, dans l'après-dînée, je vien-
» drai vous voir. Je suis curieux de savoir
» le résultat de votre visite chez ces dames.
» A demain, mon ami. — A demain, doc-
» teur. »

M. Guerreville est resté seul. Bientôt le souvenir de sa fille, de son ravisseur, vient de nouveau s'emparer de son esprit : il se met au lit, et essaie d'y goûter un peu de repos; mais l'image de Daubray le poursuit encore dans ses songes, toute la nuit il se croit auprès du séducteur de sa Pauline, et lui demande ce qu'il a fait de son enfant.

Le lendemain, en s'éveillant, M. Guerreville se sent accablé, malade; il s'étend dans son fauteuil et repose sa tête dans une de ses mains. Les songes de la nuit le poursuivent encore; il croit voir Daubray et sa fille; sa Pauline est malheureuse, elle

pleure, elle semble implorer la pitié de son père.

Le souvenir de Jérôme s'est effacé, M. Guerreville a oublié le porteur d'eau et ce qu'il lui a promis.

Midi sonne; M. Guerreville vient seulement de quitter son fauteuil. Il se lève et s'approche de sa fenêtre, il veut voir si l'air extérieur lui fera du bien. Le premier objet qui frappe ses regards en les portant dans la rue, est un Auvergnat portant deux sceaux et criant à l'eau d'une voix perçante.

La vue de cet homme rappelle sur-le-champ à M. Guerreville Jérôme et tout ce qu'il lui a promis. Il se frappe le front en s'écriant : « Mon Dieu !... j'avais tout oublié!...
» midi!... il est temps encore.... Georges!...
» Georges, donnez-moi tout ce qu'il me faut
» pour m'habiller... »

En retrouvant sa mémoire, en se rappelant ce qu'il doit faire, il semble que M. Guerreville ait retrouvé toute son énergie; il ne sent plus sa faiblesse, son accablement; et un moment il a terminé sa

toilette. De tels changements sont fréquents chez les gens nerveux, que les peines de l'âme abattent, et que la plus légère espérance suffit pour ranimer.

M. Guerreville est bientôt arrivé à la demeure qu'on lui a indiquée. Plusieurs remises sont arrêtées devant la porte, il y fait peu d'attention, et demande au concierge :

« Madame Dolbert? — C'est ici, monsieur.
» — Est-elle chez elle? — Oh! certainement,
» monsieur. — Et puis-je monter? — Il n'y a
» pas de doute que monsieur peut monter
» comme tout le monde. C'est au second.

» — Comme tout le monde! se dit M. Guer-
» reville, en montant l'escalier; qu'est-ce que
» ce concierge voulait dire par-là?... N'im-
» porte... voyons toujours. »

Arrivé au second, M. Guerreville entre dans une vaste antichambre, dont la porte est ouverte; un domestique s'y tient.

« Madame Dolbert? » dit M. Guerreville.

Le valet lui ouvre la porte du salon, en lui disant :

« Donnez-vous la peine d'entrer, mon-
» sieur. »

M. Guerreville pénètre dans un fort beau salon ; il est tout surpris d'y voir une trentaine de personnes rassemblées. Les dames sont parées ; les hommes, quoique la plupart soient en bottes, ont aussi un certain air de fête ; différents groupes sont formés, on cause, on se promène dans le salon ; à l'entrée de M. Guerreville, on se contente de le saluer, puis chacun reprend sa conversation.

« Qu'est-ce que tout cela veut dire !...
» pense M. Guerreville, en promenant ses
» regards autour de lui ; il se passe ici quel-
» que chose... Serait-ce le mariage ?.. on
» m'a laissé entrer, parce que probable-
» ment on m'a cru au nombre des invités...
» Je crois que j'ai fort mal pris mon temps
» pour venir parler de la petite Zizine, et
» que je ferai tout aussi bien de m'en aller. »

M. Guerreville se rapprochait déjà de la porte, lorsqu'il aperçoit dans un coin du salon une petite fille habillée avec une élé-



gante simplicité, mais à laquelle personne ne semble faire attention. A son petit air modeste et sérieux, à la pâleur de son visage, dont l'expression est encore plus mélancolique que de coutume, M. Guerreville a sur-le-champ reconnu la fille de Jérôme, et, se dirigeant aussitôt vers elle, il va lui prendre la main, en lui disant :

« Vous êtes la petite Zizine, n'est-ce pas? »

L'enfant le regarde : bientôt une vive rougeur vient colorer son visage, ses yeux s'animent et deviennent humides, tandis qu'elle balbutie :

« Ah! monsieur!... vous êtes le bon mon-
» sieur qui m'a donné de l'argent pour mon
» papa quand il était malade!...
» — Vous me reconnaissez, chère enfant!
» — Oh! oui, monsieur, je vous reconnais
» bien! je sais même votre nom à présent,
» car mon père m'a conté qu'il vous avait
» rencontré et que vous lui aviez permis
» d'aller vous voir. — C'est pour vous que
» je suis venu ici, ma petite. — Pour moi!...
» — Oui, j'ai vu hier votre père, et il m'a-

» vait chargé de parler à madame Dolbert...
» mais je crois que j'ai mal choisi le mo-
» ment... Que se passe-t-il donc ici, mon
» enfant?...

» — Monsieur, c'est ma bonne amie Sté-
» phanie qui va se marier... on va se rendre
» à la mairie... c'est pour cela qu'il y a tant
» de monde... Stéphanie est encore auprès
» de sa mère... on termine sa toilette en ce
» moment. — Je vais m'éloigner avant que
» ces dames ne viennent; car, en vérité, je
» ne saurais que leur dire... — Oh! restez
» donc un peu pour voir ma bonne Stépha-
» nie... Elle est si jolie en mariée!... — Je
» n'en doute pas, mon enfant, mais je dois
» m'en aller, car ma présence chez ces da-
» mes, qui ne m'ont jamais vu, semblerait
» trop singulière... Je reviendrai dans quel-
» ques jours... Adieu. »

M. Guerreville serre la main de la petite fille, qui essaie de le retenir encore; il va se glisser vers la porte, lorsqu'un grand mouvement se fait dans le salon.

« Ah! voilà le marié! voilà le marié! »

répète-t-on de toute part; et au même instant, Émile Delaberge entre dans le salon.

M. Guerreville, dont les regards étaient tournés vers la porte, est un des premiers à l'apercevoir. Alors une prompte révolution s'opère dans tous ses traits; alors ses yeux deviennent fixes, ses jambes ne peuvent plus avancer, ses poings se ferment avec contraction, et il articule d'une voix étouffée : « C'est » lui!... c'est Daubray. »

Cependant Émile n'a pu voir M. Guerreville, qui est caché par beaucoup de personnes, et il s'avance dans le salon en saluant d'un air aimable, en souriant aux dames, en serrant la main aux hommes, en répondant aux félicitations qu'on lui adresse.

Presqu'au même instant, Stéphanie et sa grand'mère arrivent par une porte du fond; Émile s'empresse d'aller au-devant de ces dames.

Stéphanie, dont la toilette est du meilleur goût, semble être encore plus jolie; une extrême pâleur, répandue sur ses traits,

donne à sa physionomie une expression, un charme indéfinissable; elle sourit en levant les yeux sur Émile, qui prend une de ses mains et la porte à ses lèvres.

« Nous sommes en retard, dit ma» dame Dolbert, mais je voulais que ma » Stéphanie fût jolie; et un jour de ma» riage il est bien permis d'avoir un peu de » coquetterie. Si vous m'en croyez, mes» sieurs et mesdames, nous partirons tout » de suite. »

Chacun approuve cette proposition; un mouvement général s'opère dans le salon. Émile a présenté sa main à Stéphanie; il se dispose à l'emmener, et tout le monde à les suivre. Mais un homme s'est placé devant la porte du salon : au lieu de se ranger et de faire comme les autres place aux mariés, cet homme reste immobile et leur barre le passage; puis, mettant son bras devant Émile, sur lequel il fixe ses regards foudroyants, il s'écrie d'une voix tonnante :

« Où donc allez-vous, monsieur ? »

Cette interpellation et le ton dont elle

est faite, produisent une vive sensation sur toute l'assemblée; tout le monde s'arrête, on regarde alternativement M. Guerreville et le marié; ce dernier, qui d'abord n'a paru que surpris, est devenu pâle et tremblant en considérant plus attentivement les traits de la personne qui lui barre le passage.

Stéphanie émue, inquiète, regarde celui qui va être son époux, et semble s'étonner de ce qu'il n'ait point encore repoussé cet homme qui a l'air de vouloir s'opposer à leur sortie. Emile a bientôt rappelé ses esprits, et, essayant de sourire, il s'écrie :

« Voilà une plaisanterie que je ne com-
» prends guère : allons, monsieur, ne nous
» arrêtez pas davantage.

» — Misérable! s'écrie M. Guerreville
» en saisissant Emile par le bras; tu feins de
» méconnaître la voix d'un père qui vient
» te redemander son enfant.... Madame, cet
» homme ne saurait être l'époux de votre
» fille.... Vous voulez sans doute assurer
» le bonheur de votre Stéphanie... celui

» auquel vous alliez la marier est un monstre,
» un lâche suborneur... Sous le nom de
» Daubray, il s'est introduit chez moi, il m'a
» enlevé ma fille... mon unique enfant... en
» lui faisant croire que je lui refusais sa
» main... Qu'as-tu fait de ma fille, infâme?
» Réponds... réponds. »

Ces paroles causent une soudaine révolution dans l'assemblée. Stéphanie a senti un frisson glacial parcourir tout son être, puis ses yeux se ferment et elle tombe sans connaissance dans les bras de quelques dames qui l'entouraient. On la porte sur un divan. Zizine, madame Dolbert courent à elle; chacun veut lui donner des soins : mais en même temps on regarde l'étranger, dont les traits et toute la personne inspirent le respect, et on attend avec anxiété ce que le marié va lui répondre.

Après avoir en vain cherché à dégager son bras, Émile s'écrie, en se tournant vers la société :

« En vérité, je suis désolé de ce qui ar-
» rive... mais je n'y puis que faire... Ce

» monsieur est fou assurément, car voilà
» la première fois que je le vois, et je ne
» sais ce qu'il veut dire avec sa fille.

» — Misérable!... il ne te manquait plus
» que de joindre l'insulte à l'outrage! » s'écrie M. Guerreville que le sang-froid d'Émile exaspère davantage. « Ah! tu ne veux pas
» me reconnaître... eh! bien, peut-être trou-
» verai-je le moyen de t'y forcer... »

Au même instant, la main de M. Guerreville va frapper sur la joue d'Émile.

Un cri général s'élève dans le salon; quelques jeunes gens veulent se jetter sur M. Guerreville et le mettre dehors; mais son regard imposant les arrête, tandis qu'Émile pâle, immobile, après le soufflet qu'il vient de recevoir, se contente de rouler sur M. Guerreville des yeux qui ont de l'expression du tigre, tout en murmurant: « Ah!
» vous voulez donc que je vous tue...

« — Oui, après m'avoir ravi mon enfant,
» ôte-moi la vie... ou donne-moi la tienne...
» Tout ton sang ne sera pas de trop pour la-
» ver ton crime... — Eh! bien... monsieur...

» demain matin... — Non, non, aujour-
» d'hui, dans une heure... à la porte de
» Saint-Mandé... — Aujourd'hui soit... —
» Je vais chercher mon témoin, et je t'at-
» tends... mais n'essaie pas de m'échapper;
» je sais ton nom maintenant, je sais que tu
» te nommes Delaberge, et je saurais te re-
» trouver... — Dans une heure... je serai
» au rendez-vous. »

M. Guerreville n'en a pas entendu davantage; il s'éloigne sans que personne cherche à le retenir; il quitte cette maison où il vient de porter le trouble et l'épouvante; il revient à la hâte chez lui, brûlant du désir de se venger, mais encore bouleversé par tout ce qu'il a éprouvé en retrouvant le séducteur de sa fille.

Jenneval était chez son ami, où il attendait son retour. En apercevant M. Guerreville, il devine qu'un grand événement vient de lui arriver; il court à lui.

« Qu'y a-t-il... que s'est-il passé?... —
» Ah! mon ami... je l'ai retrouvé! je l'ai
» revu enfin... ce monstre... ce Daubray...

» c'était Émile Delaberge..... celui qui allait
» épouser mademoiselle Dolbert. — Se pour-
» rait-il... — C'était aujourd'hui même le
» mariage... il allait conduire la jeune fille
» à l'autel... A l'aspect de cet homme....
» ah! je n'ai pas été maître de moi... je l'ai
» arrêté... je lui ai demandé ce qu'il avait
» fait de ma fille... Le lâche... il a feint de
» ne pas me connaître... Alors dans ma fu-
» reur... — Vous l'avez frappé... — Oui...
» Ah! c'est le premier instant de bonheur
» que j'aie éprouvé depuis bien long-temps...
» — Mais, mon ami, était-ce donc là le
» moyen de lui faire dire ce qu'il a fait de
» votre fille... — Ah!.. j'ai eu tort peut-
» être... mais pouvais-je être maître de
» moi... maîtriser ma fureur devant cet in-
» fâme qui prétendait que j'étais en dé-
» mence... Le lâche... Oh! mais nous allons
» nous battre... sur-le-champ... à Saint-
» Mandé... Docteur, vous serez mon té-
» moin... — Oui... oui, sans doute... Mais
» ce combat... Si vous tuez cet homme,
» qui vous dira ce qu'est devenue votre

» Pauline !... — Croyez-vous donc qu'au » moment de mourir, un sentiment de re- » mords ne parlera pas à son âme... Enfin, » docteur, le combat est inévitable... Peut- » être aurais-je dû m'y prendre autrement.... » user d'adresse pour le forcer à parler; » mais quand je l'ai vu entrer dans ce sa- » lon... quand j'ai vu sa main s'emparer de » celle de cette femme qu'il allait conduire » à l'autel... alors... voyez-vous... je ne » sais ce qui s'est passé en moi... Cet Émile » est un misérable... et devant tout l'uni- » vers j'aurais voulu lui reprocher son » crime... Mon ami, à ma place, je suis » certain que vous vous seriez conduit » comme moi... — C'est possible. Mainte- » nant ne songeons qu'à votre combat... » Quelles armes prenez-vous... — Des épées » et des pistolets, il choisira... Georges, » Georges, fais avancer une voiture, nous » n'avons pas de temps à perdre. — Et il » montera derrière, sa présence peut nous » être nécessaire. »

Jenneval fait tous ses préparatifs pour le

combat. M. Guerreville n'est pas en état de s'occuper de rien, il ne peut que marcher à grands pas dans la chambre en regardant tour à tour sa montre et la pendule, et en répétant : « Dépêchons, dépêchons!... le » temps presse. »

Enfin, les préparatifs sont terminés. M. Guerreville descend précipitamment son escalier. Une voiture attend dans la rue; il s'y place avec le docteur qui tient les armes... Georges monte derrière, et le cocher part pour Saint-Mandé.

Jenneval semblait soucieux et gardait le silence près de son ami. Celui-ci lui prend la main en lui disant :

« Mon ami, est-ce que vous ne partagez » pas mon bonheur? J'ai retrouvé l'infâme » qui m'a enlevé ma fille... Je vais me battre » avec lui, le punir... me venger!... Ah! » ne comprenez-vous pas ma joie?...

» — Je comprends parfaitement que vous » soyez satisfait de vous battre avec celui » qui vous a outragé... mais je crains que » cela n'amène pas le résultat que vous

» espérez... Si vous tuez cet homme, vous » ne saurez pas ce qu'il a fait de votre fille... » si c'est lui qui triomphe...

» — Alors, mon ami, j'irai rejoindre ma » Pauline, car ma fille n'existe plus; je n'en » saurais douter... sans quoi il y a long-temps » qu'elle serait revenue cacher sa honte dans » le sein de son père. D'ailleurs, s'il y a » une justice céleste, pensez-vous donc » que dans ce duel c'est moi qui doive suc- » comber ?...

» — Oui, mais la justice céleste ressem- » ble quelquefois à la justice des hommes; » on ne comprend pas toujours ses arrêts. »

M. Guerreville se contente de serrer la main de son ami, et l'on continue d'avancer.

La voiture arrive à la porte de Saint-Mandé; on fait arrêter. Les deux amis descendent et entrent dans le bois. Georges a ordre de ne les suivre que de loin.

Les regards de M. Guerreville plongent de tous côtés sous les arbres et y cherchent son adversaire. Émile Delaberge n'était pas encore arrivé.

« Le lâche... il se fait attendre!... il veut » m'insulter jusqu'à la fin! » dit M. Guerreville en marchant avec impatience sous les arbres.

« — Du calme, mon ami, tâchez de vous » modérer... on se bat moins bien lorsqu'on » est ainsi agité...

» — Ah! Jenneval, il y a si long-temps » que j'aspire après ce moment!... Les » instants me semblent des siècles! »

Enfin, au bout de cinq minutes, Émile Delaberge arrive avec deux jeunes gens qui faisaient partie des personnes réunies le matin chez madame Dolbert.

« Le voilà!... le voilà!... s'écrie M. Guerreville. Ah! je respire... je craignais qu'il » ne vînt pas! »

Les trois jeunes gens s'avancent. Émile a l'air froid, impassible : on se dirige vers un endroit solitaire du bois. Bientôt M. Guerreville s'arrête en disant : « Nous sommes » bien ici.

» — J'ai apporté des pistolets, dit Émile. » Du reste, si vous préférez l'épée, cela m'est » absolument indifférent.

» — Eh bien! oui, l'épée, dit M. Guer-
» reville, on se voit de plus près. »

Jenneval présente aux combattants les deux épées qu'il tenait sous sa redingote; chacun d'eux, après s'être dépouillé de son habit et de son gilet, en prend une sans même examiner l'autre.

« Monsieur, s'écrie M. Guerreville en
» se mettant en garde... je me bats pour
» ma fille que vous avez enlevée... L'un de
» nous peut trouver la mort dans ce com-
» bat... Avant de croiser nos armes, je ne
» vous demande que de me dire ce que vous
» avez fait de mon enfant.

» — Monsieur, répond Delaberge d'un
» air impertinent, je vous ai déjà dit que je
» ne connaissais ni vous, ni votre fille... Je
» n'ai rien compris à la scène que vous êtes
» venu me faire chez madame Dolbert, et
» ces messieurs sont témoins que je ne me
» bats que pour le soufflet que vous m'avez
» donné.

» — Misérable, dit M. Guerreville. Voyons
» donc si tu nieras toujours... »

Au même instant, les fers se croisent, les combattants s'attaquent avec vivacité; mais chez M. Guerreville, il y a plus de fureur, plus d'emportement que de prudence, tandis qu'Émile, très-habile à manier l'épée, ne s'attache d'abord qu'à parer les coups de son adversaire et à le fatiguer.

Le combat durait depuis long-temps avec un égal avantage des deux côtés, lorsque M. Guerreville, en voulant se fendre sur son ennemi, reçoit lui-même un coup d'épée qui lui traverse une partie du corps.

Il pâlit, chancelle, il voudrait encore se battre, mais son épée s'échappe de ses mains.

« Des pistolets! murmure M. Guerreville » en tombant sur le gazon; qu'on nous » donne des pistolets!...

» — Vous ne seriez plus en état de tirer, » monsieur, dit Émile en jetant son épée » à terre. Moi, j'ai lavé mon affront... je » n'ai plus rien à faire ici... je vais vous en» voyer la voiture et le domestique qui » attend là-bas; partons, messieurs, je puis » aller me marier à présent. »

En achevant ces mots, Delaberge prend le bras d'un de ses témoins, et les trois jeunes gens s'éloignent à grands pas.

Jenneval était à genoux près de son ami, il le soutenait et lui donnait les premiers secours. M. Guerreville venait de perdre connaissances en murmurant encore :

« Des pistolets... donnez-nous des pisto-
» lets... »

Georges accourt bientôt; en voyant son maître blessé et couché sur le gazon, le fidèle serviteur pousse un cri de désespoir et demande au docteur si son maître doit en mourir.

« Hélas! dit Jenneval, la blessure me
» semble bien profonde, bien dangereuse...
» je ne puis encore répondre de rien. Pau-
» vre Guerreville!... blessé, vaincu... quand
» il se battait pour sa fille... pour venger
» son honneur... et le misérable qui l'a ou-
» tragé sort vainqueur de ce combat!... Ah!
» j'avais bien raison de le dire... La justice
» céleste ressemble quelquefois à la justice
» des hommes... »

Le docteur et Georges prennent M. Guerreville sur leurs bras et le portent dans la voiture. Jenneval s'y place près de son ami, et le cocher revient aussi doucement que possible à Paris.

Jenneval se place au chevet du lit de M. Guerreville; il ne le quittera pas une minute tant qu'il le croira en danger, et s'il ne peut le sauver, du moins il sera là pour entendre ses dernières paroles et pour lui fermer les yeux.

Le soir, sur les huit heures, quelqu'un se présente chez le blessé : c'est Jérôme qui venait savoir le résultat de la démarche que M. Guerreville devait faire près de madame Dolbert.

Le docteur montre au porteur d'eau M. Guerreville qui est encore sans connaissance sur son lit, et lui dit :

« Voilà la suite de sa visite chez madame » Dolbert... Dans cet Émile Delaberge qui » allait épouser la jeune Stéphanie, mon » ami a reconnu un homme qui l'avait in- » dignement outragé... un misérable qu'il

» cherchait depuis longtemps, il l'a provo-
» qué... ils se sont battus... et celui qui
» avait tort a triomphé... cela arrive sou-
» vent.

» — O mon Dieu! murmure l'Auvergnat.
» Blessé... blessé à mort peut-être... et c'est
» moi qui serai cause de ça... — Vous!... oh!
» ne vous faites pas de reproches, Jérôme;
» mon pauvre ami vous a béni, au con-
» traire, de ce que vous lui faisiez retrouver
» cet homme qu'il cherchait depuis si long-
» temps. — Et cette blessure... oh! monsieur,
» est-ce qu'il serait possible qu'il en mourût.
» — Je crains beaucoup encore... mais si je
» puis le sauver, sa convalescence sera bien
» longue. — Un si brave homme!... et le
» gredin qui lui a fait cette blessure n'a
» rien reçu, lui... oh! morguienne! ça n'est
» pas juste ça... Monsieur Guerreville, mon
» bienfaiteur... un homme si bon, si géné-
» reux!... Adieu, monsieur le docteur, adieu,
» je viendrai tous les jours savoir de ses
» nouvelles. » Et Jérôme s'éloigne en mur-
murant entre ses dents :

« Oh!... c'est égal... c'est moi qui suis
» cause qu'il s'est battu, ce brave homme!...
» et... ça ne se passera pas comme ça. »

CHAPITRE IV.

L'Ange tutélaire.

Le porteur d'eau est rentré chez lui en pensant à ce qu'il pourrait faire pour venger son bienfaiteur ; car M. Guerreville a rendu Jérôme à la santé, au travail, à la vie peut-être, et il y a des gens qui n'oublient pas le bien qu'on leur fait.

L'Auvergnat est révolté de penser que celui qui jadis a outragé M. Guerreville, vient encore de lui donner un coup d'épée qui peut causer sa mort; il passe la nuit sans goûter un moment de sommeil, et s'écrie à chaque instant :

« Il faut que je rétablisse les choses dans
» leur état naturel; le coquin triomphe, et
» l'honnête homme est vaincu... Je sais bien
» que dans le monde on trouve ça tout simple...
» mais moi je n'entends pas la justice comme
» ça!... Ce M. Émile Delaberge est un misé-
» rable, à ce qu'a dit le docteur, qui est l'ami
» fidèle de M. Guerreville. D'abord, puisque
» c'est un misérable, je ne laisserai pas ma
» Zizine auprès de lui... et, s'il épouse made-
» moiselle Dolbert, je reprends ma chère
» petite... Pauvre enfant! c'est son bonheur
» que je veux... c'est dans l'espérance qu'elle
» deviendra plus heureuse que je me suis
» séparé d'elle... mais la laisser avec celui
» qui vient peut-être de tuer mon bienfai-
» teur... oh! ça ne se peut pas... D'ailleurs,
» je lui dirai deux mots, à ce M. Delaberge...
» Je ne suis pas blessé, moi... et j'ai envie
» de régler son compte... je ne sais pas quel
» genre d'outrage il a fait jadis à M. Guerre-
» ville... mais je n'ai pas besoin de le savoir
» pour le venger. »

Dès le point du jour, Jérôme se lève, et

va d'abord s'informer de l'état du blessé. La position du malade était toujours la même ; le docteur avait pratiqué de nombreuses saignées. Mais M. Guerreville était dans un état de faiblesse telle qu'on craignait qu'il n'y succombât. Jérôme s'éloigne après avoir appris cela ; il se dirige vers la demeure de madame Dolbert.

Mais il est encore trop matin pour que l'Auvergnat puisse se présenter chez ces dames ; il se promène sur les boulevards en attendant leur réveil. Jérôme examine toutes les personnes qui entrent dans la maison de madame Dolbert ; il ne connaît pas Émile Delaberge, mais il se figure cependant qu'il ne se tromperait pas s'il passait devant lui.

Enfin neuf heures ont sonné ; Jérôme se décide à se présenter chez madame Dolbert. Il entre dans la maison, et s'approche du concierge en le saluant.

« Est-ce qu'on peut monter chez madame » Dolbert ?

» — Chez madame Dolbert ?... vous monteriez pour rien. Ces dames sont parties » depuis hier...

» — Parties?... Comment?... qu'est-ce que » vous me dites là?... parties?... — Eh! sans » doute, pour leur campagne. — Leur cam- » pagne... Et ma Zinzinette... qu'est-ce qu'on » en a donc fait?...

» — Qu'est-ce que c'est que cela... Zinzi- » nette?

» — Eh, morbleu! ma petite... qui de- » meure chez ces dames... que mademoi- » selle Stéphanie aimait tant... — Ah! oui... » je sais... une petite fille... elle est partie » avec ces dames, puisque je vous dis qu'on » est à la campagne. — Mais je n'y com- » prends rien... hier... mademoiselle Sté- » phanie ne devait-elle pas se marier? — » Ah! sans doute... mais c'est que depuis » hier il est arrivé bien des événements!... » un monsieur qui a cherché une querelle » au marié... une scène terrible... Made- » moiselle Stéphanie s'est trouvée mal... sa » grand'mère pleurait... il y a eu un soufflet » et un duel... oh! il paraît que c'était chaud. » — En sorte que le mariage ne s'est pas » fait?... — Non, il est remis... reculé... en-

» fin, ces dames sont parties pour leur cam-
» pagne... — Et où est-ce cette campagne...
» de quel côté? — Pas bien loin... à Beau-
» mont... au-dessus de Saint-Denis, de Mont-
» morency... par-là. — C'est bon, c'est bon;
» oh! je trouverai. »

Jérôme s'éloigne en se disant : « Bon! le
» mariage est reculé... mais cela ne suffit
» pas... il faut d'ailleurs que je voie ma Zi-
» zine, que je sache si cela lui plaît d'être à
» cette campagne... Je vas retourner savoir
» comment se porte M. Guerreville, et puis
» demain matin j'irai à Beaumont. »

Avant de suivre le porteur d'eau, qui semble avoir déjà un plan de conduite arrêté, retournons chez madame Dolbert, et sachons ce qui s'y est passé depuis l'événement inattendu qui est venu arrêter la cérémonie du mariage de Stéphanie.

Après la sortie de M. Guerreville, tout le monde s'était empressé auprès de madame Dolbert et de la belle fiancée. Stéphanie avait perdu connaissance; la bonne maman versait des larmes en baisant le front de sa

petite-fille; Émile ne cessait de répéter à tout le monde : « Je ne connais pas cet » homme... je ne sais pas ce qu'il veut dire... » c'est un fou... mais je vais laver dans son » sang l'affront qu'il m'a fait. »

Et, après avoir plusieurs fois répété cela, il avait choisi deux témoins parmi les personnes de la société, et était sorti pour se battre.

La confusion, l'inquiétude, et, au milieu de tout cela, la curiosité régnaient dans toute la société; on se formait en groupes; on se parlait tout bas, et ceux qui, devant Émile Delaberge, avaient eu l'air de croire qu'il ne connaissait pas M. Guerreville, se disaient à demi-voix : « C'est pourtant fort » singulier... cet étranger avait l'air fort res» pectable, et il paraissait bien sûr de ce » qu'il avançait. »

Enfin Stéphanie rouvrit les yeux; son premier mouvement fut d'embrasser sa mère, puis elle lui dit tout bas :

« Renvoie tout ce monde... Après ce qui » s'est passé je ne puis pas... je ne veux pas

» me marier aujourd'hui... oh! je t'en prie, » renvoie tout le monde; je voudrais être » seule pour pleurer à mon aise. »

Madame Dolbert s'était empressée de satisfaire aux désirs de sa petite-fille; elle avait fait comprendre qu'après ce qui venait d'arriver, le mariage était nécessairement reculé, car Émile était allé se battre; et, dans le cas même où il serait vainqueur, on ne doit pas songer aux plaisirs et à l'amour quand on vient de verser le sang de son semblable.

La société avait compris les raisons de madame Dolbert, et chacun s'était retiré en se promettant d'aller s'informer chez Émile Delaberge des suites de son duel avec l'étranger.

Restées seules, ces dames se livraient à leurs conjectures. La bonne maman n'osait dire à sa fille toutes les craintes, tous les soupçons, qui s'élevaient dans son esprit; elle commençait à trembler que sa Stéphanie ne fût malheureuse en épousant Émile.

De son côté, Stéphanie ne pouvait se

défendre d'une secrète terreur; elle avait examiné celui qui allait devenir son époux au moment où l'étranger l'avait appelé *Daubray :* alors les traits d'Émile s'étaient contractés, et leur expression avait porté l'effroi dans le cœur de la jeune fille.

Cependant l'amour parlait encore pour Émile, et l'inquiétude ajoutait aux tourments de Stéphanie; car on n'avait pu lui cacher que son prétendu était aller se battre avec l'homme qui l'avait si grièvement insulté.

La jeune fille et son aïeule comptaient les minutes, les instants; elles n'osaient pas s'interroger, elles craignaient de se communiquer leurs pensées. Lorsqu'enfin, un valet se présenta : il apportait une lettre d'Émile : elle était adressée à madame Dolbert, et ne contenait que ces mots :

« Madame, je viens de châtier l'insolent » qui m'avait insulté; il ne sera pas de long» temps en état de recommencer ses folies. » Quant à moi, je n'ai pas même une égra» tignure. Veuillez rassurer ma chère Sté-

» phanie; je sens qu'il serait inconvenant » de me présenter devant elle en sortant » de me battre; mais demain j'aurai l'hon- » neur d'aller vous voir, et j'espère que mon » bonheur n'est pas différé pour long- » temps.

» — Il est vainqueur! » s'écrie Stéphanie, avec un mouvement de joie.

« — Et il paraît que cet inconnu est griè- » vement blessé, » dit madame Dolbert, en poussant un léger soupir.

« — Oh! maman, ne vaut-il pas mieux » que ce soit Émile qui triomphe? car enfin, » puisqu'il n'avait jamais vu cet homme... » qui est venu l'insulter sans motif... »

La bonne maman se taisait et semblait attristée. En ce moment, on entend quelques sanglots étouffés qui partent du fond de l'appartement; on se retourne et l'on aperçoit Zizine, la pauvre petite que l'on avait entièrement oubliée au milieu de tout ce désordre, mais qui n'avait pas perdu de vue sa jeune protectrice, qui s'était toujours tenue à quelques pas d'elle, et qui, main-

tenant rassurée sur la santé de Stéphanie, attendait dans un coin le moment où elle pourrait aller l'embrasser.

« Zizine... ma chère Zizine! dit Stéphanie, » en courant vers la petite; mon Dieu!... » dans mon chagrin je t'avais oubliée... » Mais qu'as-tu donc, pourquoi pleures-tu » maintenant?... tu vois bien que je suis » mieux, moi.

» — Oh! oui, dit la petite, en s'effor» çant de retenir ses sanglots, mais c'est que » je suis fâchée... que M. Guerreville soit » blessé...

» — Comment!... que dis-tu?... quel est » ce M. Guerreville?...

» — C'est ce monsieur... qui s'est battu... » avec M. Émile... Je n'aurais pas voulu que... » ni l'un ni l'autre se fissent du mal...

» — Eh quoi! Zizine... tu sais le nom de » cet étranger?... — Oh! oui, car je le » connais bien, moi, cet étranger... je n'ai » pas encore osé vous le dire... je craignais... » — Oh! parle, parle.... dis-nous tout ce que » tu sais... dis-nous bien tout! »

La grand'maman et sa petite-fille placent Zizine entre elles deux, et attendent avec impatience que l'enfant s'explique; la petite se hâte de les satisfaire :

« Ce monsieur que vous avez vu a été le » sauveur de mon père... Lorsque j'étais » encore avec lui rue Montmartre, dans un » petit grenier, mon pauvre père était de- » puis long-temps malade, il ne pouvait plus » travailler et nous étions bien malheureux. » Eh ! bien, un jour ce monsieur est venu... » je crois qu'il cherchait des logements... » Il m'a vu passer... il est monté dans notre » grenier... et puis il a consolé mon père, » et en sortant il m'a fait signe de le suivre, » et m'a mis tout plein d'argent dans mon » tablier, en me disant : Tiens, petite, porte » cela à ton père, qu'il se guérisse et ne se » chagrine plus... Oh ! madame quand on » est si bon, quand on aime tant à faire du » bien, est-ce qu'il est possible qu'on soit » fou ? »

Madame Dolbert et Stéphanie semblent vivement émues, et toutes deux disent à la

petite : « Continue, que sais-tu encore?
» — Dame... mon père aurait bien voulu
» remercier son bienfaiteur, mais il ne sa-
» vait ni son nom, ni son adresse. Vers cette
» époque, vous eûtes la bonté de m'aimer...
» et je vins demeurer avec vous... Mais un
» jour enfin, mon père rencontra ce mon-
» sieur dans la rue; il le remercia bien,
» comme vous pensez !... C'est alors que ce
» monsieur dit à mon père son nom et son
» adresse, en l'engageant à aller le voir, et
» mon père m'a conté tout cela... le soir où
» il me rencontra en cabriolet... quand j'al-
» lais le voir croyant qu'il était malade...
» Enfin, aujourd'hui, si M. Guerreville s'est
» trouvé ici... oh! j'en suis bien fâchée...
» mais c'est pour moi... qu'il était venu.
» — Pour toi ? — Oui, ma bonne amie.
» M. Guerreville avait vu hier mon père qui
» l'avait chargé de parler à vous, madame;
» quand M. Guerreville s'est vu dans le sa-
» lon avec tant de monde, il a été tout sur-
» pris, et il m'a dit : « Je voulais voir
» madame Dolbert, mais puisqu'on se marie

» ici, j'ai mal choisi mon temps... et je re-
» viendrai. » Puis, en disant cela, il m'a
» serré la main, et il s'éloignait.... lorsque...
» lorsque M. Émile est entré dans le salon...
» et.... et.. vous savez alors tout ce qui s'est
» passé. »

Le récit naïf de Zizine ne permet pas de douter qu'elle ne dise la vérité. Maintenant, comment croire que M. Guerreville déraisonne, ou que ce soit de sa part un plan combiné pour nuire à Émile; on se rappelle l'air respectable, la tournure noble de M. Guerreville, et l'on se dit : « S'il n'en a point imposé... Émile est donc un misérable qui lui a ravi sa fille, et qui plutôt que d'avouer son crime vient encore de lui donner un coup d'épée. »

Ces réflexions, Stéphanie et sa mère les faisaient en silence, mais déjà leurs regards se comprenaient; enfin, madame Dolbert s'écrie :

« Ma Stéphanie, après tout ce qui s'est
» passé ici ce matin... après l'éclat fâcheux
» de cette affaire... ne penses-tu pas que

» nous ferions bien de quitter Paris et d'al-
» ler passer quelque temps à ma campagne?
» — Oh! oui, ma bonne mère... mais
» Zizine viendra avec nous?... — Cela va
» sans dire... — Le veux-tu, Zizine?... »

L'enfant hésitait, en balbutiant : « Mais
» mon père...

» — Ton père!... crois-tu qu'il te dirait
» de me quitter lorsque j'ai du chagrin...
» lorsque je suis malheureuse?... — Oh!
» non, non... vous avez raison... je ne vous
» quitterai pas... » dit Zizine, en sautant au
cou de Stéphanie.

Et, le soir même, madame Dolbert, sa petite-fille et Zizine, partaient pour la maison de campagne de Beaumont.

En se présentant le lendemain matin chez celle qu'il avait dû épouser la veille, Émile Delaberge est fort étonné d'apprendre que ces dames sont parties pour leur maison de campagne. Mais, sans perdre de temps, sans s'arrêter à de vagues conjectures, Émile remonte dans son cabriolet, fouette son cheval et part sur-le-champ pour Beaumont.

En moins de deux heures, le fringant coursier avait franchi la distance, et bientôt M. Delaberge mettait pied à terre et entrait dans la maison de madame Dolbert.

Stéphanie est dans le salon près de sa grand'mère, lorsque Émile se présente brusquement en s'écriant :

« Eh! mon Dieu, mesdames, pourquoi » donc ce départ précipité? on croirait que » vous avez fui de Paris... Eh quoi! sans » me prévenir, sans daigner m'avertir!... » Il me semble que ce qui s'est passé ne » peut en rien vous causer d'alarmes... et » la manière dont tout s'est terminé devrait » vous rassurer entièrement... »

Pendant qu'Émile parlait, madame Dolbert le regardait attentivement; elle aurait voulu pouvoir lire dans le fond du cœur de cet homme, auquel elle craint maintenant de confier l'avenir de sa fille. Stéphanie, au contraire, tenait ses regards fixés vers la terre, et semblait éviter de rencontrer ceux de son prétendu.

La froideur, l'embarras de ces dames n'é-

chappent point à Émile, qui se jette sur un siége, en disant :

« Mais qu'avez-vous donc... ma chère Sté» phanie? est-ce ainsi que vous recevez votre » époux?... car j'allais l'être lorsqu'un évé» nement inexplicable est venu retarder mon » bonheur...

» — Pardonnez-moi, dit Stéphanie, mais » je suis encore si troublée... si étonnée de » tout ce qui est arrivé!...

» — Je le conçois... mais ce n'est pas une » raison pour éviter mes regards..... Chère » Stéphanie, oublions tout cela... c'est un » songe... un nuage qui est venu un mo» ment troubler une journée de fête... mais » il est passé... et parce qu'une homme... que » je ne connais pas... qui est fou... ou qui » me prend pour un autre, vient me faire » une scène absurde... il me semble que » cela ne doit en rien changer vos sentiments » pour moi. Je suis certain que votre respec» table mère a été la première à vous en » dire autant...

» — Moi, dit la bonne maman, je vous

» avoue, monsieur Delaberge, que je ne puis » encore m'expliquer cette scène... Com» ment! vous n'aviez jamais vu..... vous ne » connaissiez pas cet homme qui... prétend » que vous avez enlevé sa fille!...

» — Il m'est entièrement inconnu... Pro» bablement une grande ressemblance l'a » trompé..... cela se voit souvent..... Vous » avez bien entendu qu'il me nommait Dau» bray... est-ce que je me suis jamais appelé » Daubray.

» — Du moins nous ne vous avons jamais » connu sous ce nom-là... Cet homme avait » pourtant l'air respectable...

» — Respectable... un homme qui vient » comme un fou... un extravagant porter le » trouble dans une maison.... se livrer aux » dernières violences... Ah! madame... est» ce donc ainsi que l'on vient demander rai» son d'une offense!..... alors même qu'on » est outragé... Mais je vous le répète, et je » pense que ma parole vous suffit, je ne con» nais pas..... je n'avais jamais vu ce mon» sieur qui m'a barré le passage au moment

» où j'allais conduire votre fille à l'autel.
» — Eh! bien, monsieur, nous en savons » plus que vous alors, car nous connaissons » cet... étranger... qui n'en est plus un pour » nous, nous savons qu'il se nomme Guerre- » ville. »

En entendant prononcer ce nom par madame Dolbert, une pâleur livide couvre le visage d'Émile; il veut en vain maîtriser l'émotion qu'il éprouve, il essaie même de sourire; mais alors l'expression de sa figure a quelque chose de si faux, que Stéphanie détourne bien vite ses regards et devient toute tremblante, car dans cet homme qui est devant elle, elle ne reconnaît plus celui qui a su toucher son cœur.

« Ah!... vous savez que cet homme... ce » monsieur s'appelle Guerreville? dit Émile » en affectant un air calme; et comment » donc savez-vous cela?

» — C'est un hasard bien singulier... Zi- » zine connaît ce monsieur...

» — Zizine!.... Ah!... c'est par elle!... »

Émile se retourne et lance un regard fou-

droyant vers la petite qui est à quelques pas de lui.

« Ce monsieur Guerreville, reprend madame Dolbert, a été le bienfaiteur de Jé- » rôme... le père de Zizine. La petite a su » son nom par son père, auquel ce monsieur » l'avait dit en lui donnant son adresse. En- » fin, c'était de la part de Jérôme, et pour » nous parler au sujet de Zizine que ce mon- » sieur était venu ici..... Vous voyez qu'il » n'avait nullement prémédité la scène qu'il » vous a faite...

» — Ah!.... c'est fort singulier... Je vous » le répète, il faut qu'une ressemblance mal- » heureuse l'ait abusé. Mais c'est assez nous » occuper de cet homme... et de cette affaire » qui est terminée. Permettez-moi, madame, » de vous rappeler que j'allais m'unir à vo- » tre fille quand cet événement est arrivé... » Songez que mon amour pour Stéphanie » a déjà bien assez souffert par ce retard... » et veuillez me dire, madame, quel jour » nous prenons pour célébrer notre hymen... » Si vous préférez que notre mariage se fasse

» à la campagne, j'y consens..... mais que » Stéphanie soit ma femme enfin... et il me » semble que demain... ou dans deux jours » au plus tard...

» — Oh ! monsieur... vous nous laisserez » bien quelque temps pour nous remettre... » et, après tout ce que ma Stéphanie a » souffert... permettez que nous attendions » quelques semaines pour songer à ce ma- » riage.

» — Quelques semaines!... s'écrie Émile » en se levant d'un air irrité, et pour- » quoi donc ce retard à mon bonheur?... » Songez, madame, que je pourrais m'en » offenser... Vous sembleriez ajouter foi » aux calomnies absurdes que l'on a débitées » sur mon compte... En vérité, il est bien » extraordinaire que l'on ajoute plus de foi » aux récits... d'une enfant... qu'à la parole » d'un homme tel que moi... Parce que la » fille d'un porteur d'eau vous a dit que celui » qui m'a insulté avait jadis donné quelques » écus à son père... il me semble que ce mon- » sieur... Guerreville soit devenu un per-

» sonnage fort respectable!... et que l'on » doive craindre de l'offenser... Madame, » telle ne saurait être vraiment votre pen- » sée... vous ne devez point me punir des » folies d'un autre. Je me suis conduit en » homme d'honneur, j'ai vaincu celui qui » m'avait insulté... Maintenant je viens ré- » clamer la main de Stéphanie... elle m'est » promise... Je ne pense pas, madame, que » vous ayez l'intention de manquer à la » parole que vous m'avez donnée.

» — Monsieur Delaberge, dit madame » Dolbert, vous ne sauriez vous formaliser » des craintes, de l'extrême prudence d'une » grand'maman. Le bonheur de ma Stépha- » nie n'est point une chose que je veuille » légèrement compromettre. La personne » avec qui vous vous êtes battu guérira, je » l'espère... Alors il faudra bien qu'elle » s'explique... sans doute elle reconnaîtra » qu'elle s'était trompée en vous accusant... » et rien ne s'opposera plus à votre union » avec ma fille.

» — Il suffit, madame, répond Émile

» en s'efforçant de cacher sa colère, je vois
» que j'essaierais en vain de rien changer à
» votre résolution... Je m'éloigne... j'atten-
» drai que des réflexions plus sages aient
» dissipé vos soupçons... et que vous m'ayez
» rendu la justice qui m'est due... Je re-
» viendrai... dans quelques jours... alors
» j'espère que l'impression produite par cette
» aventure sera dissipée... et que vous m'é-
» couterez plus favorablement. »

En achevant ces mots, Émile fait un profond salut à Stéphanie et à sa grand'-mère, puis il quitte le salon en affectant un air triste, mais résigné. Sorti de la maison, ce n'est plus le même homme ; il froisse, il déchire son chapeau entre ses mains, et se jette dans son cabriolet, en murmurant :
« C'est encore à cette petite fille que je dois
» l'accueil que l'on vient de me faire... par
» tout ce qu'elle a dit sur M. Guerreville,
» elle a changé les dispositions de ces da-
» mes... Ah ! cette enfant sera donc toujours
» placée devant moi pour m'empêcher d'at-
» teindre le but que je me propose !... Il

» semble que ce soit mon mauvais génie...
» On veut attendre que M. Guerreville soit
» guéri pour lui demander des explications...
» Mais on attendra en vain, je l'espère... il
» ne doit pas guérir du coup dont je l'ai
» frappé.

» — Il s'en est allé fâché!... » dit Stéphanie en se jetant dans les bras de sa mère après le départ d'Émile.

« — Ma chère enfant, s'il n'a rien à se
» reprocher, sois certaine qu'il me pardon-
» nera d'avoir reculé votre mariage... S'il
» en était autrement... oh! alors, chère
» Stéphanie, n'aurais-je pas eu bien raison
» de ne point te le donner pour époux. »

Stéphanie n'ose plus plaider la cause d'Émile; elle a trouvé dans ses yeux une expression qu'elle ne peut définir et qui l'a effrayée. Elle se contente de soupirer, et d'embrasser Zizine en la pressant contre son cœur.

La petite fille est bien fâchée d'être la cause de tout ce qui est arrivé : « Tu ne
» m'aimeras plus, dit-elle à Stéphanie,

» car, sans moi, M. Guerreville ne serait pas
» venu chez vous... et il ne se serait pas
» disputé avec M. Emile.

» — Chère petite, dit la bonne maman
» en embrassant aussi Zizine, loin de t'en
» vouloir, nous devrons bien te remercier
» peut-être... car il est possible que tu aies
» préservé ma Stéphanie d'un grand mal-
» heur. Mais maintenant comment avoir des
» nouvelles de ce M. Guerreville?

» — Par mon père, madame; oh! s'il sait
» que son bienfaiteur est blessé, je suis
» bien sûre qu'il n'est pas un jour sans aller
» le voir.

» — Elle a raison, dit Stéphanie; Jé-
» rôme pourra nous donner des nouvelles
» de ce monsieur... Attendons quelques
» jours... sans doute il reviendra voir sa
» fille... S'il ne venait pas, bonne maman,
» nous enverrions à Paris pour le prier de
» venir nous parler... — Oh! oui, ma bonne
» amie, et mon père accourait tout de suite,
» j'en suis sûre. »

Deux jours se passent. Jérôme n'était point

venu à Beaumont, et le lendemain on avait décidé qu'un domestique irait à Paris prier le porteur d'eau de se rendre à la campagne de madame Dolbert. Mais vers le matin du troisième jour, comme Zizine descendait dans la chambre de Stéphanie, elle aperçoit un homme traversant à grands pas la cour en se dirigeant vers la maison. La petite fille l'a reconnu, elle court au-devant de lui, et, avant qu'il n'ait eu le temps de monter l'escalier, Jérôme pressait l'enfant dans ses bras.

« Ma chère petite, qu'il y a donc long-»temps que je ne t'avais embrassée!... » dit l'Auvergnat en serrant Zizine contre son cœur.

« Ah! sapredié... ça me taquinait de te »savoir loin de Paris...

» — Mon père! mademoiselle Stéphanie »avait du chagrin... elle pleurait... est-ce »que je ne devais pas aller avec elle? — Si, »mon enfant, si, tu as bien fait. — Vous »savez sans doute tout ce qui s'est passé... »entre M. Guerreville et le prétendu de ma

» bonne amie? — Oui!... oui! je sais qu'ils
» se sont battus... — Mais venez donc, mon
» père, venez donc, ces dames brûlent
» d'envie de vous voir, de vous question-
» ner. »

Et l'enfant entraîne Jérôme, qui se laisse conduire dans une pièce où il trouve madame Dolbert et Stéphanie. On accueille fort bien l'Auvergnat, on le force à s'asseoir; puis la bonne maman lui répète tout ce que Zizine leur a dit au sujet de M. Guerreville, et lui demande si c'est bien la vérité.

« Oui, madame, dit Jérôme, ce M. Guer-
» reville est le plus brave homme que je
» connaisse!... J'avais été le trouver chez
» lui le soir... la veille de cette maudite af-
» faire... et je lui avais conté... tout bonne-
» ment... que si mademoiselle Stéphanie
» épousait ce beau monsieur qui ne parais-
» sait pas se soucier de ma Zinzinette... je
» craignais que ma petite ne fût plus aussi
» heureuse chez vous.

» — Ah! Jérôme... — Pardon, excuse,
» madame; mais, que voulez-vous, c'était

» mon idée ; si ben donc que c'est pour m'o-
» bliger que ce bon monsieur consentit à
» venir chez vous... Il paraît que la vue de
» ce M. Delaberge l'a mis en fureur... Ah !
» dame, je ne sais pas ce que celui-ci lui
» a fait, on ne me l'a pas conté... mais
» M. Guerreville assure que c'est un misé-
» rable... et ça me suffit à moi pour n'en pas
» douter... M. Guerreville n'est pas capable
» de dire des mensonges !

» — Jérôme ! savez-vous que M. Delaberge
» est un homme honoré, considéré dans le
» monde ?... et...

» — Eh ! ben, qu'est-ce que ça prouve tout
» ça ?.. qu'il est riche... qu'il est puissant ;
» c'est possible !.. mais pour le reste, on s'en
» inquiète fort peu. D'ailleurs, dans quelque
» temps vous pourrez interroger M. Guer-
» reville lui-même...

» — Il se pourrait !... il va donc mieux ?...

» — Ah ! morbleu !... s'il n'allait pas mieux
» est-ce que je serais ici, moi !... Mais, grâce
» au ciel, il est sauvé... Hier au soir, son mé-
» decin... son ami plutôt, car c'est bien un

» véritable ami celui-là! m'en a donné l'as-
» surance en me serrant la main... Oh!
» alors, j'ai dit à ce bon docteur : « Je m'en
» vais, et quand je reviendrai voir M. Guer-
» reville, je veux lui apporter de bonnes
» nouvelles qui achèvent sa guérison... —
» Comment, quelles nouvelles? — Oh! rien!
» ça c'est une idée... un projet que j'ai dans
» la tête!... Enfin, je me suis bien vite mis
» en route pour venir embrasser ma Zizine..
» Ah! je suis content maintenant!... et je
» puis retourner à Paris. Mais croyez-moi,
» madame, ne mariez pas mademoiselle vo-
» tre fille avant d'avoir vu M. Guerreville...
» car vous pourriez faire une chose dont
» vous vous repentiriez toute votre vie...
» Excusez si je vous dis ça... c'est l'intérêt
» que je vous porte qui me fait parler ainsi..
» et quand vous connaîtrez M. Guerreville...
» et puis son ami le docteur Jenneval... car
» je vous les amènerai tous deux, oh! alors,
» madame, vous verrez que ce sont de bra-
» ves gens, et qui ne diraient pas du mal
» d'un homme sans être sûrs de leur fait. »

Jérôme salue et s'éloigne; mais, arrivé dans la cour, il embrasse encore Zizine, qui le conduit jusqu'à la porte, et là, il lui dit à demi-voix :

« Adieu, ma Zizine... adieu, ma chère » petite... En disant à mademoiselle Stépha- » nie tout ce que tu savais, tu l'as préservée » d'un grand malheur... et c'est, je crois, » ben heureux pour ces dames que M. Guer- » reville se soit trouvé là au moment où tout » allait se terminer... Oh! mais, comme » disait ma pauvre femme, tu es l'ange tuté- » laire de tout le monde... Tu m'as em- » pêché d'être rôti, tu empêches ta bien- » faitrice de devenir la femme d'un mau- » vais sujet... et qui sait tout le bien que » tu feras encore... Au revoir, ma chère » enfant ! »

Et le porteur d'eau s'éloigne à grands pas, mais non sans se retourner souvent pour sourire à la petite fille, qui est restée devant la maison, et n'y rentre que lorsqu'elle ne peut plus apercevoir Jérôme sur la route.

CHAPITRE V ET DERNIER.

Tout ce qu'a fait Jérôme

En arrivant à Paris, le premier soin de Jérôme est de se rendre chez M. Guerreville pour s'informer de son état.

C'est le docteur qui reçoit l'Auvergnat, il lui serre cordialement la main, en lui disant :

« Le mieux continue... je sauverai mon
» ami, j'en réponds à présent... — Ah ! mon-
» sieur le médecin... quel brave homme
» vous faites !... — Mais la convalescence
» sera fort longue... d'autant plus que mon
» pauvre ami a au fond du cœur un profond

» chagrin de n'avoir pu se venger de ce mi-
» sérable Delaberge... Être vaincu par celui
» qui nous a outragé... c'est l'être double-
» ment!... A peine si mon ami a pu parler,
» et ses premières paroles ont été le serment
» de recommencer le combat dès qu'il en
» aurait la force... Mais d'ici-là... je par-
» viendrai peut-être à le calmer... — Oh!
» oui... oui... moi je conçois ben que
» M. Guerreville n'est pas satisfait... mais
» patience... tout cela changera, j'espère...
» Cet Émile Delaberge a donc fait bien du
» mal à M. Guerreville?... — Il l'a outragé
» dans ce qu'il avait de plus cher... c'est lui
» qui lui a ravi le bonheur, qui l'a condamné
» à des larmes éternelles... Mon cher Jé-
» rôme, mon ami, je n'en doute pas, vous
» contera toutes ses peines... il n'aura pas
» de secrets pour vous. — Oh! je n'ai pas
» besoin qu'on m'en dise plus pour être cer-
» tain que ce M. Delaberge est un miséra-
» ble... — Mais vous pouvez voir M. Guer-
» reville, il ne dort pas en ce moment, et
» votre présence ne peut que lui faire

» plaisir... — Non... non monsieur le doc-
» teur... je vous remercie... je ne veux pas
» voir M. Guerreville avant de... avant que...
» enfin, suffit! j'ai mon idée, voyez-vous...
» c'est un serment que je me suis fait à moi-
» même... et je veux me le tenir. — Je ne
» vous comprends pas, Jérôme. — C'est
» possible, monsieur le docteur, mais vous
» me comprendrez plus tard. En attendant,
» soignez toujours mon respectable bienfai-
» teur... et, pour le reste, reposez-vous sur
» moi. Au revoir, monsieur. »

Et Jérôme s'éloigne, laissant Jenneval qui cherche à deviner le sens des paroles mystérieuses de l'Auvergnat.

« Maintenant, se dit le porteur d'eau
» lorsqu'il est dans la rue, il ne s'agit plus
» que de savoir la demeure de ce M. Émile
» Delaberge ; je n'ai pas voulu la demander
» à ce bon docteur, de peur qu'il ne se dou-
» tât de mon projet... d'ailleurs, il ne la sait
» peut-être pas... Je n'ai pas osé non plus
» la demander chez madame Dolbert... Oh!
» mais je la trouverai; un homme riche, ça

» ne se loge pas dans un trou de souris...
» Oh! je saurai bien trouver ce mon-
» sieur... Paris est grand, mais j'ai de bon-
» nes jambes, moi, et je ne crains pas la
» fatigue! »

Jérôme se met en route, il parcourt la ville, il court, il s'informe, il prie quelques commissionnaires de ses amis de l'aider dans ses recherches. Pendant trois jours, elles n'amènent aucun résultat; mais enfin, le quatrième, le porteur d'eau trouve ce qu'il désirait; on lui montre un hôtel habité par M. Émile Delaberge, dans la rue de Clichy.

Aussitôt Jérôme se dirige vers cette habitation. Il frappe à la porte-cochère, il entre et dit au concierge :

« Est-ce bien ici que loge M. Émile De-
» laberge? — Oui, » répond le concierge en jetant un regard dédaigneux sur l'Auvergnat.

« — Est-il chez lui? — Qu'est-ce que cela
» vous fait? — Comment? qu'est-ce que cela
» me fait... apparemment que cela me fait
» quelque chose, puisque je vous l'ai de-

» mandé. — Monsieur n'y est pas. — Ah!
» c'est différent... voilà une réponse... eh!
» ben, alors... je reviendrai. »

Et Jérôme s'en va, mais satisfait de savoir enfin où loge celui qu'il veut voir, et ne doutant pas qu'il ne parvienne bientôt à le rencontrer.

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, l'Auvergnat retourne chez M. Delaberge.

« Monsieur n'y est pas, lui dit l'impas-
» sible concierge dès qu'il l'aperçoit. — Com-
» ment, déjà sorti? — Oui. — Quand re-
» viendra-t-il? — Je n'en sais rien, monsieur
» n'a pas d'heures fixes pour rentrer... C'est
» selon son bon plaisir. »

Jérôme s'éloigne de mauvaise humeur. Il retourne le soir, il retourne le lendemain, et le concierge lui dit toujours : « Monsieur
» est sorti. »

Huit jours s'écoulent ainsi sans que Jérôme soit plus heureux; enfin, n'y tenant plus, un matin, il entre dans la loge du suisse, et, le regardant entre les deux yeux, lui dit d'un ton courroucé :

« Monsieur le portier, je crois que vous » vous fichez de moi, à la fin!... » Jérôme était un homme grand et robuste; le concierge a peur, et il répond plus poliment : « Monsieur, je vous demande pardon... mais » il faut bien que j'exécute les ordres qu'on » me donne.

» — Et quels sont-ils ces ordres?

» — C'est que monsieur fait presque tou» jours dire qu'il est sorti ou qu'il n'est pas » visible, quand ce ne sont pas des person» nes qu'il attend.

» — Je comprends! et à coup sûr il ne » m'attend pas. Mais moi, il faut que je le » voie, que je lui parle, entendez-vous, » portier, il le faut... je ne sors plus de cette » maison sans avoir vu votre maître : j'y » suis résolu... Voyez, si vous voulez que je » brise tout ici... ou indiquez-moi où je » trouverai M. Delaberge.

» — Monsienr... je vous certifie qu'il n'est » pas ici... — Vous mentez encore... — Non, » monsieur, oh! cette fois, c'est bien la vé» rité; monsieur est parti hier au soir pour

» la campagne, avec Dupré son valet... —
» Pour la campagne?... — Oui, je crois avoir
» entendu nommer Beaumont. — Il suffit,
» je vais l'y rejoindre alors... Mais si vous
» m'avez menti, songez que je reviens ici
» vous assommer. — Je vous ai dit l'exacte
» vérité, monsieur. »

Jérôme quitte l'hôtel, retourne chez lui prendre ce qu'il juge être nécessaire, puis se met en route à pied avec son bâton à la main. Mais l'Auvergnat marche d'un pas si ferme, si rapide, qu'avant la chute du jour il est arrivé près de la maison de campagne de madame Dolbert.

Jérôme s'arrête, il est incertain sur ce qu'il doit faire, mais il aperçoit un jardinier à la porte de la maison, et il s'approche de lui :

« Vous êtes au service de madame Dol-
» bert?

» — Oui, monsieur, » répond le paysan en saluant.

« — Savez-vous... si un monsieur de Paris
» est venu chez ces dames depuis hier? —

» Oh ! non, monsieur, depuis hier... et même » depuis plusieurs jours ces dames n'ont reçu » aucune visite... Oh ! j'en sommes ben sûr... » Je travaillons en face de la porte. — Merci, » mon ami.

Jérôme s'éloigne en se disant : « Le mon» sieur n'a pas été voir ces dames... cepen» dant ce n'est pas pour rien qu'il sera venu » dans cette campagne... Oh ! morgué, cette » fois je serons ben maladroit si je ne le » trouvons pas. »

Jérôme entre dans le village ; il s'informe de la meilleure auberge : elles ne sont pas nombreuses dans le pays. Pendant qu'il jase avec une paysanne, un monsieur passe devant lui : sa mise sa tournure, sa figure, tout frappe l'Auvergnat, qui se dit : « Oh ! » ce doit être là mon homme. »

C'était bien en effet Émile Delaberge qui, après avoir passé plusieurs jours à Paris dans l'irrésolution, tantôt voulant oublier Stéphanie, tantôt jurant qu'elle serait à lui, avait enfin appris avec terreur que la blessure de M. Guerreville n'était point mor-

telle, et que celui dont il avait cru n'avoir plus rien à redouter, ne tarderait pas à être rendu à la santé.

Émile prévoit que son mariage est à jamais rompu si M. Guerreville revoit madame Dolbert; mais comment empêcher qu'ils ne se voient, puisque la grand'maman de Stéphanie n'a pas caché son désir de se trouver avec lui.

« Ils me refuseront Stéphanie, se dit » Emile en frémissant de colère. Eh! bien... » s'ils ne veulent pas qu'elle soit ma femme... » j'emploierai d'autres moyens... Mais elle » sera à moi. Partons pour Beaumont... Il » ne doit pas être si difficile de s'introduire » dans la maison que ces dames habitent... » Oh! je réussirai... j'ai toujours réussi, dans » tout ce que j'ai fermement voulu. »

Et M. Delaberge était parti avec son valet-de-chambre Dupré. Il était allé se loger dans une auberge écartée, au bout du village, et revenait d'examiner de loin la demeure de madame Dolbert, lorsque Jérôme l'avait aperçu.

Émile rentre où il s'est logé; il appelle son domestique, et lui dit : « Rien de si fa-
» cile que de s'introduire chez ces dames!
» C'est vraiment un jeu d'enfant. Tu m'as dit
» que la chambre de Stéphanie est celle qui
» fait l'angle et donne sur la route?...

» — Oui, monsieur, je me suis assuré.
» — Il me suffira de grimper sur le mur du
» jardin, de là j'atteindrai facilement la fe-
» nêtre... Tes épaules me serviront à mon-
» ter... Le reste ira tout seul... C'est fort
» drôle d'être obligé d'en venir à l'escalade,
» pour s'introduire près d'une femme que
» l'on allait épouser... Mais ma foi, on m'y
» force... Et ensuite... c'est eux sans doute
» qui me supplieront de l'épouser; mais il
» n'est plus certain que ce sera ma volonté.
» Ainsi ce soir... à dix heures... je sorti-
» rai bien avant toi, pour que cela ne
» paraisse pas concerté... A dix heures
» précises, tu seras à l'endroit que je viens
» de t'indiquer. — C'est convenu, monsieur.
» Mais dix heures, n'est-ce pas trop tôt? —
» Eh non! à la campagne, tu ne sais donc

» pas que la grand'maman Dolbert est cou-
» chée à neuf heures? Oh! à dix heures tout
» le monde est depuis long-temps endormi
» dans sa maison. »

Ces arrangements terminés, Émile Delaberge se fait servir le meilleur dîner qu'il soit possible de se procurer dans une auberge de village; et, lorsqu'il a achevé son repas, il sort et s'enfonce dans la campagne.

Mais un homme avait attendu que le voyageur sortît enfin de l'auberge; cet homme, c'est Jérôme, qui s'est mis en embuscade de manière à ce qu'Émile Delaberge ne puisse sortir sans qu'il le voie; il le suit de loin dans la campagne. Il attend pour l'aborder que la nuit soit plus sombre, car il ne veut pas que personne puisse les voir, ni les déranger. Enfin, Émile vient d'entrer dans un sentier désert fort éloigné de toute habitation. L'Auvergnat double le pas, et, prenant par la traverse, se trouve bientôt près d'Émile, auquel il se présente tout-à-coup, en écartant une haie qui le séparait de lui.

« Un mot, monsieur, » dit Jérôme, en se

plaçant devant Émile et lui barrant l'étroit chemin du sentier.

« — Que me voulez-vous? » répond le jeune homme, auquel l'appariton subite d'un homme, le soir et dans un chemin écarté, inspire une secrète défiance.

« — Oh! d'abord... rassurez-vous, je ne » suis pas un voleur, et je n'en veux nulle- » ment à votre bourse....

» — Que me voulez-vous donc? — Vous » êtes bien M. Émile Delaberge, n'est-ce pas? » — Sans doute. — Alors je veux me battre » avec vous.

» — Vous battre avec vous! répond Émile » en souriant dédaigneusement; d'abord je » ne me bats pas contre tout le monde.

» — C'est possible, mais vous vous bat- » trez avec moi. — A quel propos?... pour » quel motif? Je ne vous connais pas... je ne » vous ai jamais vu... — Eh! ben, je suis Jé- » rôme; porteur d'eau de mon état... et hon- » nête homme, je m'en flatte. Moi, je vous » connais; je sais que vous vous êtes battu, il » y a quelque temps, avec M. Guerreville...

» J'ignore quel outrage vous lui aviez fait...
» Mais il dit que vous êtes un misérable...
» et quand un homme d'honneur dit cela,
» il faut que ce soit vrai. Enfin vous lui avez
» donné un grand coup d'épée dont il a
» manqué mourir. Ce M. Guerreville est mon
» bienfaiteur, et je viens le venger. Compre-
» nez-vous à présent?

» — Ah!... M. Guerreville vous a choisi
» pour son défenseur!... — M. Guerreville
» ne m'a pas choisi; M. Guerreville ne se
» doute pas de ce que je fais aujourd'hui,
» car il me l'aurait peut-être défendu, vu
» qu'il espère se rebattre avec vous dès qu'il
» en aura la force. Mais c'est moi qui me
» suis promis de venir vous trouver, et de
» gagner la partie qu'un brave homme a per-
» due. Allons! j'espère que voilà assez de
» raisons; battons-nos maintenant.

» — Non, je ne me battrai pas avec vous...
» que je ne connais pas... Encore une fois
» laissez-moi passer, monsieur. — Ah! pas
» de bêtises... vous ne vous en irez pas... —
» Apprenez qu'un homme de mon rang

» ne se bat point avec un je ne sais qui!
» — Un je ne sais qui!... un je ne sais » qui!... s'écrie Jérôme en se rapprochant » encore d'Émile, et le regardant de tout » près. Ah! c'est vrai, je suis un je ne sais » qui, moi, parce que je porte une veste... » que je loge dans un grenier, et que je » gagne mon pain à la sueur de mon front!... » Mais vous... Oh! vous n'êtes pas un je ne » sais qui!... vous avez de la fortune... vous » faites de l'embarras!... et de plus, vous êtes » un insolent... un gredin... et un lâche » encore, à ce que je vois!...
» — Drôle!... s'écrie Émile furieux, ah! » tu me paieras cher cet outrage!...
» — Ah! à la bonne heure!... Voilà que » vous vous échauffez, enfin... c'est bien » heureux!... Allons vite... à la besogne... »
Et prenant deux énormes bâtons qu'il avait laissés derrière la haie, Jérôme les présente à Émile, en lui disant :
« Choisissez.
» — Je ne me bats pas avec un bâton!... » répond Emile en haussant les épaules.

« Et pourquoi donc cela, mon beau mon-
» sieur? — Parce que je n'ai jamais fait usage
» de... de telles armes! — Eh! ben, vous
» commencerez aujourd'hui... Oh! ils sont
» solides, je vous réponds qu'ils ne plieront
» pas ceux-là. —Vous voyez bien que vous
» voulez abuser de vos avantages en me pro-
» posant ce combat... vous êtes habitué à
» vous servir d'un bâton... moi, je n'en ai
» jamais touché... la partie serait-elle égale?...
» — Et qui vous empêche, monsieur le
» petit-maître, de manier un bâton comme
» moi?... J'ai cinquante ans, vous n'en avez
» que trente, il me semble que cela égalise
» bien ce que j'ai de plus du côté de l'habi-
» tude... Allons, morbleu! prenez!...

» — Voici les armes dont je me sers ha-
» bituellement, dit Émile, en tirant de sa
» poche une paire de pistolets: celles-ci éga-
» lisent vraiment les forces... car il n'y a
» pas besoin d'avoir un poignet d'Hercule
» pour tirer une détente de pistolet... Eh!
» bien, mon drôle, voilà qui vous décon-
» certe un peu... cela ne vous sourit plus
» autant que vos bâtons!...

» — Ah ! vous allez voir si je recule de-
» vant aucune arme ! s'écrie Jérôme ; si je
» vous traitais comme vous le méritez, je
» commencerais par vous arracher ces pisto-
» lets et vous assommer avec mon gourdin...
» mais je ne suis point un lâche comme
» vous, et j'accepte ces armes-là... Pourvu
» que je vous tue et que je venge M. Guer-
» reville !... que m'importe avec quoi ?...
» Allons, donnez-moi un de vos petits jou-
» joux de poche !... »

Jetant de côté les deux bâtons, Jérôme n'attend pas qu'Émile lui présente les pistolets, il lui en arrache un des mains, et, se mettant à trois pas de lui, arme son pistolet et vise en disant :

« Y sommes-nous ?

» — On ne se bat pas ordinairement de
» si près, » répond Émile, dont le courage semble faiblir devant les manières expéditives de l'Avergnat.

« Oh ! il ne faut pas nous manquer... il
» fait très-sombre, et je n'ai pas envie de
» tirer au hasard... Allons, morbleu !...

» dépêchons. Je vais frapper du pied... à
» la seconde fois, nous tirerons ensem-
» ble... »

Jérôme tient son arme et donne un premier signal ; Émile s'est empressé d'armer son pistolet ; l'Auvergnat lève à peine le pied pour donner le second et dernier signal, qu'Émile lâche la détente de son arme... la capsule seule part.

« Ah ! le mien ne ratera pas, j'espère ! » s'écrie Jérôme, et, au même instant, son coup part ; Émile reçoit la balle dans la poitrine et tombe presque sur son adversaire.

« Je pense qu'il a son compte ! dit Jé-
» rôme, en jetant à terre son pistolet ; mais,
» morbleu ! si le sien n'avait pas raté, je
» crois que je la dansais, car il s'était un peu
» pressé de tirer... Monsieur... je vais vous
» envoyer votre domestique, il vous repor-
» tera à votre auberge...

» — Par grâce, Jérôme, dit Émile d'une
» voix faible et en essayant de se soulever,
» par grâce, emportez-moi vous-même.....
» Mon domestique n'est pas à l'auberge.....

» je sens que je suis blessé à mort....... Je » voudrais avoir encore le temps d'écrire » quelques lignes à M. Guerreville.... que » j'ai si indignement offensé... Vous direz » à l'auberge que vous m'avez trouvé dans » ce sentier.... et je vous promets de ne pas » dire que c'est avec vous que je me suis » battu.

» — Soit!.... je le veux bien. Oh! d'ail» leurs, je ne crains pas de m'exposer, moi... » mais si vous vous repentez, c'est le princi» pal, et je ne refuse pas de vous secou» rir. »

Aussitôt Jérôme se baisse, et prenant le blessé dans ses bras, parvient à le hisser sur son épaule; puis chargé de ce pesant fardeau, il se met en marche pour le village, tandis qu'Émile essaie avec son mouchoir d'arrêter le sang qui coule en abondance de sa blessure.

L'Auvergnat est enfin arrivé à l'auberge. A la vue du voyageur baigné dans son sang, chacun presse Jérôme de questions; Émile a encore la force de répondre :

« Je me suis battu en duel... mon adver-
» saire a fui... Ce brave homme m'a trouvé...
» et a eu la force de me porter jusqu'ici. »

On transporte le blessé sur son lit; on court chercher un médecin; mais Émile demande avant tout de l'encre et du papier. Il veut profiter du peu de force qui lui reste pour tracer quelques lignes; il y parvient en surmontant ses souffrances, puis il donne son billet à Jérôme, en lui disant tout bas:

« Portez cela à M. Guerreville....... vous
» l'avez vengé... et vous avez aussi sauvé Sté-
» phanie Dolbert... car je devais m'introduire
» cette nuit dans sa chambre... dans l'espoir
» de lui ravir l'honneur... Cependant avant
» de mourir... j'aurais voulu... lui dire un
» dernier adieu... la voir encore...

» — Je vais passer chez ces dames, dit
» Jérôme, on saura ce qui vous est arrivé...
» quel est votre désir... Oh! je ne doute pas
» qu'on ne vienne vous soigner. Adieu, mon-
» sieur, tâchez de guérir, si c'est possible...
» Moi, je retourne à Paris, où j'espère rendre
» tout-à-fait la santé à M. Guerreville. »

En achevant ces mots, Jérôme prend le billet que lui présente Émile, puis sort de l'auberge au moment où un médecin y arrivait.

Le porteur d'eau se rend, comme il l'a promis, chez madame Dolbert; mais, au moment d'y entrer, il aperçoit le domestique de M. Delaberge, qui, suivant les ordres de son maître, l'attendait sous la fenêtre de Stéphanie.

« Vous attendez en vain votre maître, » dit Jérôme en s'adressant à Dupré. Il » vient de se battre au pistolet et n'a plus » que peu d'instants à vivre: allez apprendre » cette nouvelle chez madame Dolbert..... » M. Émile Delaberge voudrait les voir avant » de mourir. »

Le valet reste tout saisi de ce qu'il vient d'entendre; avant qu'il soit revenu de son étonnement, Jérôme est déjà sur la route de Paris, car l'Auvergnat est tellement pressé d'arriver chez M. Guerreville, qu'il triple le pas et laisse bien loin derrière lui la plupart des voitures qui se rendent à Paris.

Malgré toute la diligence que Jérôme a pu faire, il est une heure du matin lorsqu'il rentre dans Paris. L'Auvergnat hésite sur le parti qu'il prendra; à une heure aussi avancée se rendra-t-il chez M. Guerreville? Il faudrait peut-être réveiller toute la maison pour se faire ouvrir, il faudrait troubler le repos de celui qui est à peine convalescent et auquel le docteur a recommandé les plus grands ménagements. Jérôme sent que, malgré tout son désir de voir M. Guerreville, il faut remettre sa visite au lendemain.

Le porteur d'eau rentre dans son modeste domicile, mais il ne ferme pas l'œil de la nuit. Il a le billet qu'Émile Delaberge lui a remis pour M. Guerrevile; mais, quoique cette lettre ne soit pas cachetée, Jérôme ne se permettrait pas d'y jeter les yeux, il croirait commettre une action blâmable.

Enfin le jour luit. Jérôme compte les minutes, les instants. A six heures, il sort et se dirige vers la demeure de M. Guerreville, en se disant :

« S'il dort encore, eh! ben, j'en serai » quitte pour attendre son réveil. »

C'est Georges qui ouvre à l'Auvergnat, et il ne peut s'empêcher de lui dire :

« Vous voilà de bon matin, monsieur » Jérôme.

» — C'est vrai, monsieur Georges, mais, » voyez-vous, quand on a de bonnes nou- » velles à donner, je crois qu'on n'arrive » jamais trop tôt. Avant tout, comment va » M. Guerreville?

» — Très-bien... Oh! il n'y a plus aucun » danger... il s'est levé un peu hier... et en » ce moment il dort encore profondément.

» — Il dort... alors je respecterai son » sommeil... Je vais attendre qu'il s'éveille... » mais dès qu'il ouvrira les yeux, vous m'a- » vertirez, monsieur Georges.

» — Oh! je vous le promets. »

Jérôme s'assied dans un coin de la salle à manger ; plus d'une heure s'écoule, M. Guerreville dormait toujours d'un sommeil doux et paisible.

« Morgué! disait Jérôme, je suis content » qu'il dorme si bien!.... et pourtant je » ne serai pas fâché quand il s'éveillera...

» mais j'attendrai... Oh! j'attendrai, car le » repos doit hâter sa guérison. »

Une demi-heure s'écoule encore; quelqu'un arrive : c'est le docteur Jenneval qui vient savoir comment son ami a passé la nuit. En apercevant Jérôme, il va lui tendre la main, et lui dit :

« Que faites-vous là?...

» — J'attends que M. Guerreville s'éveille.

» — Vous voulez donc bien le voir aujourd'hui?

» — Oui... car j'ai fait... ce que je m'étais promis... et je viens lui dire quelque » chose qui lui fera plaisir... Ça ne peut » pas lui faire de mal, n'est-ce pas, monsieur le docteur? — Non, sans doute. »

En ce moment, on sonne chez M. Guerreville, et bientôt Georges vient annoncer que son maître est éveillé.

« Entrons, » dit Jenneval, et il pénètre dans la chambre à coucher de son ami, suivi de l'Auvergnat qui est tout ému et tremble, comme un enfant au moment d'éprouver un grand plaisir.

« Bonjour, mon cher Jenneval, » dit M. Guerreville en tendant sa main au docteur, puis apercevant Jérôme qui s'avance sur la pointe des pieds :

« Eh! c'est vous, mon cher Jérôme! » venez donc, mon ami, je suis bien aise » de vous voir; je sais que vous êtes venu » souvent vous informer de ma santé... » mais je n'ai pas compris pourquoi vous » ne vouliez jamais entrer... Aviez-vous » peur d'être importun?... Me jugez-vous » assez mal pour croire que je serais peu » touché de votre visite...

» — Oh! non, mon cher monsieur, non, » ce n'est pas tout ça; mais, voyez-vous... » j'avais fait un serment... et j'ai voulu le » tenir... — Un serment, Jérôme? — Oui, » monsieur, car enfin, si vous vous êtes » battu... si vous avez été blessé, et que » vous avez manqué en mourir, je me suis » dit, moi, que j'en étais la cause, vu que » tout ça ne serait pas arrivé si je ne vous » avais pas prié d'aller chez madame Dol- » bert.

» — Jérôme, ne vous reprochez pas » cela! c'est un service que vous m'avez » rendu, vous m'avez fait retrouver quel- » qu'un que je cherchais depuis bien long- » temps; le sort des armes ne m'a pas été » favorable cette fois... mais j'espère qu'une » autre...

» — C'est inutile, monsieur Guerreville, » vous n'avez plus besoin de vous battre » avec M. Émile Delaberge... je me suis » chargé de vous venger... et grâce au ciel! » j'ai réussi complètement.

» — Que voulez-vous dire, Jérôme? » s'écrie M. Guerreville en se levant à demi sur son lit.

« — Je veux dire que j'avais fait serment » de ne pas vous revoir avant de vous avoir » vengé de celui qui, dit-on, a fait votre » malheur. Oh!... depuis quinze jours, je » courais après lui, et ce n'est pas sans » peine que j'ai pu trouver l'occasion que » je cherchais!... mais enfin, hier au soir, » elle s'est présentée. J'ai rejoint M. Émile » à la campagne, près de chez ces dames...

» dans un sentier isolé. J'ai entamé la con-
» versation. Il ne voulait pas se battre avec
» moi, d'abord!... mais je l'y ai forcé... Je
» lui ai proposé le bâton, il m'a refusé; il
» m'a présenté des pistolets, j'ai accepté, nous
» avons tiré... d'assez près, et il a reçu son
» affaire... une balle dans la poitrine... Oh!
» s'il vit encore ce matin, ça m'étonnerait
» beaucoup.

» — Jérôme!... Jérôme!... il se pour-
» rait!... Vous m'avez vengé!... — Oui,
» monsieur; pardonnez-moi d'avoir agi sans
» votre permission... mais c'était plus fort
» que moi!... je ne pouvais pas y tenir!...

» — Ah! vous êtes un brave homme! »
dit Jenneval en prenant la main de l'Auver-
gnat.

« — Eh! mon Dieu, monsieur le docteur,
» j'ai trouvé une occasion de reconnaître ce
» que l'on a fait jadis pour moi... N'était-ce
» pas tout simple d'en profiter?

» — Bon Jérôme, dit M. Guerreville,
» cet Émile Delaberge était, en effet, bien
» coupable... Mais pourtant avant qu'il ne

» mourût... j'aurais voulu... Oh! s'il avait » pu m'avouer ses torts!

» — Il les a reconnus!... ses premiers » mots ont été pour convenir qu'il avait été » bien coupable envers vous... Puis il a » voulu écrire quelques lignes... et il m'a » bien recommandé de vous les donner... » Voilà son papier... Oh! je l'ai là...

» — Se pourrait-il... Émile aurait avoué » enfin... Oh! donnez, Jérôme, donnez » vite...

» — Mon ami, dit le docteur en s'appro- » chant du lit, je crains qu'une trop forte » émotion...

» — Non, Jenneval... non, ne craignez » rien, j'aurai du courage, depuis long-temps » je suis préparé à tout; mais l'incertitude » est le plus cruel des tourments. »

Jérôme a fouillé dans sa poche, il en a tiré le papier qu'il avait enveloppé avec soin, il le donne à M. Guerreville; celui-ci le prend en tremblant, et se hâte de le lire... puis de grosses larmes tombent de ses yeux, et il ne peut que s'écrier :

« Oh! le misérable!... j'avais bien deviné
» son odieuse conduite.

» — Que vous écrit-il, enfin? dit Jenne-
» val.

» — Je vais vous lire ce qu'il a tracé
» d'une main tremblante; mais avant, mon
» ami, je veux que Jérôme sache combien
» cet Emile était coupable, qu'il connaisse
» toute sa conduite avec moi... Écoutez-
» moi, Jérôme, et jugez si ma haine était
» juste. J'avais une fille que j'adorais, c'était
» l'espoir de ma vieillesse... c'était mon
» avenir, mon bonheur... dans ma fille,
» j'avais placé toute mon existence. Elle
» était jeune, belle, sensible... Cet Émile
» s'introduisit dans ma maison sous un nom
» supposé... Il parvint à séduire ma fille...
» à égarer sa raison en lui faisant croire que
» je ne consentirais jamais à son bonheur.
» L'infâme!... il ne voulait pas l'épouser...
» il ne voulait que la déshonorer!... Enfin
» il me l'enleva... et toutes mes recherches
» furent vaines. Je ne pus découvrir ce qu'il
» avait fait de mon enfant... Pendant les

» premiers temps, ma fille m'écrivit, elle » me promettait de revenir... avec son » époux... Ah! sans doute, elle se flattait » encore que son séducteur l'épouserait; » mais bientôt les lettres cessèrent... et » depuis neuf ans... je n'ai eu aucune nou- » velle de ma fille...

» — Neuf ans! » s'écrie Jérôme qui semble à chaque instant porter plus d'intérêt au récit de M. Guerreville, « neuf ans!... c'est » singulier... »

Sans faire attention à l'exclamation de Jérôme, M. Guerreville continue son récit :

« Vous devez juger de ma douleur, de » mon désespoir... Je courus en vain de » tous côtés... rien... aucune nouvelle de » ma fille, ni de son ravisseur... Mais jugez » de ma surprise... de mon indignation en » reconnaissant dans cet Émile Delaberge » celui qui, sous le nom de Daubray, s'était » introduit chez moi... Le misérable!... il » allait se marier... Ah! mon premier mou- » vement fut de lui redemander ma fille... » L'infâme... il eut l'air de ne pas me con-

» naître! Je le forçai à se battre; vous savez » quelle fut l'issue de ce combat. Aujour» d'hui... au moment de mourir, le remords » est enfin entré dans son cœur... Mais il ne » me rend pas ma fille... Tenez, voici ce » qu'il m'écrit... Écoutez... écoutez bien. »

M. Guerreville reprend le papier, et lit d'une voix entrecoupée par les larmes :

« Je fus bien coupable, monsieur; mais » au moment d'expirer, je reconnais mes » fautes... Oui, j'ai enlevé votre chère fille, » et je l'ai conduite secrètement à Paris... » mais je n'eus jamais l'intention de l'épou» ser. Au bout de six mois... las de ses » plaintes... je l'abandonnai... Mais ce qu'il » y a deplus indigne, c'est qu'alors elle allait » être mère...

» — Mère! » s'écrie Jérôme, en se frappant le front.

« Et ce titre sacré ne toucha point mon » cœur. Ah, je suis un monstre! Depuis ce » temps... je ne sais ce qu'est devenue » votre fille, je ne la revis jamais... Au» jourd'hui on vient de la venger... Je vais

» mourir, et je sens que je suis indigne de
» pardon! »

« Ma pauvre fille!... ma chère enfant! » s'écrie M. Guerreville, après avoir achevé » de lire. Oh! sans doute, elle sera morte » de désespoir... mais elle allait être mère... » Oh! mon Dieu, je n'aurais pas tout » perdu, si du moins vous m'aviez laissé son » enfant.

» — Mon ami, mon ami, de grâce, cal» mez-vous, dit le docteur, en prenant les » mains de M. Guerreville; oui, la con» duite de ce Delaberge fut horrible... mais » du moins, Jérôme vous a vengé; et... mais, » voyez donc comme il est agité ce brave » homme... votre récit lui a fait une bien » vive impression. »

En effet, Jérôme ne pouvait plus tenir en place; il allait, venait, prononçait des mots entrecoupés, en regardant M. Guerreville d'un air attendri; puis, essuyant les gouttes de sueur qui tombaient de son front, s'efforçait en vain de retenir des larmes qui obscurcissaient sa vue.

« Jérôme, mon ami, qu'avez-vous donc?
» dit M. Guerreville, en fixant l'Auvergnat
» avec inquiétude, vous versez des larmes,
» je crois !...

» — Ah! mon bon monsieur... ne me
» plaignez pas... celles-ci sont douces... ce
» sont des larmes de joie... de bonheur...
» Ah, mon Dieu! s'il était possible!... oh!
» mais, je serais trop heureux... je n'ose en-
» core le croire...

» — Expliquez-vous donc, mon ami?

» — Ah! c'est que je ne peux pas...
» j'étouffe... mais avant de parler... il faut
» que je coure chez moi... chercher les pa-
» piers... les lettres qui prouveront... Oh!
» Dieu merci, j'ai toujours tout conservé avec
» soin... Attendez-moi... attendez-moi; oh!
» je ne serai pas long. »

Et Jérôme sort en courant comme un fou. M. Guerreville et le docteur se regardent, ils ne comprennent rien à la conduite du porteur d'eau; mais ils n'en attendent qu'avec plus d'impatience son retour.

Dix minutes ne se sont pas écoulées, que

Jérôme revient haletant, couvert de sueur et de poussière; il court s'asseoir contre le lit de M. Guerreville, en lui disant :

« Maintenant, monsieur, écoutez-moi... » je vais m'expliquer mieux.

» Il y a près de neuf ans à présent... » oui... c'était dans le mois d'octobre, ma » pauvre femme vivait encore; nous venions » de louer une petite mansarde dans une » maison de la rue Saint-Martin! Un jour, » en rentrant chez nous, ma femme me » dit : Nous avons au-dessous de nous pour » voisine une jeune femme qui est bien gen- » tille... mais qui semble ben triste, ben » malheureuse... elle est sur le point de de- » venir mère... et ses yeux annoncent qu'elle » ne fait que pleurer... J'ai dans l'idée que » c'est quelque jeune fille qu'un mauvais » sujet aura séduite, puis qu'il aura aban- » donnée...

» — Oh! mon Dieu! s'écrie M. Guerre- » ville, en interrompant Jérômc; cette pau- » vre femme... c'était peut-être...

» — Attendez... attendez... et du courage,

» monsieur... Je dis à ma femme : va voir » cette pauvre dame, ne crains pas de lui » offrir tes services si elle en a besoin, entre » voisins il faut s'aider... Ma femme ne de- » mandait pas mieux! Elle alla donc offrir à » la jeune voisine de l'aider... de lui faire » ses commissions. Celle-ci fut sensible aux » bons procédés de ma femme, et, tout en » causant, elle ne cessait de lui dire : Dès » que mon enfant sera au monde et que » j'aurai recouvré assez de force, je retour- » nerai près de mon père... mon père que » j'ai abandonné!... mais qui me pardon- » nera, car il est si bon... Oh! oui, près de » lui je ne serai plus malheureuse...

» — Ah! Jérôme... c'était elle... ma Pau- » line... ma fille... oh! oui, c'était elle qui » devait parler ainsi

» — Mon ami... du courage, dit le doc- » teur, tant d'émotions... je crains...

» — Oh! docteur, laissez-le parler... » achevez, Jérôme.

» Enfin, ma femme consolait cette jeune » dame tant qu'elle le pouvait... Elle voyait

» bien que celle-ci pleurait aussi un ingrat » qui l'avait abandonnée, mais dont jamais » pourtant elle ne prononçait le nom!... » Quelques jours s'écoulèrent.. Voilà qu'une » nuit la jeune dame est plus souffrante... » elle allait devenir mère... Je cours cher- » cher une sage-femme... Enfin, après de » cruelles douleurs, la jeune voisine met au » monde une petite fille.... bien chétive, » bien faible, et qui semblait déjà souffrir » comme sa mère; ma femme ne quittait » pas la pauvre jeune dame. Le lendemain » de sa délivrance, celle-ci, qui ne se sen- » tait pas bien, veut écrire à son père. Crai- » gnant d'être long-temps faible, elle désirait » lui confier sa fille, lui recommander son » enfant. Elle commence une lettre... mais » elle pleurait en l'écrivant... enfin, elle n'a » pas la force de l'achever... ses souffrances » augmentent; bientôt le délire la prend » pour ne plus la quitter... et le lende- » main...

» — O mon Dieu!... ma pauvre enfant!.. » Mais cette lettre... cette lettre, Jérôme.

» — Oh! je l'ai... C'est cela que je viens
» d'aller chercher chez moi... Malheureu-
» sement la jeune dame n'avait pas eu la
» force de mettre l'adresse, sans quoi, vous
» sentez bien que je l'aurais portée à son
» père, moi... Tenez... tenez, la voici... »

Jérôme présente à M. Guerreville une lettre commencée; celui-ci n'a pas plus tôt jeté les yeux dessus, qu'il pousse un cri et la porte à ses lèvres en s'écriant :

« Ma fille... ma fille!... Oh! c'était bien
» elle... C'est bien sa main chérie qui a tracé
» ces caractères!... »

Puis M. Guerreville lit d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« Pardonnez-moi, mon bon père; votre
» Pauline fut bien coupable, mais le ciel
» l'en a déjà bien punie... Je suis mère... je
» viens de mettre au monde une fille... Ai-
» mez-la, comme vous m'aimiez, et... si je
» ne devais plus vous revoir... »

« Pauvre enfant! sa main n'a pu en écrire
» davantage... Elle est morte!... Morte... sans
» que j'aie pu l'embrasser... »

M. Guerreville va de nouveau se livrer au désespoir, lorsque Jérôme lui prend le bras, en lui disant :

« Monsieur... monsieur... Oubliez-vous » que votre Pauline n'est pas morte tout-à- » fait, qu'elle a laissé une fille... une autre » elle-même?

» — En effet, Jérôme... Mais cette en- » fant. — Cette enfant? Eh, morbleu! j'en ai » pris soin, moi.... Je l'ai traitée comme si » c'eût été ma fille, sa mère étant morte, » sans laisser aucun renseignement sur sa » famille... La pauvre enfant!... que serait- » elle devenue; mais Jérôme était là... et ne » devinez-vous pas que cette petite Zinzi- » nette?... — Il se pourrait!... — Oui, mon- » sieur... oui, c'est la fille de votre pauvre » Pauline... Je ne disais à personne que je » n'étais pas son père... à propos de quoi » parler d'un peu de bien que l'on a fait... » Mais c'est pour cela que j'avais consenti à » me séparer d'elle... Car je pensais que c'é- » tait pour son bonheur, et que je n'avais » pas le droit de m'y refuser.

» — Jérôme... mon cher Jérôme!... Ah! » vous êtes un Dieu pour moi! »

M. Guerreville a ouvert ses bras à l'Auvergnat, qui s'y précipite, et, pendant quelques instants, ils restent ainsi enlacés.

Enfin, ce premier moment passé, on tâche de se calmer, de se reconnaître : M. Guerreville voudrait se lever, pour aller sur-le-champ chercher Zizine; mais le docteur s'y oppose; le malade ne consent à rester tranquille, qu'après que Jérôme lui a promis de partir à l'instant avec un cabriolet pour aller à Beaumont reprendre Zizine. « Mais, dit » M. Guerreville, si cet Émile existe encore, » gardez-vous bien de lui dire que cette » enfant est sa fille!... Le lâche! il a aban- » donné la mère, il n'est pas digne de » jamais presser sa fille dans ses bras.

» — Oh! soyez tranquille, dit Jérôme, » ce n'est pas à lui que je confierai ma chère » petite! Ce n'est pas pour lui que je l'ai » élevée, et que j'en ai pris soin depuis » neuf ans. »

Le brave Auvergnat ne veut pas se re-

poser davantage; Georges est allé chercher un cabriolet, et, par ordre de son maître, y monte avec Jérôme. Le cocher sait qu'il aura tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il arrive promptement; on brûle le pavé; à onze heures du matin, on est à Beaumont.

Jérôme fait arrêter devant la demeure de madame Dolbert. Il va entrer, le concierge l'arrête, en lui disant :

« Ces dames sont à l'auberge du village;
» il y a là M. Émile Delaberge qui s'est battu
» en duel... Il est bien mal... si mal, qu'on
» n'a pu le transporter ici... Ces dames lui
» donnent leurs soins.

» — Et Zizine?... — Elle est avec ces
» dames. »

Jérôme se dirige aussitôt vers l'auberge, il entre : à l'air attristé de chacun, il prévoit que le blessé ne doit pas être mieux : une servante lui indique la salle basse dans laquelle est Émile, en lui disant : « Si vous
» voulez le voir encore, dépêchez-vous....
» car le médecin assure qu'il ne passera pas
» la journée. »

Jérôme entre doucement dans la chambre. Auprès d'une fenêtre, madame Dolbert essayait de consoler Stéphanie qui versait des larmes; car, en faisant à celle qu'il devait épouser l'aveu de toutes ses fautes passées, et même de l'attentat qu'il méditait encore, Émile avait su, par son repentir, ranimer l'amour qu'elle avait eu pour lui; mais ce qui émeut le plus l'Auvergnat, c'est de voir la petite Zizine à genoux devant le lit du blessé.

« Approche, pauvre petite, dit Émile » d'une voix faible, je ne t'aimais pas... je ne » t'ai jamais adressé un mot d'amitié... Aujour- » d'hui, je ne sais pourquoi... mais j'ai du » plaisir à te voir... Zizine... pardonne-moi » aussi... et prie le ciel pour qu'il me fasse » grâce... »

L'enfant pleurait tout en priant. En ce moment, Jérôme s'avance; il fait signe à madame Dolbert d'emmener sa Stéphanie : ce n'est pas sans peine que la bonne maman parvient à entraîner sa fille loin de l'auberge, à la dérober au triste spectacle de la

mort de celui qui devait être son époux.

Lorsque madame Dolbert et sa fille ne sont plus là, Jérôme s'approche d'Émile, et, lui montrant Zizine qui est toujours à genoux, lui dit tout bas :

« Puisse, en sa faveur, le ciel vous par-» donner tout le mal que vous avez fait à sa » mère!...

» — Sa mère! murmure Émile, ô mon » Dieu!... il se pourrait!... cette enfant!... »

Il n'a pas la force d'en dire davantage, il saisit une main de Zizine qu'il veut porter à ses lèvres, mais aussitôt ses yeux se ferment pour ne plus se rouvrir.

Jérôme prend alors la petite dans ses bras et se hâte de quitter l'auberge. Il se rend chez madame Dolbert, et lui apprend qu'Émile a cessé de vivre.

« Maintenant, dit Jérôme d'un air de » triomphe, je vais conduire Zizine chez » son père...

» — Chez son père! » s'écrient en même temps madame Dolbert et Stéphanie. Tandis que l'enfant passe ses bras autour du

cou de l'Auvergnat, en lui disant : « Mais
» c'est toi qui es mon père... Est-ce que tu
» ne veux plus que je sois ta fille ?

» — Oh! chère petite, je t'aime bien
» comme si tu étais mon enfant... mais
» maintenant, il faut que tu saches la vé-
» rité... Je ne suis pas ton père... j'ai pris soin
» de ton enfance... Tu m'en as bien payé par
» tes caresses et ton amour... Pauvre Zizine !...
» J'avais vu mourir ta mère... et je n'avais
» aucun renseignement qui pût me faire
» trouver tes parents... Il était donc ben
» naturel de me dire ton père... Mais aujour-
» d'hui le ciel a permis que je le découvre...
» Ta mère, chère petite... ta mère était la
» fille de ce bon M. Guerreville... qui fut
» notre bienfaiteur; il la cherchait, il la
» pleurait depuis neuf ans... Mais il n'a pas
» tout perdu, puisqu'il te retrouve..... Tu
» vas remplacer sa chère Pauline... car tu es
» sa fille aussi, toi!... et tu l'aimeras bien,
» n'est-ce pas?... Tu tâcheras, à force de
» tendresse, de lui rendre ce bonheur dont
» il est privé depuis si long-temps.

» — Oh! oui, j'aime bien M. Guerre-
» ville... dit Zizine en pleurant; mais je veux
» aussi que tu sois toujours mon papa!... »

Stéphanie, qui a tout entendu, presse la petite sur son cœur, en lui disant :

« — Ainsi... je perds tout à la fois... l'a-
» mour, l'amitié... tout ce qui devait charmer
» ma vie... Mes espérances pour l'avenir.

» — Oh! console-toi, ma bonne amie,
» dit Zizine; M. Guerreville est bien bon
» aussi... Il sait tout ce que tu as fait pour
» moi, et il me permettra de te voir sou-
» vent... N'est-il pas vrai, Jérôme?

» — Oui! sans doute! j'en réponds....
» nous serons tous heureux maintenant....
» Mais votre grand-papa vous attend, ma
» Zinzinette... Il y a neuf ans qu'il pleure, ce
» brave homme, et il est bien temps d'aller
» le consoler. »

Jérôme n'en écoute pas davantage, il emporte la petite, et monte avec elle dans le cabriolet où il la place sur ses genoux, car le bon Auvergnat veut profiter des derniers instants où il peut encore traiter Zizine

comme sa fille, mais tout le long de la route, il ne cesse de répéter à l'enfant :

« Tu appelleras sur-le-champ M. Guerre-
» ville ton père... toujours ton père... Oh!
» cela lui fera tant de bien de s'entendre
» appeler ainsi, ce cher monsieur!... cela
» achèvera bien vite sa guérison! »

Enfin, on est à Paris, on s'arrête devant la demeure de M. Guerreville. Il s'était levé et mis à la fenêtre; le docteur n'avait pu lui refuser cela. En apercevant Zizine descendre de voiture, sa vue s'est obscurcie, des larmes mouillent ses yeux, il retombe presque sans connaissance sur son fauteuil. Mais il revient à lui en entendant une douce voix lui dire : « Mon père, voulez-vous embrasser votre
» fille? »

Alors qui pourrait peindre le bonheur, le ravissement de cet homme qui, depuis neuf ans, ne s'était pas entendu donner ce nom!... Il presse Zizine dans ses bras, il la couvre de caresses, il ne peut se lasser de la regarder; car, dans cette enfant, c'est aussi sa Pauline qu'il revoit.

« Brave Jérôme, dit M. Guerreville lors-
» qu'il retrouve la force de parler; je vous
» dois tout mon bonheur!... Ah! mon ami,
» ne me quittez plus... Je veux que vous
» abandonniez votre état, je veux que vous
» passiez le restant de vos jours dans le repos
» et l'opulence.

» — Moi, me reposer! dit Jérôme. Eh!
» pourquoi donc? je ne suis pas malade!...
» Quitter mon état... Oh! non, monsieur
» Guerreville, permettez-moi de rester tou-
» jours porteur d'eau... et rien que porteur
» d'eau... Vous ne m'en recevrez pas avec
» moins de plaisir, et moi j'en serai plus sa-
» tisfait... Ah! quand je n'aurai plus la force
» de porter mes seaux... alors je ne dis pas!...
» Je viendrai vous demander un petit gîte...
» dans un coin... Vous me permettrez tou-
» jours d'embrasser ma Zinzinette... Voilà
» tout ce qu'il me faut pour être heureux! »

Pour toute réponse, M. Guerreville presse l'Auvergnat dans ses bras. et la petite-fille lui saute au cou.

On dit que les grandes émotions sont dan-

gereuses, mais celles produites par le plaisir font rarement du mal. Huit jours après cet événement, M. Guerreville était entièrement guéri; mais aussi sa petite-fille ne l'avait pas quitté un moment, et elle était si gentille, si douce, si aimante, qu'il ne pouvait se lasser de lui dire : « Chère enfant, » tu m'as rendu tout ce que j'avais perdu! »

Madame Dolbert avait ramené Stéphanie à Paris. Entre gens de bien, on se lie et on s'aime vite. M. Guerreville se trouva heureux de pouvoir témoigner à madame Dolbert et à Stéphanie sa reconnaissance de tout ce qu'elles avaient fait pour Zizine. Une douce intimité s'établit entre eux, et par ce moyen Zizine ne cessa pas de voir sa jeune protectrice.

Jérôme venait souvent embrasser celle qu'il avait nommée sa fille, et la vue du bonheur de Zizine le récompensait de tout ce qu'il avait fait pour elle.

Le docteur Jenneval, cet ami sincère et dévoué, dont les soins assidus avaient rendu M. Guerreville à la vie, semblait aussi être de

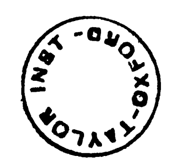
la famille, et, au bout de quelque temps, son caractère aimable et la gaîté de son esprit firent perdre à Stéphanie le souvenir de son premier amour.

Vadevant quitta Paris un beau matin pour se rendre à Alger, afin d'assister au mariage de ses cousines Devaux, qui avaient enfin captivé deux Bédouins.

Un jour Jenneval vint trouver son ami, puis, le prenant à part, lui dit : « Votre fil-» leule, la fugitive, est revenue sans M. Adal-» gis, mais madame Grillon assure qu'il y a » un certain M. Lélan qui est très-disposé à » l'épouser; enfin, notre jeune artiste Jules, » après avoir joué sans succès dans quelques » villes de province, est revenu à Paris près » de sa mère, dont l'époux cependant ne veut » pas lui pardonner son escapade. — Mon » ami, dit M. Guerreville, puisez dans ma » caisse, faites tout ce que vous jugerez con-» venable... Je doterai Agathe et je donnerai » à Jules de quoi s'établir... Je désire leur bon-» heur; mais que je les aime... que je les ché-» risse comme mes enfants... Ah! cela ne

» m'est pas possible !... Croyez-moi, docteur,
» nous n'éprouvons les sentiments d'un père
» que pour ceux qui nous donnent ce titre
» si doux, et que nous craignons pas nous-
» mêmesde nommer hautement nos enfants. »

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



